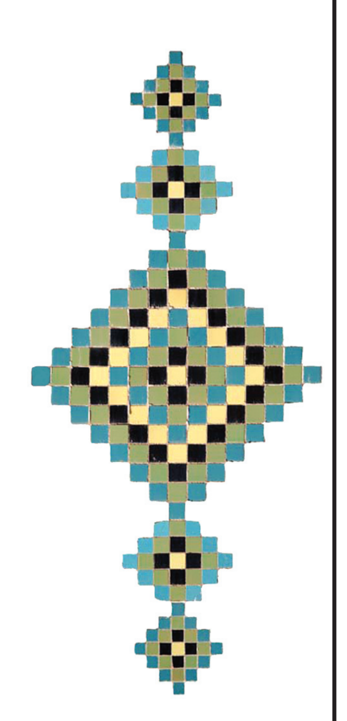


LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 103, Juin 2014, 9e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
La mosaïque des peuples en Iran:
retour sur une nation pluriethnique (I)
www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Mahnaz Rezaï
Alice Bombardier
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Un couple tât, Samar et Moheb, dans une demeure dravj typique du Djira malla. Photo: Zohreh Golestâni.





LA REVUE DE TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 103 - Khordâd 1393
Juin 2014
Neuvième année
Prix 2000 Tomans
5 €





Sommaire

CAHIER DU MOIS

CULTURE

Arts

Repères

www.teheran.ir

Entretien

Reportage

LECTURE

Récit

Poésie

L'Iran contemporain: une mosaïque de minorités ethniques et culturelles

Afsâneh Pourmazâheri



▲ *La distribution ethnique en Iran en 2004*

Près de 80% des Iraniens parlent le persan (rarement comme seconde langue). Le groupe des persanophones rassemble les ethnies démographiquement majoritaires de l'Iran dont les Persans, les Kurdes, les Guilakis, les Mazandaranais, les Lors, les Tâts, les Baloutches, etc. D'autres ethnies, turcophones comme les Azéris, les Turkmènes et les Qashqâïs (Kachkaï) constituent les minorités influentes du pays. Le reste concerne les groupes sémitiques importants, en particulier les Arabes et les Assyriens, ou d'autres minorités indo-européennes dont les Arméniens. Les Géorgiens de l'Iran qui parlent uniquement le géorgien vivent à Fereydân et Fereydoun-Shahr. D'autres communautés ont perdu l'usage de leur ancienne langue, en l'occurrence le mandéen dont le nombre des locuteurs ne dépasse pas aujourd'hui 10 000 âmes. Il se trouve également des communautés de Talyshs, peuplades du nord de l'Iran dont les membres sont estimés à environ un million. La répartition des ethnies en Iran d'après la publication gouvernementale "World Factbook" en 2008 était la suivante: Persans 61%, Azéris 16%, Kurdes 10%, Lors 6%, Baloutches 2%, Arabes 2%, Turkmènes et tribus turques 2%, et le reste 1%. Ces données ne font cependant pas l'unanimité, et la Bibliothèque du Congrès (Library of Congress)[1] estime que des recherches plus précises donnent les résultats (que l'on considère comme plus pertinents) suivants: Persans 65%, Turcs Azéris 16%, Kurdes 7%, Lors 6%, Arabes 2%, Baloutches 2%, Turkmènes 1%, les tribus turques y compris les Qashqâïs 1%, et d'autres minorités non-persanes et non-turques comme les Arméniens, les Assyriens et les Géorgiens moins de 1%.[2] Ces données sont frappantes si on les compare à celles dont on disposait il y a presque cent-vingt ans. A la fin du XIXe siècle, la population approximative de l'Iran était constituée de 6 millions de Persans (50%), 2,5 millions d'Azéris, 200 000 Mazandaranais, 200 000 Guilakis, 20 000 Talyshs et 20 000 Tâts. L'évolution rapide de ces chiffres en à peine un siècle à donc de quoi surprendre. Intéressons-nous à présent de plus près à certaines des minorités ethniques les plus importantes de l'Iran.

Le terme "persan" désigne le groupe ethnique qui pratique le dialecte occidental du persan, actuellement parlé en Iran. Qui plus est, il se trouve d'autres minorités persanophones, dont le nombre reste significatif, dispersées dans le monde suite aux divers mouvements migratoires.

Les Persans

Le terme "persan" désigne le groupe ethnique qui pratique le dialecte occidental du persan, actuellement parlé en Iran. Qui plus est, il se trouve d'autres minorités persanophones, dont le nombre reste significatif, dispersées dans le monde suite aux divers mouvements migratoires. On en trouve de très nombreuses notamment en Malaisie, au Moyen-Orient, au Bahreïn, en Iraq, au Koweït, à Oman, mais également en Occident, comme aux Etats-Unis, au Canada, en Allemagne, au Royaume-Uni, en Suède, en France et dans une moindre mesure dans certains autres pays du monde. Les Persans habitent traditionnellement dans les provinces fortement peuplées, entre autres, Téhéran, Ispahan, Fârs, Alborz, Khorassân Razavi, Khorassân du sud, Yazd, Kermân, Boushehr, Hormozgân, Markazi, Qom, Guilân, Mâzandarân,

Semnân, Qazvin. Un certain nombre d'entre eux sont également établis dans la province de Hamadân, du Khouzestân, ainsi qu'au Sistân-Baloutchistân et dans la partie occidentale de la province du Golestân, particulièrement à Gorgân. Les ethnies persanes forment également la moitié de la population des villes bilingues comme Kermanshâh et Ahvâz, notamment chez les Kurdes et les Arabes chiites. Il est également à souligner que dernièrement, la plupart des nouvelles générations de Kurdes et de Bakhtiaris se considèrent de préférence "Persans" et tendent même à parler le dialecte téhéranais du persan entre eux. Les Iraniens d'outre-mer, eux aussi, essaient de préserver le persan standard qui se pratique aujourd'hui dans la capitale iranienne.[3]

Les Azéris se sont plus profondément intégrés à l'Iran au XIXe siècle accompagnés par d'autres groupes ethniques, notamment après l'invasion russe et les changements générés par cet évènement au sein de la région notamment en Azerbaïdjan.

Les Azerbaïdjanais

Les Azerbaïdjanais ou Azéris, principalement musulmans, constituent le deuxième groupe ethnique le plus répandu et le plus nombreux après les Persans.[4] Leur population, qui constitue presque 16% de la population iranienne, est plutôt agglomérée dans les provinces septentrionales du pays notamment dans l'Azerbaïdjan de l'est, à Ardebil, à Zandjân, à Hamedân, à Qazvin et dans certains territoires de l'Azerbaïdjan de l'ouest.[5] D'autres se sont établis à Téhéran et à Karaj à la suite de différents mouvements migratoires qui se sont principalement déroulés au XXe siècle. De manière générale, les Azéris sont connus pour leurs qualités d'adaptation.[6] En effet, avant la fin de l'époque qâdjâre, l'identité de l'Iran n'était pas exclusivement persane, ce qui est le cas



▲ *Nomade battant le beurre, Asâlem, province d'Azerbaïdjân oriental*

aujourd'hui. Les Azéris se sont plus profondément intégrés à l'Iran au XIXe siècle accompagnés par d'autres groupes ethniques, notamment après l'invasion russe et les changements générés par cet évènement au sein de la région notamment en Azerbaïdjan.[7] Les Azéris de l'Iran ont aussi fait preuve d'habileté et de savoir-faire et ont pu progresser dans échelle sociale mais également intellectuelle, militaire, religieuse, etc.[8] Après l'avènement des Pahlavis au pouvoir, ils ont obtenu le droit de fonder des écoles où des cours étaient enseignés dans leur langue. Aujourd'hui, leur champ d'activité est particulièrement étendu. Ils possèdent des journaux et des programmes de radio dans leur propre langue, et ce malgré leur bilinguisme.



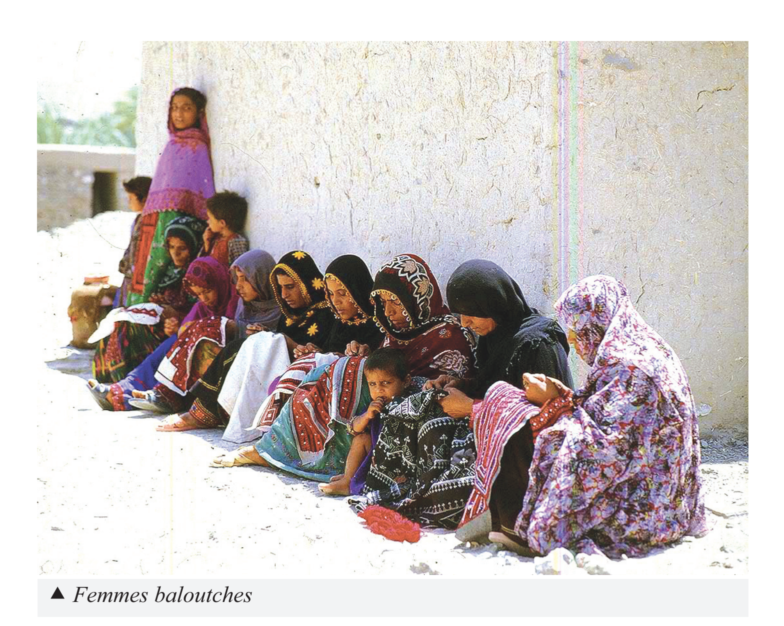
▲ *Kurdes de la province du Kurdistan*

Les Kurdes

Les Kurdes constituent la majorité de la population de la province du Kurdistan. Ils forment, avec les Azéris, la minorité principale la plus importante de l'Azerbaïdjan de l'ouest où ils sont concentrés dans les parties méridionales et occidentales. On les retrouve également dans les provinces de Kermânshâh et d'Ilâm. Ces derniers sont pour la plupart chiites, tandis que ceux qui habitent en Azerbaïdjan sont des Kurdes sunnites.

Les Baloutches

Les Baloutches, quant à eux, habitent dans les territoires méridionaux et centraux de l'Iran ainsi que dans les régions septentrionales de la province du Sistân et Baloutchistân. Cette zone dont 63% sont des Baloutches, s'appelle le Sistân. Les Baloutches sont majoritairement musulmans sunnites, contrairement aux Iraniens du Sistân qui sont des adeptes du chiisme. Les Baloutches sont très nombreux à Zâhedân, capitale de la province du Sistân et Baloutchistân. Après celle-ci, la ville la plus vaste de la province, Zâbol, est la ville la plus peuplée par les habitants baloutches. La ville de Jâsk, avec 80 000 d'habitants (en y incluant les banlieues), est située dans le voisinage de la province d'Hormozgân et abrite également de nombreux habitants baloutches.



▲ *Femmes baloutches*

Les Lors

Les Lors, musulmans chiites, habitent les régions occidentales de l'Iran. Ils forment le quatrième groupe ethnique le plus important après les Persans, les Azéris et les Kurdes. Ils vivent majoritairement dans les provinces du Lorestân, Tchâhârmahâl et Bakhtiâri, Khouzestân, Ispahan, Fârs, Boushehr ainsi que d'autres provinces avoisinantes comme Kohkilouyeh va Boyer-Ahmad. Les femmes lores jouissent d'une liberté considérable et d'une bonne autorité au sein de leur famille, à l'instar des familles bakhtiâris.[9] On trouve des traces de la présence des Lors dans des œuvres littéraires de grande importance comme par exemple le *Sharafnâmeh* de Sharaf Khân Bidlisi (1543-1599), poète médiéval, auteur et historien kurde d'Iran qui rédigea cette œuvre en 1579. Il y mentionne à plusieurs reprises les dynasties lores qui obtinrent la souveraineté et l'indépendance de leur territoire en se battant contre les pouvoirs kurdes, majoritaires à l'époque.[10] Dans le célèbre ouvrage *Mo'jam al-Boldân* de Yaghout Homavi, encyclopédiste et historien syrien du Moyen-Age, il est question des Lors en tant que tribus kurdes vivant au cœur de la montagne entre le Khouzestân et Ispahan. D'après Richard Frye, philologue et iranologue américain, le terme "kurde" a été pendant longtemps utilisé en Iran pour désigner l'ensemble des nomades iraniens y compris les populations du Lorestân, les tribus du Kouhistân et les Baloutches de Kermân liés linguistiquement, ou pas, aux Kurdes.[11]

Les Turcs du Khorâssân

Les Turcs du Khorâssân ou les Turcs Ghezelbâsh sont des peuples turcophones habitant les parties septentrionales et orientales de l'Iran. Ils occupent les



▲ *L'intérieur d'une tente qashqâï*


▲ *Familles bakhtiâris*

régions avoisinant le Turkménistan jusqu'à la rivière Amou Daryâ et sont principalement turcophones, parlant notamment un dialecte qui s'appelle le "turc du Khorâssân". Ils habitent majoritairement le Khorâssân du nord, le Khorâssân Razavi et le Golestân, et leur population s'élève à un million.

Les Qashqâïs (Kachkaïs)

Les Qashqâïs, confédération turcophone, vivent plutôt dans la province de Fârs et le Khouzestân, ainsi que dans les régions méridionales d'Ispahan et autour de la ville de Shirâz. Bilingues, ils parlent le persan et le qashqâï qui fait partie de la famille des langues turques. Ce sont des peuples originellement nomades, de tradition pastorale. Les premiers Qashqâïs nomades déplaçaient leurs troupeaux chaque année des régions montagneuses et fraîches du nord de Shirâz où ils séjournaient en été, vers les pâturages de basse altitude au climat plus doux du littoral du golfe Persique, en hiver. Une majorité de ces tribus nomades s'est cependant sédentarisée. Cette tendance s'est accrue notamment après les années 1960 et à la suite des réformes lancées par Mohammad Rezâ Pahlavi au cours de la Révolution blanche. Le groupe qashqâï se compose des tribus et sous-tribus des Amaleh, Darreh-Shouri, Kashkouli, Chesh Bolouki, Fârsimadpan, Qarâtcheh, Rahimi et Safi-Khâni.

> D'après Richard Frye, philologue et iranologue américain, le terme "kurde" a été pendant longtemps utilisé en Iran pour désigner l'ensemble des nomades iraniens y compris les populations du Lorestân, les tribus du Kouhistân et les Baloutches de Kermân liés linguistiquement, ou pas, aux Kurdes.

Les Assyriens

Les Assyriens sont une minorité linguistique et ethno-religieuse sémitique de l'Iran actuel. Ce sont des descendants directs de la population des anciens Assyriens ainsi que de celle des Mésopotamiens. Ces peuples sémitiques pratiquent l'assyrien moderne, langue néo-araméenne descendant directement du syriaque classique. Ils partagent, de

Les Assyriens sont une minorité linguistique et ethno-religieuse sémitique de l'Iran actuel. Ce sont des descendants directs de la population des anciens Assyriens ainsi que de celle des Mésopotamiens. Ces peuples sémitiques pratiquent l'assyrien moderne, langue néo-araméenne descendant directement du syriaque classique.

manière générale, une identité commune basée sur des traditions religieuses et linguistiques bien précises qui renforcent leur solidarité, peu importe l'endroit où ils se trouvent, en Iraq, en Syrie, en Turquie, en Iran ou ailleurs. Leur population en Iran atteignait 200 000 personnes avant la Révolution islamique de 1979, mais beaucoup ont émigré après la Révolution. Leur nombre a de ce fait diminué de manière significative (ils étaient environ 50 000 en 2007, dont la plupart résident à Téhéran et à Oroumieh et ses environs dans la province de l'Azerbaïdjan occidental). Reconnus comme Gens du Livre (*ahl al-kitâb*) par la Constitution, ils disposent d'un siège réservé au Parlement iranien occupé aujourd'hui par Younatan Botkilia. Ils sont autorisés à mettre en application leurs propres règles religieuses en ce qui concerne le mariage, le divorce et les questions relatives à l'héritage.



▲ *L'église assyrienne Saint-Joseph de Téhéran accueillant les Assyriens pour la messe de Noël*

Les Arabes

Les Arabes d'Iran constituent une minorité représentant environ 2% de la population iranienne. On en comptait presque un million vers la fin du XXe siècle, établis principalement aux alentours des villes du Khouzestân. Majoritairement chiites, ils constituent 25% de la population de ladite province. Ce sont des minorités dominantes surtout à Châdegân, Hoveyzeh, Sousangerd, et dans la région rurale d'Abadân. Ce sont d'ailleurs les seuls groupes ethniques, avec les Persans, qui vivent actuellement à Ahvâz. Quant à d'autres régions, elles sont habitées par les Lors, les Bakhtiâris, les Persans ou d'autres petits groupes ethniques. Parmi ces régions, on peut nommer celles riches en pétrole comme Mâhshahr, Behbahân, Masjed Soleymân, Izeh, Dezfoul, Shoushtar, Andimeshk, Shoush, Lali, Gotvand, Bavi, etc. La communauté des Iraniens arabes existe aussi en dehors du pays notamment au travers des minorités fondées au Bahreïn, en Iraq, au Koweït, aux Emirats Arabes Unis et au Qatar.

Les Turkmènes

Les Turkmènes d'Iran, dont le nombre s'élève à presque 1 400 000 personnes, sont plutôt concentrés dans les provinces du Golestân et du Khorâssân du nord. Ils occupent la moitié nord de la province du Golestân dont la ville la plus peuplée est Gonbad-e Kâvous. Après celle-ci, Bandar-e Torkaman est la ville la plus peuplée par les Turkmènes.

Les Talyshs

Les Talyshs sont installés dans les régions du nord-ouest de la province d'Ardebil en Iran, ainsi qu'en République d'Azerbaïdjan. C'est un groupe ethnique autochtone qui occupe une large région du Caucase du Sud, des montagnes de Talysh et les régions du nord-ouest de l'Iran. On ignore le nombre officiel exact de Talyshs mais d'après une étude de Calvin F. Tiessen intitulée *Positive Orientation Towards the Vernacular among the Talysh of Sumgayit* ("Orientation positive vers le vernaculaire parmi les Talysh de Sumgayit"), le nombre de locuteurs du Talysh serait d'au moins 400 000 personnes.

Les Tâts

Les Tâts sont un peuple persan au nombre très limité vivant près des montagnes d'Alborz et au nord de la province de Qazvin. Ils appartiennent donc à la famille des peuples persans et constituent un sous-groupe descendant directement de la dynastie sassanide. Ils parlent le tâti, dialecte du nord-ouest de l'Iran et proche de la langue talysh. Ils parlent également le persan et l'azéri. Principalement chiites, leur nombre est estimé à 300 000 habitants dans lesdites régions.[12] Le terme «Tâti» était utilisé à l'époque médiévale pour se référer aux peuples du Caucase et du nord-ouest de l'Iran. Aujourd'hui, ce terme évoque, à part le groupe ethnique, l'ensemble des dialectes pratiqués par cette minorité (et celle habitant à Qazvin et à Zandjan) tels que le shali, danesfani, kajali, shâhroudi, harzani, etc. On y trouve des affinités avec la langue talysh qui descend directement de l'ancienne langue azérie.



▲ *Arabe du Khouzestân*

Les Arméniens

La population actuelle des Arméniens



▲ *Turkmènes*


▲ *Tâts*

> Le terme «Tâti» était utilisé à l'époque médiévale pour se référer aux peuples du Caucase et du nord-ouest de l'Iran. Aujourd'hui, ce terme évoque, à part le groupe ethnique, l'ensemble des dialectes pratiqués par cette minorité.

d'Iran s'élève à presque 500 000 personnes dont la majorité vit à Téhéran et à Djolfâ (quartier arménien d'Ispahan). On en retrouve aussi dans le nord-ouest du pays, zone historiquement arménienne. Vers la fin du XXe siècle, un grand nombre d'Arméniens ont émigré vers les communautés de la diaspora arménienne, surtout en Amérique du nord et en Europe occidentale. Ils constituent actuellement la minorité chrétienne la plus nombreuse d'Iran et pratiquent librement leur religion au sein de leur communauté. Ils disposent également de deux sièges au Parlement iranien.

Les Géorgiens

Les Géorgiens sont un groupe ethnique iranien, chiites duodécimains en Iran et à majorité chrétienne dans d'autres régions du monde. Leur nombre est estimé, au plus, à environ 100 000 personnes. Leur dialecte est toujours pratiqué en Iran. Leur principal lieu d'établissement se trouve à Fereydoun-Shahr, petite ville à 150 kilomètres d'Ispahan, ainsi qu'à l'ouest d'Ispahan, Fereydân, qui est une région constituée d'une dizaine de villages tout autour de Fereydoun-Shahr. Cette région est la plus ancienne et la mieux préservée des zones historiques d'habitation des Géorgiens, mais d'autres villes plus modernes coamme Téhéran, Ispahan, Karaj, Shirâz, Nadjafâbâd, Rahmânâbâd, etc. accueillent également les minorités géorgiennes. Ils habitent aussi dans le Mazandarân, au nord de l'Iran, notamment dans les villes de Behshahr ou Farah-Abâd, ou encore dans certaines régions baptisées Gordji Mahalleh (quartier des Géorgiens). Parmi ces derniers, très peu parlent la langue géorgienne, mais presque tous ont conservé leurs coutumes et traditions folkloriques géorgiennes.

Les Mandéens

Les Mandéens sont un groupe ethno-religieux indigène des régions alluviales de la Mésopotamie et qui sont des disciples du mandéisme, une religion gnostique. Ils parlaient originellement le mandéen, langue sémitique qui fut mélangée avec l'armaïque moyen-oriental. Cette langue disparut petit à petit pour laisser place à la langue arabe et persane moderne. Elle est aujourd'hui considérée comme une langue liturgique. Les Mandéens de l'Iran vivent principalement dans la province du Khouzestân au sud de l'Iran, et leur nombre s'élève à presque 10 000 personnes au sein du pays.[13]

Les autres groupes ethniques

Les populations d'origine africaine établies sur la côte sud de l'Iran sont les descendants des commerçants ou des esclaves africains achetés à Zanzibar. Les minorités indiennes, séjournant dans le sud, sont quant à elles les descendantes des commerçants indiens venus autrefois en Iran. Quant aux Hazaras, possédant des traits orientaux, nul ne sait s'ils sont des laissés pour compte des invasions mongoles, ou au contraire les premiers occupants de ces montagnes.



▲ *Coutume du Nouvel An, Norouzkhâni, dans le quartier géorgien de Behshahr*

Les différences que les Iraniens observent entre eux sont davantage basées sur des distinctions de langue et de mœurs que sur des concepts ethniques. L'étranger aura un peu de difficultés à identifier les divers groupes: ainsi, depuis la seconde moitié du XXe siècle, à la suite d'une sorte d'homogénéisation culturelle du pays, les distinctions tribales ont disparu avec le développement industriel et social, c'est pourquoi les frontières ethniques sont de plus en plus difficiles à délimiter. ■

---

1. Cf. Bosworth, C.E., *Encyclopédie de l'Islam, Encyclopedia of Islam*, Leiden. Entrée "Iran", pp. 275-768.
2. Gheissari, Ali, *L'Iran contemporain, Contemporary Iran*, Oxford University Press, 2009, p. 300.
3. Ebrâmihiân, Ervand, *A History of Modern Iran* (Une Histoire de l'Iran Moderne), Cambridge University Press, 2008. p. 18.
4. Aldosari, Ali, *Le Moyen-Orient, l'Asie occidentale et l'Afrique du nord*, Marshall Cavendish, 1998, p. 482.
5. Kasravi, Ahmad, "La langue turque en Iran", *Journal of Azerbaidjan Studies*, 1998, Vol. 1, No. 2, Université de Khazar, p. 387.
6. Higgins, Patricia J., "Minority-State Relations in Contemporary Iran" (Les Relations Minorité-Etat dans l'Iran contemporain), *Iranian studies*, 1984, pp. 37-50.
7. Binder, Leonard, *Iran: Political Development in a Changing Society* (L'Iran: Le développement politique dans une société changeante), University of California Press, Berkeley, Calif., 1962, pp. 160-161
8. Ibid.
9. Edmonds, Cecil, *L'Est et l'Ouest de Zagros: Voyage, guerre et politique en Perse et en Iraq*, 2010, p. 188.
10. Gunter, Michael M., *Historical Dictionary of the Kurds* (Dictionnaire historique des Kurdes), 2e éd. Scarecrow, 2011, p. 203.
11. Frye, Richard, *The Golden age of Persia* (L'âge d'or de la Perse), 2ème éd., Phoenix, 1975, 2003, p. 111.
12. Dalby, Andrew, *Dictionary of Languages* (Dictionnaire des langues), Columbia University, 2004, p. 496.
13. Forouzâdeh, Massoud, *Sâbeïn-e Irân-zamin* (Les Sabéens de l'Iran), Téhéran, éd. Klid, 2000, p. 8.

Bibliographie:

- M. Bazin, *Le tâlech: Une région ethnique au nord de l'Iran*, 2 vol., Paris, 1980.
- C. Chaqueri, ed., *The Armenians of Iran: The Paradoxical Role of a Minority in a Dominant Culture* (Les Arméniens de l'Iran: Le rôle paradoxal d'une minorité dans une culture dominante), Cambridge, Mass., 1998.
- W. Ivanov, "Notes sur l'ethnologie de Khorâsân", *The Geographical Journal*, 67, 1926, p. 143.
- M.-H. Papoli-Yazdi, *Le nomadisme dans le nord du Khorassan*, Paris, 1991, p. 58.

Les Baloutches d'Iran et le Baloutchistan

Shahâb Vahdati

Le Baloutchistan est une région qui s'étend de Karachi au Pakistan jusqu'au détroit d'Hormuz en Iran, en passant par l'Afghanistan. Avec une superficie d'environ 700 000 km^2, elle abrite une ancienne civilisation. La première apparition des Baloutches dans les registres historiques que nous connaissons date de 982 - dans un ouvrage de géographie intitulé *Les Limites du Monde* - et de 985 - de Moghaddassi - où ils sont appelés Balous ou Balouth. Le Baloutchistan figure sous le nom de Makrân dans les épitaphes en cunéiforme de Darius Ier à Bisotoun ainsi qu'à Persépolis.

Zoroastriens d'hier et sunnites hanafites d'aujourd'hui, les Baloutches vivent aux côtés de populations chiites habitant des villes comme Bazmân et Dalgân (à proximité d'Iranshahr). La majorité d'entre eux se sont établis dans les régions frontalières d'Iran, d'Afghanistan et du Pakistan. Selon les épitaphes de Darius Ier, les Baloutches, considérés comme une ethnie non-persane habitant le Makrân, formaient la quatorzième satrapie achéménide. Proches des Scythes et des Mèdes, les Makhâ (habitants de Makrân) sont un peuple aryen mais non-persan. D'après Ernest Emil Herzfeld (1879-1948, iranologue allemand ashkénaze), le mot *baloutche* vient de l'expression médique *braza-vashiya* signifiant «un cri haut et fort». Selon l'ancien dictionnaire *Borhân-e Ghâte'*, baloutche signifie «crête de coq», car les Baloutches portent un turban rouge en forme de crête de coq.

Qui sont les Baloutches?

Les Baloutches sont donc une ethnie iranienne vivant entre l'Afghanistan, l'Iran et le Pakistan. Pratiquant majoritairement l'islam sunnite, ils parlent les langues iraniennes du nord-ouest.[1] Selon certaines statistiques, la population des Baloutches atteint près de 5 millions de personnes, parmi lesquelles 3 millions vivent au Pakistan et au Tadjikistan, 1 million en Iran, 410 000 à Oman, 200 000 aux Emirats Arabes Unis, et 200 000 en Afghanistan. Ils sont également présents en nombre plus faible dans des pays comme le Turkménistan.

Le *Shâhnâmeh* (Livre des Rois) de Ferdowsi évoque ce peuple comme étant originaire du nord de l'Iran. D'après les documents historiques, il serait plutôt originaire des bords de la mer d'Oman.

A partir de leur physionomie, de la couleur de leur peau, de leurs yeux et cheveux, les anthropologues les considèrent comme appartenant aux peuples indo-iraniens. Selon Wladimir Ivanow (1886-1970), les Baloutches sont d'origine iranienne, en se distinguant néanmoins des Iraniens orientaux et des Kurdes. George Curzon (1859-1925) considère, quant à lui, le baloutche comme une variante des langues iraniennes occidentales, proche du pahlavi et du parthe. Cette proximité linguistique peut également fournir des indications précieuses pour situer l'origine de ce peuple. Pour un grand nombre de chercheurs, les Baloutches contemporains ne sont autres que les anciens habitants du sud-ouest de la Caspienne. Ainsi, selon l'historien russe Dimitri Alexandrov, «*les Koutchéens habitaient les deux bords du fleuve Sefidroud du Guilân, et les Baloutches habitaient dans les montagnes à leur proximité, entre les hauteurs de l'Elbourz occidental et les hauteurs australes des montagnes de Tâlesh.*» L'historien azerbaïdjanais Madadov écrit quant à lui: «*Au sud de leur pays, les Tâlesh avaient des voisins qu'on a par la suite appelés*

Baloutches»; autrement dit, les Baloutches seraient issus des Caducées, c'est-à-dire des habitants des montagnes du Guilân dont les actuels Gâlesh et Tâlesh sont les descendants. Il existe d'ailleurs toujours ce proverbe parmi les Tâlesh selon lequel «Le Baloutche ne connaît pas de frontières», signe qu'ils ont eu à souffrir d'attaques régulières de la part des Baloutches. Selon un autre proverbe, «ne chante pas doucement, mais chante à la Baloutche» exprimant que ces derniers chantaient à voix haute. Mille ans après, il ne reste cependant aucun signe de leur présence dans les montagnes situées à l'ouest de Sefidroud, bien que ces proverbes témoignent de leur voisinage dans un passé lointain. Si le mot *koutch* (d'où dérive «Koutchéens») signifie "de petite taille" dans le dialecte guilaki, à l'inverse, le mot *baloutche* indique une stature colossale, comme dans l'expression *baloutcheh gau* signifiant «une vache énorme». Il est dès lors possible de dresser la conclusion suivante: les Baloutches qui auraient habité à l'époque dans la région du Guilân

> Le *Shâhnâmeh* (Livre des Rois) de Ferdowsi évoque ce peuple comme étant originaire du nord de l'Iran. D'après les documents historiques, il serait plutôt originaire des bords de la mer d'Oman.



▲ *Région du Baloutchistan en rose*



▲ *Des khâns baloutches, 1884*

avaient une apparence physique imposante, alors que les Koutchéens étaient plutôt petits. Selon un autre proverbe guilaki, «seul le Baloutche sait ce qui se passe là-haut», évoquant la grande taille des Baloutches, tandis que selon un autre, «un Baloutche n'a pas besoin du bouclier», soulignant le courage du combattant baloutche sur le champ de bataille.

Mille ans après, il ne reste aucun signe de leur présence dans les montagnes situées à l'ouest de Sefidroud, bien que ces proverbes témoignent de leur voisinage dans un passé lointain.

L'histoire des Baloutches commence au VIe siècle av. J.-C. avec Cyrus II, fondateur de l'empire achéménide. Ce dernier les aurait encouragés à s'installer dans les territoires septentrionaux de l'Iran. Ils auraient habité pendant mille ans ces régions montagneuses, ne descendant généralement que pour prendre la tête des armées achéménide et sassanide. A la fin de l'ère sassanide et à l'aube de l'avènement de l'islam, ils quittent le nord et le nord-ouest pour s'installer à Kermân au sud de l'Iran, et ce jusqu'à l'invasion mongole au XIIe siècle. Par la suite, les Baloutches immigrent de nouveau vers l'est pour choisir ce qui est devenu leur lieu de résidence actuel. Dans son *Shâhnâmeh*, Ferdowsi cite les Baloutches en tant que colonne vertébrale de l'armée iranienne contre les Turcs (Tourâni), avant de préciser: «Les situations de difficulté extrême face à un ennemi coriace ont souvent été l'occasion pour les gardes-frontaliers baloutches de démontrer, au prix de leur vie, leur profond patriotisme… » Les Baloutches étaient militairement omniprésents dans les armées iraniennes antiques et ce dès avant le règne de l'Achéménide Xerxès Ier dont la plupart des généraux étaient baloutches. Pourtant, ils étaient également parfois difficiles à gouverner, du fait de leur grande habileté au combat. Ainsi, le *Livre des Rois* de Ferdowsi décrit leur guerre contre Xerxès Ier, qu'ils ont servi avec dévouement, en ces termes:

Chemin faisant le roi reçut la nouvelle
Que son armée avait été détruite par les Baloutches

Le Guilân, berceau des Koutchéens et des Baloutches

Pourquoi et comment les Koutchéens et les Baloutches ont-ils choisi de s'installer dans les montagnes de Kermân? Dans les chroniques célèbres comme *Fath al-Boldân* (La Conquête des Pays) de Balâdhari ou *Târikh* (L'Histoire) de Tabari, deux livres historiques datant du Xe siècle, on ne trouve aucune trace d'eux dans la description des événements liés à Kermân. Il est donc possible d'en

déduire qu'ils n'habitaient pas à l'époque à proximité de cette ville. Où étaient-ils donc à cette époque? Certains ont avancé que, venant du nord-est de l'Iran, ils auraient établi leur lieu de résidence à la frontière sud du Khorâssân sous la menace des attaques des Huns, fuyant ensuite vers le sud. L'attaque des Mongols et de Tamerlan les aurait poussés à se retrancher vers l'est jusqu'à ce qu'ils gagnent l'actuel Baloutchistan. Cette hypothèse est cependant peu probable. D'autres ont avancé que le parcours de leur immigration fut du nord-ouest au sud-est. Pour Ja'fari, historien baloutche, ils seraient venus vers le sud-est soit en provenance d'Alep en Syrie, soit des montagnes d'Elbourz.

L'histoire ethnographique

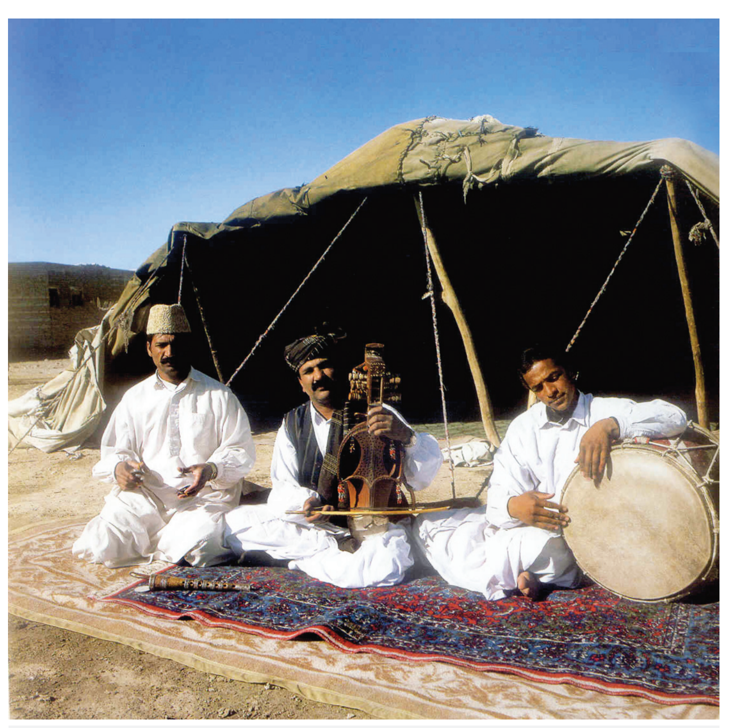
Les personnes de couleur noire emmenées en qualité d'esclaves du continent africain ont peuplé les régions australes et les territoires côtiers du Baloutchistan, expliquant le teint foncé de certains de ses habitants. Les tribus Balideh'i ou Saïdi, d'origine arabe et qui ont gouverné le Baloutchistan au cours de l'histoire, constituent un autre groupe ethnique considérable. Au cours du temps, ces familles et tribus ont entretenu des relations avec la population baloutche et adopté leur langue et culture, les mariages entre ces communautés restant cependant rares avant ces dernières décennies. Par conséquent, l'hypothèse selon laquelle les Baloutches descendraient de peuples sémitiques comme les Sumériens, défendue par les spécialistes tels qu'Hetu Ram, semble hautement improbable, car bien que des Arabes s'y soient installés en qualité de gouverneurs à la suite de la conquête de la Perse, les Baloutches doivent pour plusieurs raisons historiques être considérés ethniquement comme un peuple iranien.

Comme nous l'avons évoqué, certains mots et expressions de leur langue témoignent clairement qu'ils seraient issus des côtes sud de la Caspienne et auraient ensuite séjourné durant une période à proximité de Kermân. Ils auraient ensuite rejoint les bords de la mer d'Oman, puis, poursuivant leur parcours, auraient gagné la proximité de l'Indus puis du Panjab au Pakistan. Ce mouvement perpétuel ne se serait jamais arrêté, et les aurait conduits à immigrer

Certains mots et expressions de leur langue témoignent clairement qu'ils seraient issus des côtes sud de la Caspienne et auraient ensuite séjourné durant une période à proximité de Kermân. Ils auraient ensuite rejoint les bords de la mer d'Oman, puis, poursuivant leur parcours, auraient gagné la proximité de l'Indus puis du Panjab au Pakistan.



▲ *Femme baloutche au bazar de Jâsk*



▲ *Musiciens traditionnels baloutches*

dans des pays du golfe Persique comme les Emirats Arabes Unis et le sultanat d'Oman ainsi que sur le continent africain, jusqu'en Ouganda et en Tanzanie.

L'éloignement des principaux axes d'échanges économiques et l'absence de division du travail ont constitué autant d'obstacles empêchant la création de villes baloutches comme lieu d'échange et de diversification sociale. Ces difficultés ont été à l'origine d'un retard considérable de développement.

Lorsque nous parlons des Baloutches, il ne faut donc pas oublier que la diaspora de ce peuple est aussi importante que la population des Baloutches d'Iran. Une analyse syllabique de la langue baloutche atteste d'ailleurs de leurs contacts avec des peuples divers. Il apparaît ainsi que les syllabes courtes et pulsées utilisées par les premiers habitants de cette région ont été peu à peu mêlées aux mots de langues plus anciennes et sophistiquées des peuples avoisinants, absorbant dans les périodes postérieures des éléments empruntés de l'arabe, de l'hindi et de l'anglais. Le baloutche est ainsi devenu une langue avec une grammaire et une apparence vocalique variant selon les régions.

Bien que les informations à ce sujet demeurent incomplètes, la langue baloutche paraît proche du moyen-persan. Certains lui ont trouvé des similarités avec la langue des épitaphes achéménides. La langue baloutche se divise en deux dialectes distincts: le baloutche boréal (frontalier), et le baloutche méridional (de Makrân). Une langue nommée Barahouï de provenance dravidienne (langue des aborigènes d'Inde avant la venue des Aryens) est également parlée dans le Baloutchistan. Si le baloutche est originairement une langue iranienne occidentale, au vu de la coexistence avec les Iraniens orientaux, elle a fini par adopter un certain nombre de leurs expressions dont *govand* (maison), *gess* (habit) et *gôd* (de courte taille).

Difficultés matérielles et développement économique et social tardif

Dans un passé relativement proche, la majorité de la population baloutche vivait dans des conditions économiques assez spartiates. Notamment le faible volume de leurs ressources en eau, qui a ainsi induit un problème d'insuffisance de ressources alimentaires et le développement d'activités plus élaborées. L'éloignement des principaux axes d'échanges économiques et l'absence de

division du travail ont constitué autant d'obstacles empêchant la création de villes baloutches comme lieu d'échange et de diversification sociale. Ces difficultés ont été à l'origine d'un retard considérable de développement. En outre, dans un passé plus lointain, l'absence de grandes dynasties durables et indépendantes comme il en a existé dans le Sistân, à Bam ou à Kermân, ainsi que l'absence de denrées pouvant constituer la base d'un commerce a très tôt pénalisé ce développement.

Le fait que les Baloutches utilisaient des citadelles comme résidence permanente semble attester du sentiment d'insécurité dans lequel ils vivaient, tandis que l'absence d'ornements et de gravures sur leurs portes, qui souligne le faible développement de leur art, peut être notamment due à la pénurie d'outils élaborés. En outre, ces citadelles sont construites d'argile crue, et non de briques, et ont une architecture assez primitive. Les étroites cavités destinées à abriter les tireurs en leur sein soulignent qu'ils ne disposaient pas d'une artillerie lourde, rendant difficiles la défense et encore davantage l'extension de leur territoire. Les chefs locaux se sont donc, au cours de l'histoire, souvent employés à piller les richesses de leur propre peuple, par manque de moyens. En résumé, du fait de leur éloignement des centres de civilisation importants tels que Bam, Kermân ou le Sistân, incapables de créer des dynasties, des moyens favorisant les échanges et d'augmenter leur richesse, les chefs baloutches ont eu tendance à se replier sur des objectifs plus "accessibles" et peu fertiles.

Au service de leur patrie: reprendre le golfe Persique aux Portugais

Faisant du chiisme une religion d'Etat et interdisant les autres religions et doctrines, la politique des Safavides visait notamment à réduire la diversité des composants de la nation iranienne. Cette politique créa des difficultés avec de nombreux peuples iraniens comme les Kurdes, les Afghans, les Baloutches et les peuples de l'Asie Centrale, entraînant la séparation de ces derniers de l'Iran et l'annexion de leur territoire par des forces étrangères tirant profit de la faiblesse du



▲ Souzandouzi, *artisanat traditionnel des femmes baloutches*


▲ *Danse traditionnelle baloutche*



▲ *Pelotes de laine traditionnelles du Baloutchistan*

pays. Cependant, malgré les dissensions chiites-sunnites et contrairement au Pakistan, jamais un mouvement politique ne se constitua contre le gouvernement central iranien, ce qui atteste des liens profonds existant entre les Baloutches et l'Iran. Leur résistance face au colon portugais en constitue un autre exemple. L'histoire véridique du général baloutche et de la jeune Portugaise en fait foi: à la suite de longues batailles côtières avec le général Baloutche Hamol et à l'issue de leur défaite, les Portugais proposent à ce dernier d'épouser une jeune fille portugaise. Il refuse en disant qu'il préfère les femmes aux yeux noirs de sa patrie. Cinq siècles plus tard, une chanson de langue baloutche évoque encore cette histoire. La transmission de cette anecdote au fil des générations est là pour rappeler les efforts et les douleurs des Baloutches pour préserver l'intégrité de la terre d'Iran. Les courageuses troupes du général Hamol ont d'ailleurs repris le littoral iranien envahi par les Portugais, dont les fières citadelles ne sont plus aujourd'hui que des ruines historiques.

Contrairement au Pakistan, jamais un mouvement politique ne se constitua contre le gouvernement central iranien, ce qui atteste des liens profonds existant entre les Baloutches et l'Iran. Leur résistance face au colon portugais en constitue un autre exemple.

Conclusion

Nous pouvons, pour conclure, citer les mots adressés à ce peuple par l'écrivain Mahmoud Dolatâbâdi dans son ouvrage *Rencontre du Baloutche*: «*La plupart de ses hommes [du Baloutchistan] sont graves et calmes. Habillés dignement, ils aiment l'introspection et dédaignent le monde extérieur… J'aime leur tenue noble et honnête… J'aime ces figures. Longtemps, ces peaux bronzées ont absorbé l'essence du soleil, le goût de la terre, les attaques du vent, et la passion pour l'eau. Ces visages nous parlent d'au-delà de l'Histoire… Ces hommes sont les vainqueurs de la pauvreté et de l'impatience… Quel calme je trouve en leur compagnie… Voir ce peuple et seulement le voir donne à l'homme cette foi en l'être vivant, peut-être du fait de la sincérité des émotions échangées avec eux.*»

Bibliographie:

- Encyclopédie du monde musulman, *Baloutchistan et les Baloutches; ethnologie (2)*.
- Hafferberg Edith, *Beloudji turkmenskoï SSR (sovietskoï sotsialisticheskoï respubliki)* (Les Baloutches de la RSS de Turkménie), Moscou 1969.
- Kokaislova Pavla, "Ethnic Identity of the Baloch People" (L'identité ethnique du peuple baloutche), *Central Asia and Caucasus, Journal of Social and Political Studies,* Volume 13, 2012.

Hanol ou la Cendrillon baloutche
Une histoire folklorique baloutche

Conte omniprésent à travers les cultures et les époques, Cendrillon puiserait ses racines dans l'antiquité égyptienne. Voici une version baloutche de cette histoire, quelque peu différente de celle de Charles Perrault.

Dans un pays lointain habitaient un homme et son épouse. Ils se vouent un amour profond. Un jour, l'homme regarda un clou planté au mur d'où pendaient ses *svas*[2] et dit à sa femme: "Si je meurs avant la naissance de notre enfant, tu pourras te remarier lorsque sa taille aura atteint la hauteur de ce clou."

Un autre jour, la femme regarda un clou où étaient accrochés ses *dastounak*[3] et dit à son mari: "Et toi, tu pourras te remarier lorsque notre enfant sera aussi grand que cela…"

Le temps passa, jusqu'à ce que la femme tombe enceinte. Ce jour-là, l'homme partit chercher une *dinboug*[4] et tarda à revenir. L'enfant vint au monde et sa mère mourut.

Le père appela sa fille Hanol.

Hanol grandit, vivant en paix avec son père. Un jour, une veuve nouvellement installée dans leur voisinage fit leur connaissance, essayant de se faire aimer du père et de la fillette. Privée de sa mère et n'ayant jamais connu l'affection maternelle, puis voyant avec quelle gentillesse la veuve traitaient ses deux filles et n'ayant vu que la bonté de cette femme, Hanol finit par l'aimer. La veuve insista sur le fait que si elle se mariait avec son père, Hanol serait sa fille favorite.

Cependant, lorsqu'elle en parla à son père, celui-ci se rappela les mots de sa femme et lui raconta l'histoire du clou et les *dastounak*. Hanol insista et la veuve, connaissant l'histoire, arracha le clou pour le replanter dans un endroit plus bas du mur. Peu après, la taille de Hanol atteignit la hauteur du clou. Son père fut heureux d'avoir accompli le vœu de son épouse et de pouvoir enfin se remarier en sachant que la veuve serait une mère tendre pour Hanol.

Après le mariage, la marâtre révéla ses véritables intentions. Elle se mit à tourmenter Hanol pour qui les pires jours de sa vie commençaient. Elle donnait à ses filles du pain fait avec de la farine tamisée, et à Hanol du pain cuit avec les restes de la farine.

Hanol s'affaiblissait de jour en jour et son père était trop occupé par ses besognes quotidiennes pour le remarquer.

Un jour, Hanol sortit pour se promener dans les environs. Un passant vêtu de blanc se tourna vers elle et lui dit: « Bonjour fillette… avec ta beauté… C'est dommage que tu sois aussi faible…». Hanol lui raconta son histoire et la façon dont la traitait sa mère adoptive. Fort affecté, l'homme sortit un poisson de son sac, le tendit à Hanol et lui dit: «Une fontaine se trouve au fond de ce jardin. Jette-le dedans et dès que le poisson se met à vivre, prononce cette formule magique: "Poisson doré, poisson doré! Je meurs de faim!" et tu recevras des mets extraordinaires.

Hanol arriva au pied de la fontaine et y jeta le poisson qui s'anima immédiatement et dès qu'elle eût prononcé l'incantation, une nourriture céleste apparût devant elle.

Se rendant à la fontaine chaque jour, Hanol reprit peu à peu des forces, tout en craignant que sa mère adoptive ne fomente un nouveau complot contre elle.

S'étonnant de l'épanouissement soudain de la jeune fille, la femme la fit accompagner par l'une de ses filles. Lorsqu'elles arrivèrent au pied de la fontaine, Hanol prononça la formule magique. La fille fut stupéfaite en voyant tous ces mets colorés dont elle ne savait même pas le nom. Elle les cacha derrière ses cheveux et dans ses *gomtan*[5], tout en en mangeant. L'ayant vue, Hanol posa la tête de la fille sur ses jambes et lui chanta des berceuses afin qu'elle s'endorme. Elle en profita ensuite pour remplacer les nourritures qu'elle avait cachées par du crottin.

A leur retour, la fille courut chez sa mère, mais lorsqu'elle fouilla dans ses *gomtan* et ses cheveux, elle ne trouva que du crottin. Furieuse, la mère décida d'envoyer cette fois-ci, sa deuxième fille. Accompagnée de Hanol, celle-ci se rendit à la fontaine et cacha à son tour de la nourriture sous ses cheveux et dans ses *gomtan*. Contrairement à sa sœur, elle ne s'endormit pas et montra à sa mère les nourritures. Enragée, la marâtre se rendit à la fontaine et prononça la formule magique à plusieurs reprises - en vain. Elle décida donc de tuer le poisson en lavant son linge sale dans l'eau de la fontaine, et le poisson

mourut.

Le lendemain, lorsque Hanol se rendit à la fontaine, elle découvrit le poisson mort. Les mauvais jours recommencèrent pour elle.

Or, un jour, son père, avant de partir en voyage, demanda à chacune de ses filles de lui dire quel souvenir elles souhaiteraient qu'il leur rapporte. Hanol dit: «Je voudrais juste un petit veau. Mais si tu oublies… une guêpe te piquera au visage.»

Le père acheta des cadeaux pour les deux autres et oublia Hanol. Mais lorsqu'une guêpe le piqua, il se souvint des paroles de Hanol.

A son retour, Hanol fut heureuse de se voir offrir son petit veau, un bon compagnon de jeu. Elle lui apporta chaque jour de l'herbe et le veau grandit.

Mais la joie de Hanol était insupportable à la marâtre qui songea à une nouvelle ruse pour la priver de ce bonheur: elle prétendit être malade, et réussit à convaincre le médecin de lui donner la prescription suivante: elle ne pourrait guérir qu'en mangeant la viande du veau de Hanol.

Le père alla voir le médecin qui lui rapporta les paroles dictées par la marâtre.

En apprenant la nouvelle, Hanol s'attrista profondément, sans rien dire à son père qu'elle aimait beaucoup. Pleurant, elle alla voir son veau. Le veau se mit alors à parler et lui dit: «Ils vont m'immoler et préparer ma chair. Je te demande de ne pas en manger et d'ensevelir mes os dans cette écurie. Au bout d'une semaine, tu viendras exhumer mes os et tu sauras la vérité.»

On immola le veau et on prépara sa chair pour la marâtre. Les yeux chargés de larmes et le cœur gros, Hanol collecta les os pour les enterrer dans l'écurie, selon l'ordre du veau.

Sept jours plus tard, quand elle y retourna pour accomplir l'ordre de son veau bien-aimé, elle trouva bouche bée des bijoux, de beaux habits et des souliers en or à la place des os.

Elle les revêtit et, rayonnante de beauté, elle sortit dans la rue. Les gens, éblouis par sa beauté, ne voyaient qu'elle.

Le hasard voulut que le jeune prince de ce pays ait choisi ce jour-là pour sortir à cheval et passer son peuple en revue.

Alors qu'elle marchait et tout en étant elle-même émerveillée par la beauté de ses vêtements, Hanol remarqua la présence de sa mère adoptive qui se tenait parmi la foule. Elle hâta le pas pour s'éloigner et dans son empressement, elle perdit l'un de ses souliers en or sur la route. Elle revint dans l'écurie où elle enterra de nouveau ses vêtements.

Le prince qui passa par la ruelle où il était tombé, jeta un regard sur le soulier doré et ressentit une profonde émotion. Il déclara à son peuple qu'il se marierait avec celle dont le pied serait de la taille de ce soulier.

Les jeunes filles de toutes les familles vinrent l'essayer, ainsi que les deux filles de la marâtre qui tentèrent leur chance sans réussir. Ignorant cette histoire, Hanol était venue chercher sa mère adoptive et ses filles, lorsqu'un homme de la cour l'aperçut et en rendit compte au prince. Celui-ci exigea qu'elle essaie le soulier à son tour: le soulier était parfaitement à sa taille et semblait avoir été fabriqué pour ses pieds. Le prince ordonna donc qu'on la prépare pour le mariage.

La fureur de la marâtre atteint alors son apogée, et elle dit: «Je suis la mère de cette fille, et je ne laisserai personne d'autre que moi-même la coiffer et la préparer pour son mariage», tout en pensant à un nouveau complot contre elle…

La nuit et au moment de se coucher, Hanol ressentit une douleur dans son crâne. Le prince regarda ses cheveux et comprit que la marâtre y avait planté des aiguilles. Il ordonna donc qu'on la chasse du pays ainsi que ses deux filles pour qu'elle ne puisse plus jamais tourmenter Hanol.

Hanol et le prince commencèrent alors une nouvelle vie, heureuse. ■

---

1. Les langues iraniennes du nord-ouest forment l'un des trois groupes de langues iraniennes. Elles comprennent notamment le kurde, le zazaki, le baloutche, le talysh, le guilaki, etc.
2. Souliers tressés avec des feuilles de dattiers et propres au Baloutchistan.
3. Bracelet en baloutche.
4. Sage femme baloutche.
5. Nom des poches des vêtements des femmes baloutches.

Le peuple Lori

Khadidjeh Nâderi Beni

Ethnologiquement, l'un des très anciens peuples iraniens du plateau iranien, les Lors, résident depuis quelques millénaires dans les provinces de l'ouest et du sud-ouest de l'Iran, notamment le Lorestân, le Tchahâr Mahâl va Bahktiâri, le Kohkiluyeh va Boyer Ahmad, Elâm, et le Khouzestân. Ils vivent également en petites communautés dans certaines régions des provinces d'Ispahan, de Fârs et de Hamedân. Les fouilles archéologiques effectuées dans le sud-ouest du pays attestent que le Lorestân, qui fut le berceau de la civilisation lorie[1], jouit d'une histoire plurimillénaire.

Historique

Les Lors d'aujourd'hui sont issus des Kassites, un peuple de l'Orient ancien, qui s'étaient installés dans les montagnes du Zagros à l'ouest et au sud-ouest de l'Iran et dont la civilisation date du XVIIIe siècle av. J.-C. Les Kassites étaient organisés en tribu descendant d'un ancêtre commun. Il y a 3000 ans environ, des ethnies aryennes quittèrent leur patrie d'origine en Asie centrale pour s'installer en Perse. Ils l'emportèrent sur les Kassites à l'ouest de l'Iran actuel pour ensuite y fonder un régime monarchique. Dès lors, on vit l'apparition des grandes dynasties de la Perse antique, dont les Mèdes et les Achéménides. L'existence de nombreuses constructions sassanides montre que de toutes ces dynasties, ce furent les Sassanides qui accordèrent le plus d'attention aux régions lories.

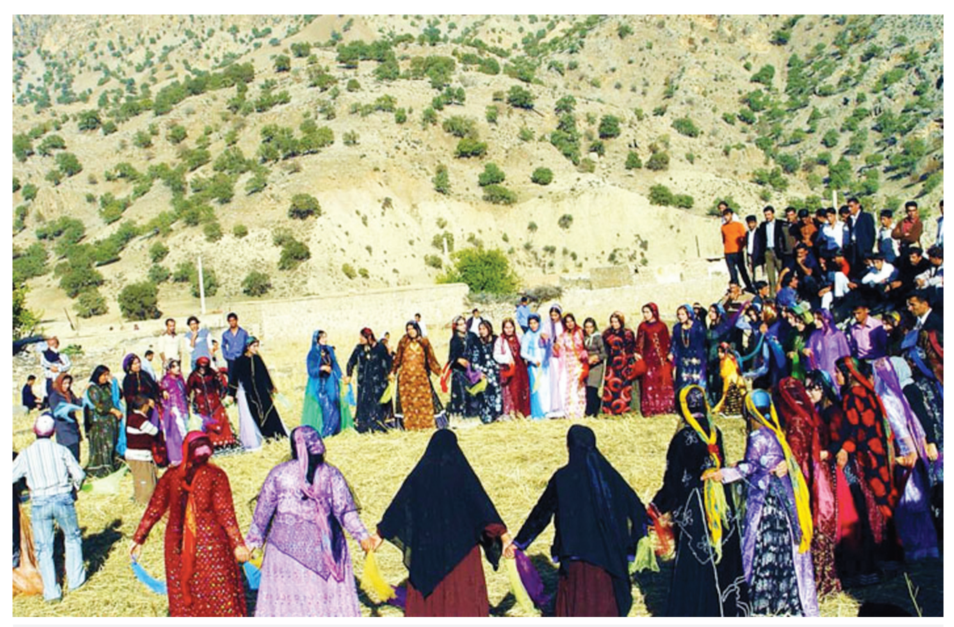
Le territoire lori est subdivisé en deux parties: le Lor-e Bozorg (le Grand Lor), expression utilisée pour désigner les terres du piémont sud du Zâgros - ce territoire rassemble essentiellement Tchahâr Mahâl va Bakhtiâri, Kohkiluyeh va Boyer Ahmad et le Khouzestân -, et le Lor-e Koutchak (le Petit Lor), qui comprend les provinces situées au nord de la chaîne de Zagros, dont le Lorestân et Elâm.

Jusqu'à l'époque safavide (1501-1736), le Petit Lor était gouverné par des princes nommés Atâbegs. Au XVIIe siècle, le roi safavide Shâh Abbâs le Grand (1571-1629) priva le dernier atâbeg, Shâh Verdi Khân, de sa charge pour confier les rênes du territoire à Hossein Khân Shâmlou dont les descendants, les Vali, furent les gouverneurs des Lors de Poshtkouh, aujourd'hui connus sous le nom de Feyli.

Les Lors de la région bakhtiârie ou Grand Lor, sont organisés selon un système strict et hiérarchique. Au milieu du XIXe siècle, les clans de la région ont formé ensemble une Confédération bakhtiârie à la tête de laquelle se trouvait un Khân (chef de tribu)



▲ *Hossein Gholi Khân, gouverneur de l'ancienne province du Poshtekouh voisine du Lorestân, accompagné de son fils et de son ministre. Photo de Jacques de Morgan, règne de Nâssereddin Shâh, 1889.*



▲ *Des Lors de Poshtekouh*

Les Lors d'aujourd'hui sont issus des Kassites, un peuple de l'Orient ancien, qui s'étaient installés dans les montagnes du Zagros à l'ouest et au sud-ouest de l'Iran et dont la civilisation date du XVIIIe siècle av. J.-C.



▲ *Musique traditionnelle lor Mamassani*

nommé Ilkhân. Il était secondé par un adjoint nommé Ilbeg. Actuellement, cette confédération rassemble deux sous-tribus, les Haft Lang et les Tchahâr Lang.

Avant le XXe siècle, la majorité des Lors était des éleveurs nomades, avec une minorité urbaine; au milieu du siècle, la vaste majorité des nomades s'était déjà établie dans les villes et villages. Cependant, on voit encore aujourd'hui l'influence très forte des chefs de tribus parmi les populations urbaines sédentarisées.

L'art lori

La découverte d'un nombre important d'objets d'art en bronze dans l'ouest de l'Iran atteste que la création artistique fut l'une des activités principales des Lors, activité qui remonterait à la préhistoire. L'antique civilisation lorie est essentiellement connue pour ses objets en airain, mais dans la culture lorie d'aujourd'hui, c'est la musique lorie qui, en ayant gardé son originalité, demeure

présente dans l'ensemble des activités de la vie de ce peuple. De fait, il faut préciser que la musique et la danse ont un rôle prépondérant dans la vie sociale des Lors. Les fouilles archéologiques effectuées dans les terres lories ont abouti à la découverte de bas-reliefs rocheux datant du IVe millénaire figurant des scènes de danse collective. Ont également été découverts des objets d'argent sur lesquels sont dessinés des instruments de musique, dont la trompette et le luth.

La musique lorie comprend plusieurs genres:

1. La musique lyrique ou amoureuse qui est elle-même divisée en diverses branches dont le *Nezâmi-khâni* (la lecture psalmodique à haute voix des poèmes de Nezâmi Gandjavi[2]), *Shâhnâmeh khâni* (déclamation des poèmes de Ferdowsi), *Sâri-khâni*, *Azizbeg-khâni*, etc.

2. La musique Peyghâmgou (messagère) qui transmet un message ou diffuse une nouvelle (la mort, la naissance, le mariage…) parmi les membres de la tribu.

3. Mirnowrouzi, qui est la déclamation à haute voix de poèmes mythiques et religieux de Mirnowrouz, grand poète lori.

4. 'Alivassi ('Alidousti) est une musique exaltante accompagnée de danses collectives. Elle ressemble beaucoup au Samâ'[3].

5. La musique de travail: eu égard à la diversité des occupations des Lors, une grande variété de musique de travail existe, dont la musique de la levée de camp, de la moisson, du pâturage, du battage, de la tapisserie, etc.

6. La musique de deuil est subdivisée en plusieurs sous-branches dont Sahari, Harâ, Mouyeh, Yâri… utilisées dans les différentes étapes de la cérémonie d'un deuil.





▲ *Musée ethnologique du Lorestân dans la citadelle Falak-ol-Aflâk à Khorramâbâd dans le Lorestân*

7. La musique de fête: différents types de danse lorie dont Dopâ et Sepâ accompagnent cette musique jouée pendant les fêtes.

8. La musique épique est jouée au cours des compétitions ou sur les champs de bataille.

9. La musique religieuse consiste en chansons qui font l'éloge de Dieu, des Quatorze Immaculés et de grandes figures religieuses; Zâmen-e Ahou, Sarâ-ye Khâmoushân ou Shahr-e Bisedâ en sont des exemples.

10. La musique des saisons: selon une

25

opinion courante, les Lors pensent que toute saison se doit d'avoir sa propre musique; Barzeh Kouhi, qui est la musique de la levée de camp des nomades au printemps, en est un exemple.

Le lori, qui est issu du pahlavi, est dans son essence plus iranienne que d'autres dialectes ethniques. Certains linguistes estiment par ailleurs que parmi les langues lori, c'est le lak qui est le moins influencé par les langues voisines, dont le kurde et le persan.





▲ *Musée ethnologique du Lorestân dans la citadelle Falak-ol-Aflâk à Khorramâbâd dans le Lorestân*

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici le nom de l'une des grandes figures de la musique lorie à laquelle le Nowrouz-Nâmeh apporta une renommée internationale. Au moment du Nouvel an, les Iraniens écoutent habituellement le chant de Sonrâ[4] du défunt Ali-Akbar Mehdipour Dehkordi diffusé chaque Nowrouz[5] par les médias iraniens. Il y a 30 ans que cette mélodie nommée Nowrouz-Nâmeh est devenue le symbole du début de la nouvelle année iranienne. Mehdi-Pour Dehkordi est né en 1935 dans une famille de la tribu bakhtiârie à Tchahâr Mahâl va Bakhtiâri. Il démontre dès sa jeunesse une grande habileté à jouer du Sornâ et du Karnâ[6]. En 1971, il est nommé responsable de l'Unité de la Culture et du Peuple Bakhtiâris[7], nouvellement fondée à la Télévision nationale iranienne. Durant son existence bien remplie, il s'est efforcé d'immortaliser la culture et les traditions de sa tribu. Il était surtout spécialiste de deux instruments de musique lorie appelés Sonrâ et Karnâ. Doté d'une grande maîtrise des mélodies et chansons bakhtiâries, il connaissait très bien la technique de leur composition. Cette grande figure de la musique folklorique a quitté ce monde le 25 Bahman 1388 (2010) à Shahrekord, chef-lieu de la province de Tchahâr Mahâl va Bakhtiâri.

La langue lorie

Les Lors parlent une langue propre, le lori, qui se divise en trois dialectes: 1) le bakhtiâri, qui est la langue courante des Lors de Tchahâr Mahâl va Bakhtiâri et du Khouzestân (le Grand Lor); 2) le lak, parler d'un petit nombre de Lors installé au nord du Lorestân; 3) le lori, parlé par les Lors du Lorestân et d'Elâm (le Petit Lor).

Parmi les dialectes du sud-ouest de

l'Iran, le lori[8] est le plus authentique et le plus original. Cette langue qui est issue du pahlavi est dans son essence plus iranienne que d'autres dialectes ethniques. Certains linguistes estiment par ailleurs que parmi les langues lori, c'est le lak qui est le moins influencé par les langues voisines, dont le kurde et le persan.

Selon certains linguistes, le lori serait un mélange des deux langues persane et kurde. Selon une autre opinion, le lori serait issu de la langue pahlavi, ce qui explique le fait que l'on y trouve un grand nombre de mots et expressions pahlavis. Le nom de certaines tribus lories dont Djâvid, Keyguivi, Goudarzi, Bahmani, etc. vient étayer cette influence linguistique. Voici également quelques exemples de mots loris d'origine pahlavi:

Mot lori	Mot pahlavi	Equivalent français	Equivalent persan
بورگ [Borg]	بروگ [Brug]	sourcil	[abrou] ابرو
اسر [Asser]	ارس [Ars]	larme	[ashk] اشک
مرژنگ [Merjeng]	مژوگ [Méjug]	cil	[mojgân] مژگان
تی [ti]	تیتک [titak]	œil	[tchashm] چشم
سُک [sok]	اسپک [espek]	bois	[tchoub] چوب
دا [dâ]	دایک [dâyak]	mère	[mâdar] مادر
کولا [koulâ]	کولاک [koulâk]	sauterelle	[malakh] ملخ
همال [hamâl]	هامال [hamemâl]	adversaire	[raghib] رقیب
دیرو [dirou]	دیگ [dig]	hier	[dirouz] دیروز
سرو [sero]	اسرو [esrou]	corne	[shâkh] شاخ

1. Dans l'adjectif «lori», le «*i*» est un suffixe relatif au persan.
2. 1141-1209, il est l'un des plus grands poètes dramatique et romantique de la littérature persane.
3. La danse circulaire des derviches tourneurs (adeptes des poèmes de Mowlavi (1207-1273) connus également comme les Mevlevis) au cours de laquelle le danseur tourne sur lui-même.
4. Sorte de hautbois
5. Premier jour de l'année iranienne correspondant au 21 mars.
6. Trompette
7. Vâhed-e Farhag va Mardom-e Bakhtiâri
8. Ici, le lori désigne la langue lorie dans son sens général et non le dialecte lori.

Bibliographie:

- Goli Zavâreh, Gh., *Simâ-ye tchahâr mahâl va bakhtiyâri* (Visage de Tchahâr Mahâl et Bakhtiâri), Téhéran, Sâzemân-e Tablighât-e Eslâmi, 1377 (1998).
- Nâderi Beni, Kh., "Les Bakhtyâris: Héritage culturel des montagnes du Zâgros" publié in *La Revue de Téhéran*, no 54, mai 2010, consultable sur: www.teheran.ir/spip.php?article1184
- Youssefi, Djalâl, *Ghowm-e lor* (Le Peuple lori), Téhéran, Amir-Kabir, 1390 (2012).

Les Mandéens iraniens (Les Sabéens d'Iran)

Sepehr Yahyavi

Photos par Hassan Sarbakhshian



▲ *Photos: Quelques rites mandéens au bord du Kâroun.*

Remarques préliminaires

Dans le Sud-ouest iranien, sur les bords du grand fleuve Kâroun (*Shatt al-'arab*), vivent les membres d'une très vieille communauté. Il s'agit de la communauté des baptistes d'Iran, dont les croyants consacrent l'eau. En Iran, cette communauté compte près d'une trentaine de milliers de membres dispersés dans des villes du Khouzestân telles qu'Ahvâz (le chef-lieu de la province), Soussangerd, Khorramshahr, Howeizeh et autres. Autrefois, la plus grande partie de cette communauté, trois fois plus importante que celle de l'Iran, vivait en Irak.

Les Mandéens utilisent l'eau non seulement pour leurs rites religieux, mais aussi pour leurs cérémonies civiles. Leurs principaux métiers sont dits "traditionnels": autrefois constructeurs de barques et de petits bateaux, ils sont aujourd'hui souvent joailliers. Quant aux nouvelles générations, souvent bien éduquées, elles sont aussi présentes dans les métiers familiaux traditionnels que dans des métiers plus scientifiques. Les mariages sont quasiment toujours intracommunautaires, tout comme les Zoroastriens qui pratiquent l'endogamie.

Les Sabéens parlent une langue dérivée de l'ancien araméen, le mandéen, et possèdent un livre saint appelé *Genza Rabba* (littéralement "Grand Trésor"), rédigé en araméen. Ils ont aussi d'autres livres saints tels que *Le livre de Jean* et *Le Livre des âmes*. Les Sabéens utilisent un calendrier qui leur est propre et qui a comme point de départ l'année supposée de la naissance d'Adam, pour eux le premier prophète de l'Histoire, croyance qu'ils partagent avec les musulmans. En Iran, ils sont reconnus comme minorité religieuse.[1]

Petit historique des Mandéens: un parcours long et difficile

Les adeptes de cette religion auraient résidé il y a très longtemps en Egypte, puis ils auraient quitté ce territoire pour la Palestine aux environs de 1500 av. J.-C. pour s'établir sur les rives du Jourdain, fleuve dans lequel Jean le Baptiste aurait baptisé Jésus enfant. A la suite de la destruction de Jérusalem en 135, ils ont très certainement quitté la Palestine sous la pression des Juifs de Jérusalem et se sont réfugiés en Mésopotamie du Nord où ils se sont installés, principalement dans la ville de Haran.

Leur présence, tolérée par les Parthes, fait l'objet de restrictions religieuses sous les Sassanides étant donné que ces derniers instaurent le zoroastrisme comme culte officiel des territoires perses et interdisent toute autre religion dont le mithraïsme, perpétrant des massacres à l'encontre des disciples de Mâni. Plus tard, les Sabéens doivent abandonner cette région et s'installer en Irak actuel et en Iran, tout particulièrement dans la province du Khouzestân.

Ce n'est qu'en 2003, lors du déclenchement de la guerre en Irak à la suite de l'invasion militaire américaine dans ce pays, que la plupart des membres de cette grande communauté des Sabéens ont été dispersés. Parmi eux, une partie s'est réfugiée en Iran pour vivre à côté de leurs frères iraniens, tandis que d'autres ont opté pour l'Occident ou l'Australie. Leur nombre s'est alors amenuisé et les fidèles se sont éparpillés. Aujourd'hui, leur population est estimée entre 60 000 et 70 000 membres.

Théologie et croyances

La théologie mandéenne ne constitue pas un ensemble systématique, le mandéisme étant avant tout une religion gnostique se réclamant de Jean le Baptiste en tant que principal messager de Dieu envoyé aux hommes. Il faut aussi avoir à l'esprit l'existence d'une dimension dualiste dans ce culte et que l'on retrouve sous différentes formes dans la plupart des religions iraniennes, dont le zoroastrisme et le manichéisme.[2] Ainsi, selon les Mandéens, l'univers est divisé en deux mondes: celui d'en haut et celui d'en bas. Le Dieu d'en haut est le Dieu de la Lumière, la source des «richesses», appelée *Haii* (créateur de la vie). Par opposition, le monde d'en bas est celui des ténèbres issu du «chaos» originel, dont le chef (et non le dieu, ce qui fait du mandéisme ou sabéisme une doctrine monothéiste), s'appelle *Roha*.

> Les Sabéens parlent une langue dérivée de l'ancien araméen, le mandéen, et possèdent un livre saint appelé *Genza Rabba* (littéralement "Grand Trésor"), rédigé en araméen. Ils ont aussi d'autres livres saints tels que *Le livre de Jean* et *Le Livre des âmes*.

En araméen, langue ancienne dont le mandéen constitue une branche orientale, *manda* signifie connaissance, tout comme *gnosis* en grec qui a donné naissance au terme de *gnose*. Cette religion a donc une forte dimension gnostique. Si les adeptes du judaïsme et du christianisme ont eu tendance à rejeter le mandéisme au cours de leur histoire, ce n'est pas le cas des musulmans qui, suivant l'enseignement du Coran qui les considère comme faisant partie des Gens du Livre, se sont toujours montrés tolérants envers eux.

D'après les Mandéens, l'histoire du monde commence avec Adam, premier homme et envoyé de Dieu. Cette histoire,

qui s'étend sur 448 000 ans, se divise en quatre périodes, chacune possédant un prophète: Adam, Ram, Shurbai, Sam. D'après la doctrine sabéenne, nous sommes actuellement dans la quatrième et dernière ère du monde, c'est-à-dire celle régie par Sam et sa femme Noreitha. Ainsi, en 2014, il ne resterait que 2617 ans de subsistance à ce monde, période après laquelle doit commencer un autre monde où n'auront droit de vie que les purs, sous l'égide de *Shihel*.[3]

D'après les Mandéens, l'histoire du monde commence avec Adam, premier homme et envoyé de Dieu. Cette histoire, qui s'étend sur 448 000 ans, se divise en quatre périodes, chacune possédant un prophète: Adam, Ram, Shurbai, Sam.

Rituels et pratiques religieuses

Les rituels et pratiques religieuses des Mandéens ou Sabéens[4] sont étroitement liés à leur vénération de l'eau, et accordent une grande importance à la propreté. Résidant dans un premier temps sur les rives du Jourdain, les Mandéens ont ensuite habité en Mésopotamie, au bord du Tigre et de l'Euphrate, pour se déplacer ensuite vers l'Est et s'installer finalement à proximité du Kâroun.

Pourquoi n'ont-ils jamais cessé de vivre sur les rives de ces fleuves? La raison est claire: les cours d'eau sont nécessaires aux pratiques quotidiennes du mandéisme. Ils en ont ainsi besoin pour réaliser la quasi-totalité de leurs rituels, constitués en majorité d'immersions et d'ablutions dans l'eau courante: le baptême de naissance, le mariage, le baptême donné à un défunt avant son inhumation, mais aussi la fin des menstruations, etc.

Les baptêmes ont toujours lieu en présence d'un religieux, et il en existe deux types: les baptêmes officiels (naissance, mariage et mort), et les baptêmes ordinaires. Le religieux qui donne le baptême et la personne baptisée doivent revêtir des habits blancs réservés





à cette cérémonie et comprenant cinq pièces: un turban, une longue chemise, un pantalon, une ceinture de laine, et un foulard. Le religieux pose sa main sur la tête de l'adepte et récite le texte du livre saint qu'il a en main.

Certains sacrifices où l'on égorge des volailles sont également réalisés dans le fleuve.

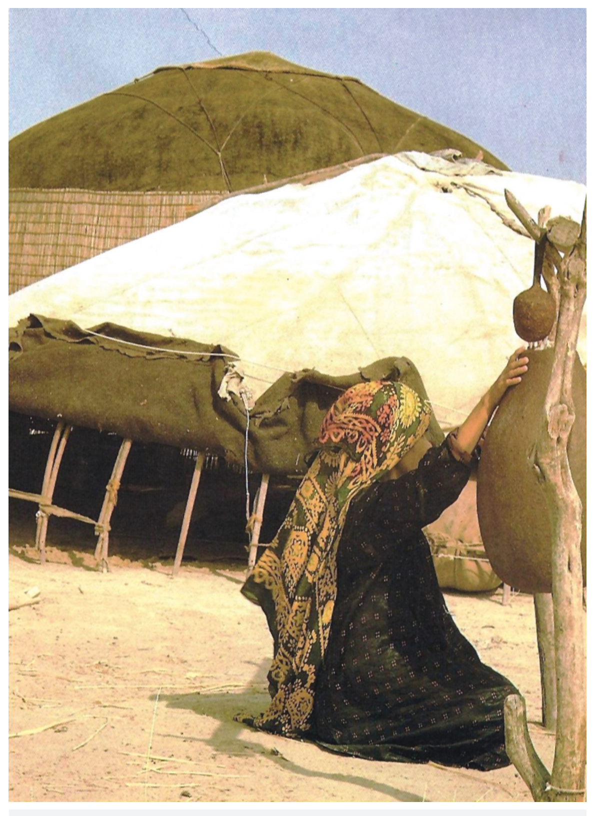
Les Mandéens n'acceptent pas de convertis, mais permettent la conversion des membres de leur propre communauté aux autres religions. Ils n'annoncent pas toujours leur propre confession en public, mais l'apparence des hommes permet souvent de les reconnaître: cheveux longs, longue moustache et barbe descendant jusqu'à la poitrine.

Quant aux prières rituelles, il en existe trois par jour: matin, midi et soir. Les Mandéens jeûnent aussi trente jours par an. Comme dans le zoroastrisme, le divorce n'est pas officiellement reconnu, mais un couple peut se séparer dans les faits en cas de mésentente. Concernant la succession, elle est fondée sur un principe d'égalité entre homme et femme, les deux héritant à parts égales.■

---

1. Leur nom est mentionné dans le Saint Coran en tant que Gens du Livre (*Ahl al-Kitâb*). Cette religion est par conséquent reconnue par la République Islamique d'Iran, mais leur population étant inférieure à 150 000 personnes, ils ne sont pas, selon la Constitution iranienne, représentés au parlement.
2. Seul le mithraïsme semble faire exception à la règle, puisqu'il s'appuie sur une conception trinitaire, comme le christianisme qui en a adopté plus tard ses principes théologiques et ses fondements pratiques.
3. Les Mandéens croient aussi à un Messie, cependant, les détails de ce messianisme ne sont pas, à notre connaissance, expliqués par les textes.
4. Il n'existe pas de différences remarquables entre ces deux appellations. En effet, la dénomination de Sabéens était d'ordinaire utilisée pour désigner les populations installées en Irak, et celle de Mandéens pour évoquer la communauté résidant en Iran. C'est selon la première dénomination qu'ils sont désignés dans le Coran. Or, étant donné que nous traitons dans le présent article avant tout de la population qui habite en Iran, nous avons plus souvent opté pour le terme de Mandéens.

31


▲ *Femme turkmène*

Les Turkmènes d'Iran

Arefeh Hedjâzi

Les Turkmènes sont l'une des ethnies importantes d'Iran, avec une population estimée à environ 1 400 000 individus. Ils vivent majoritairement dans la province du Golestân, la plaine de Gorgân et celle de Torkaman Sahra (littéralement: la plaine turkmène), la province du Khorâssân du nord (notamment à Ghoutchân et Bojnourd, ainsi qu'à Sarakhs). Un petit nombre vit également à Téhéran et dans des villes du centre de l'Iran. Les clans Jaafarbây de la tribu Yomout vivent principalement sur le littoral sud de la mer Caspienne, les Aghtâbây de la même tribu vivent généralement dans la plaine de Gorgân et aux abords de la rivière Atrak, et enfin les clans Khojâ, Sheykh, Makhtoum et Atâ sont établis dans le Mazandarân et le Khorâssân. Les villes turkmènes les plus importantes d'Iran sont Bandar Torkman (ville portuaire située sur la Caspienne), Agh Ghalâ et Gonbad-e Kâvous.

Rien que dans la province du Golestân qui avoisine le Turkménistan, leur nombre dépasse le demi-million et constitue environ 33% de la population de la région. Leur densité démographique est plus grande dans les villes proches de la frontière turkmène, telles que Gomishân, ville intégralement turkmène, Agh Ghalâ, avec 98% de Turkmènes, Bandar Torkaman, avec 85% d'habitants turkmènes, Gonbad-e Kâvous, où 77% est turkmène, Kolâleh, avec 55% d'habitants turkmènes et Minoudasht, où 40% est turkmène. Un certain pourcentage vit également dans d'autres villes de la région comme le chef-lieu de la province, la ville de Gorgân. Au total, 37,6% du territoire de la province de Gorgân appartient aux Turkmènes, ce qui suffit à montrer l'importance de leur place dans la région.

Les tribus turkmènes et leurs origines

L'organisation sociale des Turkmènes est clanique. Il existe dans le monde entre 9 et 24 tribus turkmènes. Quatre de ces tribus vivent notamment en Iran:

- Les Yomout: ce sont les descendants de Yomout, fils de Ghalami, fils de Bardi, fils d'Oghourjik. Yomout avait trois fils: Ghatli Tamour, qui est l'ancêtre commun des Yomout de Gorgân, Otli Tamour, l'ancêtre commun des Turkmènes de Khiva, Oussagh.

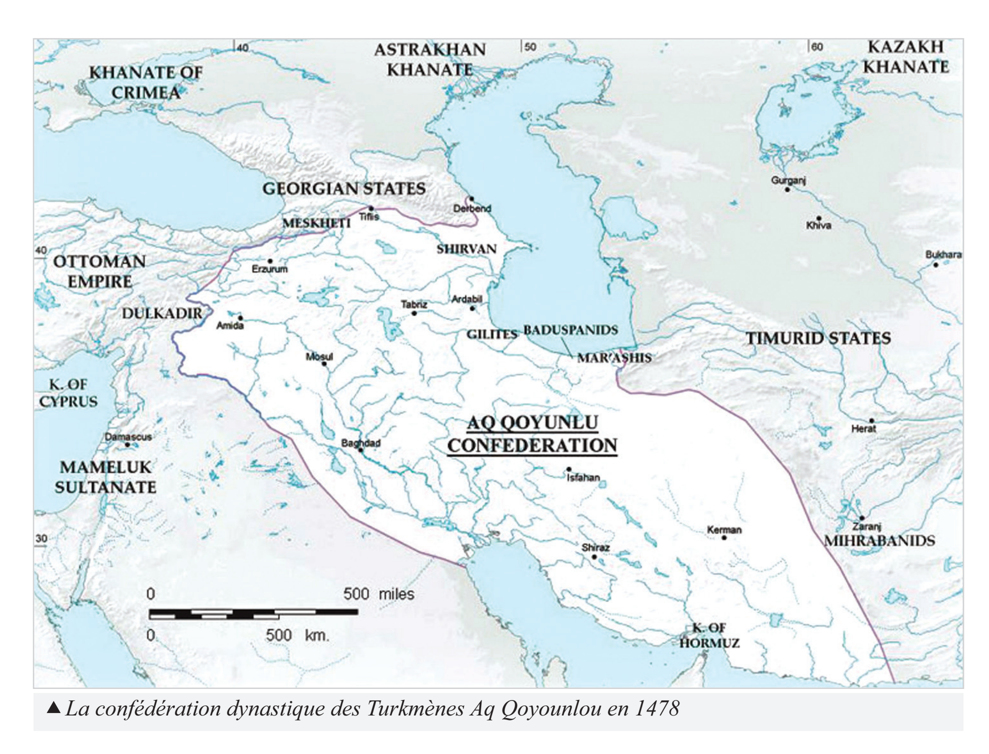
Les Yomout iraniens vivent majoritairement à Gorgân. Ils se divisent en deux branches : Tchamour et Tchârvâ. Les Tchamour sont des agriculteurs et migrent rarement. Les Tchârvâ, nomades, se déplacent saisonnièrement à la recherche de pâturages. Ils restent quelques semaines au même endroit et se déplacent généralement au nord de la rivière Atrak. Leur migration les mène parfois jusqu'au territoire russe. Mais, ils reviennent à Gorgân à la fin de l'été pour s'occuper de leurs cultures. Aujourd'hui, la majorité des Yomout iraniens vivent dans la plaine de Gorgân, et les autres dans le Khârezm.

- Les Goeklân: d'après certains historiens, au moment de l'invasion mongole du XIIe siècle, les Goeklân étaient appelés les Ghây, du nom de Ghây Khân, petit fils de Gharâ Khân, premier khân de l'Orient. A l'époque du règne des sultans Simjour, vassaux des Samanides, ils furent déplacés de force vers la région où ils vivent aujourd'hui. Durant ce déplacement forcé, les Goeklân exprimèrent leur mécontentement en attaquant la ville de Mashhad dont il ne resta que des ruines, puis après avoir forcé les Yomout de la région à partir, ils s'installèrent dans les ruines. Ils étaient alors obligés de boire de l'eau impure, étant donné que les Samanides avaient bâti un puissant barrage sur l'Atrak, barrage qu'ils tentèrent pendant longtemps de détruire, sans succès - et ce jusqu'à ce qu'un inconnu monté sur un cheval gris à la patte folle leur dise d'allumer des feux derrière le barrage pour faire fondre le goudron qui le tenait, puis de creuser des trous dans le mur du barrage ainsi débarrassé de son goudron protecteur avec leurs lances. Ensuite, la pression de l'eau les aiderait à faire crouler le barrage. Les Turkmènes nommèrent cet inconnu Goeklân. Les trois clans Goekalân se nomment Ay Khân, Goun Khân et Gong Khân.

- Les Sâlour (ou Sâlyr): vu la puissance des autres tribus turkmènes, les Sâlour ne pouvaient obtenir de territoires propres, ce qui les poussa peu à peu vers l'antique Khorâssân où ils s'installèrent près de Merv, aux côtés de la tribu Sârigh.

> L'organisation sociale des Turkmènes est clanique. Il existe dans le monde entre 9 et 24 tribus turkmènes. Quatre de ces tribus vivent notamment en Iran.

Aujourd'hui, la plupart d'entre eux vivent au Turkménistan, mais il existe aussi des Sâlour dans le Khorâssân iranien. Sâlourghâzân Bâba était un turkmène



▲ *La confédération dynastique des Turkmènes Aq Qoyounlou en 1478*



▲ *Territoires des plus importantes tribus tukmènes au XVIe siècle*

renommé pour sa bravoure qui le fit tuer par des nomades du Turkestân. Il avait quatre fils: Arsâri, Sâlour, Yomout et Tekkeh.

Les Turkmènes, également nommés Oghouz ou Ghâz, forment historiquement une fédération de peuples nomades originaires d'Asie centrale vivant depuis des millénaires dans les vastes steppes asiatiques, entre la Syr Darya et la Mer d'Aral.

- Les Tekkeh: Tekkeh avait trois fils: Aghtamesh, Taghtamesh et Yâlghamesh. Les descendants des deux premiers vivent actuellement dans les alentours de Merv. Le dernier, Yâlghamesh s'appelait initialement Sârough du fait de sa face jaunâtre, nom que ses descendants ont hérité.

Les Tekkeh comme les Yomout sont nombreux et se divisent en deux branches principales: les Tekkeh de Khiva et les Tekkeh d'Akhal, groupe auquel appartiennent les Tekkeh d'Iran.

Petite histoire des Turkmènes

Les Turkmènes, également nommés Oghouz ou Ghâz, forment historiquement une fédération de peuples nomades originaires d'Asie centrale vivant depuis des millénaires dans les vastes steppes asiatiques, entre la Syr Darya et la Mer

d'Aral. Les origines de cette fédération font l'objet d'hypothèses variées, la plus importante estimant que les premiers Turkmènes étaient originaires de la Chine de l'Ouest. Jusqu'au VIIe siècle, les Turkmènes faisaient partie de la grande tribu altaïque turque d'Asie centrale. Durant ce siècle, avec la chute de l'empire des Göktûrk, les Turcs n'appartenant pas aux ethnies légendaires telles que les Ouïgours furent nommés Oghouz. Ces Oghouz se séparèrent ensuite de la Grande confédération et prirent le chemin de l'ouest, vers l'Aral et la Sir Daray.

Le mot «turkmène» fut utilisé pour la première fois au XIe siècle par les historiens et géographes musulmans sous la forme du pluriel persan «Turcomans», notamment par Gardizi et Abolfazl Beyhaghi. Il semble également que les Oghouz non-musulmans appelaient Turkmènes ceux qui s'étaient convertis à l'islam.

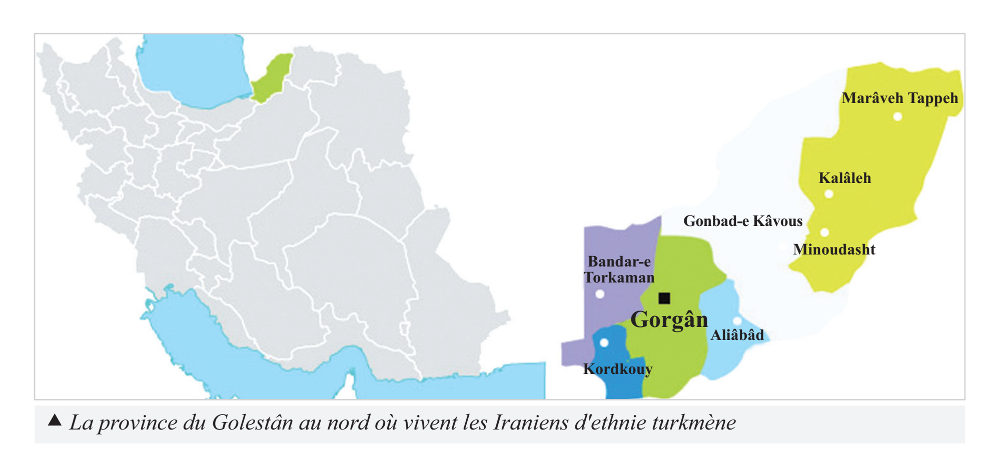
D'après les historiens, c'est à partir du Xe siècle que l'on peut commencer à parler d'un unique peuple turkmène, vivant sur le territoire d'anciens peuples iraniens comme les Scythes, les Parthes, les Massagètes, les Alains et les Khorâssânis. Mais dès avant cette période, la puissance conquérante des tribus turkmènes est bien reconnue en terre persane: durant tout le dernier millénaire, les dynasties turkmènes ont été légion à régner sur l'Iran.

Aperçu de l'histoire des Turkmènes d'Iran

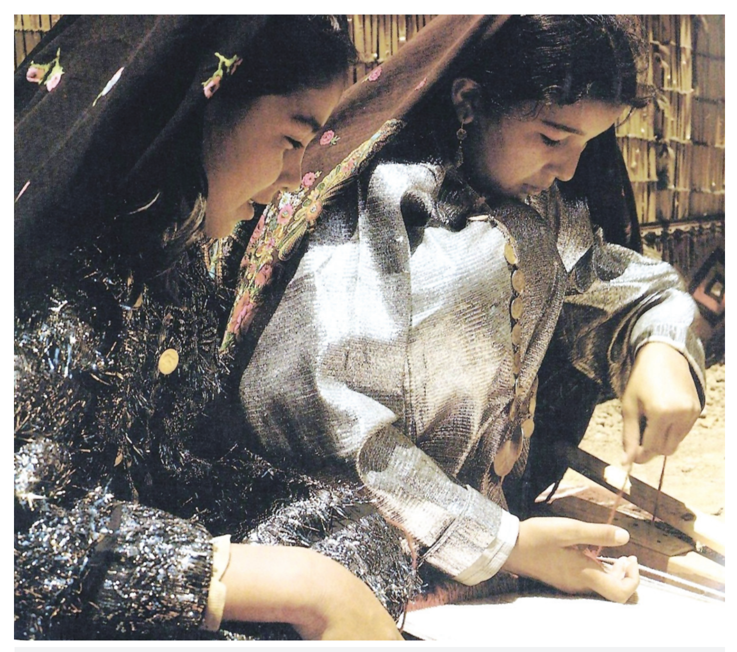
A l'époque du règne de Massoud Ghaznavi, les Turkmènes, éleveurs nomades, faisaient des incursions - pas toujours pacifiques - sur le territoire des Ghaznavides, notamment dans la région de Gorgân, à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux. La guerre éclata entre ces Turkmènes guerriers et le Ghaznavide Massoud qui perdit la bataille, ce qui conduisit à l'éclatement assez rapide de l'empire ghaznavide. Puis les Turkmènes prirent le pouvoir avec les Seldjoukides. Durant cette ère et les suivantes, les Turkmènes s'installèrent peu à peu en grand nombre dans la plaine du Gorgân et sur le littoral sud-est de la Caspienne.

Les Turkmènes ont toujours eu une relation spéciale avec les Persans, marquée par leur omniprésence sur la

Les Turkmènes ont toujours eu une relation spéciale avec les Persans, marquée par leur omniprésence sur la scène historique iranienne.



▲ *La province du Golestân au nord où vivent les Iraniens d'ethnie turkmène*



▲ *Tissage de tapis turkmène*

scène historique iranienne. Une relation souvent conflictuelle, leur culture nomade ne s'accommodant pas toujours de la préciosité despotique des persanophones, qu'ils ont souvent militairement affrontés; mais aussi nationale, puisque plusieurs des dynasties - pour ne pas dire la majorité - ayant régné sur la Perse ont été des dynasties soient turkmènes, soit turcophones, donc liées aux Turkmènes. Citons notamment les Seldjoukides, les Aghghouyounlou, les Ghareghouyounlou ou plus récemment les Qâdjârs. Ils ont de plus généralement été très présents dans la constitution du pouvoir auprès des dynasties non-turkmènes telles que les Mongols d'Inde ou les dynasties iraniennes persanes. Au XVIIe siècle, les Safavides ont porté un coup dur à la puissance militaire turkmène qu'ils ont pris sous contrôle, mais ces derniers ont tout de même réussi jusqu'à aujourd'hui à préserver leur culture.

Jusqu'en 1881 et la signature du traité d'Akhal entre la Russie et la Perse qui marque le renoncement de l'Iran à ses anciens territoires d'Asie centrale et du Turkestan au profit du géant russe, il n'existe pas de séparation entre les Turkmènes d'Iran et ceux de l'actuel Turkménistan. Mais le traité de 1881, qui établit la rivière Atrak comme frontière entre l'Iran et la Russie, commence à diviser les Turkmènes entre l'Iran et le Turkménistan, division qui prend une dimension tragique avec la constitution de l'URSS et la séparation forcée des Turkmènes d'Iran avec ceux du nouvel Etat soviétique. Cette frontière force de plus les Turkmènes à remettre en cause leur mode de vie nomade, puisque l'accès aux pâturages des deux côtés de la frontière n'est plus libre. Finalement, précisons que la migration des Turkmènes, pris dans le sens historique de groupes turcophones d'Asie centrale vers non seulement l'Iran, mais toute l'Asie de l'ouest, a continué jusqu'à la signature du traité irano-russe d'Akhal de 1881.

En 1923, en Iran, la politique gouvernementale visant à mieux «dompter» les Turkmènes provoque des soulèvements dans la région du Golestân et conduit à la création d'une fédération des clans turkmènes iraniens et un comité représentatif formé de six personnes de chaque tribu, chargé d'exprimer les demandes de la communauté turkmène. Mais Rezâ Khân Pahlavi, le «modernisateur» de l'Iran, ne l'entend pas de cette oreille et s'en prend aux Turkmènes avec la même virulence que vis-à-vis de l'ensemble des nomades d'Iran. Les troupes gouvernementales attaquent donc en 1925 et forcent les Turkmènes nomades à se sédentariser. Ce n'est que le début d'une politique de répression féroce du mode de vie turkmène, qui continuera tout au long du règne des Pahlavi et qui ira jusqu'à

interdire aux Turkmènes de porter leurs noms et de choisir des noms persans. Ce n'est qu'avec la Révolution de 1979 que les Turkmènes peuvent retrouver une certaine liberté.

Culture, économie et société des Turkmènes d'Iran

Le système familial turkmène est patriarcal. Avant le XXe siècle, les familles turkmènes étaient nombreuses puisque les enfants, en tant que force de travail, représentaient un trésor irremplaçable. La famille est traditionnellement guidée par le père doté d'une autorité absolue. La différenciation des activités féminines et masculines est également fortement marquée chez les Turkmènes. Les hommes s'occupent d'agriculture et d'élevage et les femmes sont chargées, en plus du ménage et de la garde des enfants, de la fabrication des tentes nomades en osier, de la production de farine et de fruits secs, de la traite des animaux, du tissage de tapis, de la fabrication de feutre, de la production des dérivés laitiers et du raffinage de la laine.

> Les troupes gouvernementales attaquent en 1925 et forcent les Turkmènes nomades à se sédentariser. Ce n'est que le début d'une politique de répression féroce du mode de vie turkmène, qui continuera tout au long du règne des Pahlavi et qui ira jusqu'à interdire aux Turkmènes de porter leurs noms et de choisir des noms persans.

Forcés de se sédentariser en Iran dès avant la Seconde Guerre mondiale par Rezâ Khân Pahlavi, les Turkmènes ont cependant gardé de nombreuses traditions pastorales et l'élevage constitue encore une de leurs activités principales. Leurs autres sources de revenus étant l'agriculture, mais aussi le tissage de tapis, de feutre, de kilim, de tissus en soie, ainsi que la pêche et la pisciculture.



▲ *Démonstration de filage de laine*



▲ *Scène de mariage turkmène*

Le mariage

Le mariage a une forte importance économique pour les Turkmènes, qui possèdent tous des ancêtres communs. Étant donné que le mariage signifie le changement de famille d'un membre actif (la mariée), la famille de l'homme doit offrir un douaire conséquent à la famille qui accorde la main de sa fille. Ainsi, les familles possédant beaucoup de garçons doivent songer tôt à ce douaire qu'elles devront payer lors du mariage de leurs fils. Précisons également que les noces turkmènes sont fastueuses et régies par des coutumes traditionnelles.

Les Turkmènes sont les plus importants éleveurs de chevaux d'Iran et les champs de courses les mieux connus du pays sont ceux de la province du Golestân, notamment la ville de Gonbad où se tiennent régulièrement les plus importantes manifestations hippiques d'Iran.

Religion et fêtes

Les Turkmènes sont musulmans sunnites hanafites. Leurs fêtes les plus importantes sont les deux fêtes musulmanes d'Aïd al-Ghorban (ou Aïd al-Kabir) et Aïd-al Fitr, mais aussi la fête turkmène Agh Ghouyoun.

La musique turkmène

Particulièrement réputée, cette musique turkmène a principalement pris sa forme actuelle grâce aux bardes, qui étaient et sont toujours chargés de déclamer en poèmes chantés les grandes légendes ou petites histoires épiques de la communauté. Ces bardes sont également des acteurs en ce sens qu'ils utilisent aussi le langage corporel pour souligner leur chant. Dans la langue antique pahlavi, ces chanteurs étaient

nommés *goussân* ou *koussân*. L'instrument de musique basique des Turkmènes est le *dotâr* (luth à deux cordes), que l'on nomme également *tâmdareh* ou *tanboureh.* Le *ghowz* (en persan *zanbourak*) et le *kamantcheh (*en turkmène *ghajagh*) sont d'autres instruments de musique traditionnelle utilisés par les Turkmènes.

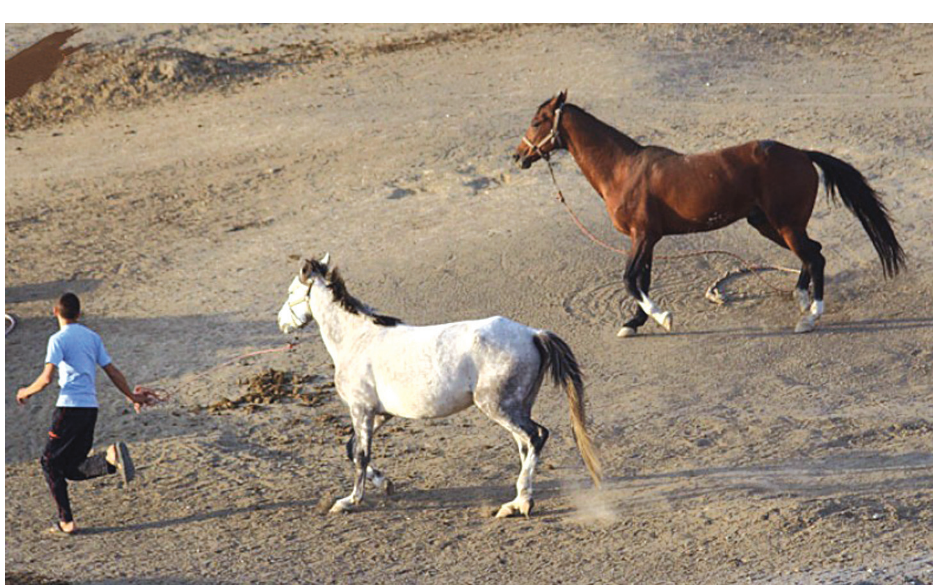
Les chants funéraires

Ces chants funéraires ont lieu durant les deuils et les Turkmènes iraniens les nomment *tâvosh*. Bien que ces chants soient centrés sur l'expression du deuil, ils contiennent une extrême richesse poétique ainsi qu'une dimension généralement lyrique. Ces chants sont déclamés par les femmes turkmènes, soit en solo, soit en groupe et comprennent souvent des quatrains. Il est possible de deviner le degré de parenté ou de familiarité entre le défunt et la chanteuse à l'écoute du contenu, mais aussi de la tonalité du chant. De plus, durant ce rite, on revient généralement sur la vie du défunt et les circonstances de son décès avec une thématique de louange et de regrets.

Le cheval turkmène et les courses de Gonbad

En Iran, ce qui fait la célébrité et la caractéristique unique des Turkmènes est leur habileté de cavalier et leur connaissance du cheval. Les Turkmènes sont les plus importants éleveurs de chevaux d'Iran et les champs de courses les mieux connus du pays sont ceux de la province du Golestân, notamment la ville de Gonbad où se tiennent régulièrement les plus importantes manifestations hippiques d'Iran.

Il semble que malgré toutes les circonstances historiques, les Turkmènes iraniens ont su préserver leur identité culturelle, notamment au travers de l'équitation, art hérité de leurs ancêtres dont les courses endiablées dominaient toute l'Asie. Cet art qui est peut-être la plus belle manifestation de la beauté et du dynamisme de cette culture altaïque qui est sans conteste l'une des richesses de l'Iran.■



▲ *Elevage de chevaux turkmènes*

L'Ensemble Philharmonique de Paris-Est et la Chorale Bahâr Une voix de la paix

Mireille Ferreira

Créée à l'origine par un petit groupe formé notamment par le compositeur Arâsh Fouladvand et dans le cadre de l'association Bahâr, cette chorale franco-iranienne de langue persane, première du genre, est née du désir de ses promoteurs de créer une formation leur assurant la possibilité de choisir leurs partenaires et de définir leurs objectifs (chanter pour la paix, pour l'égalité hommes/femmes, pour les enfants, etc.). Constituée de quarante chanteurs, principalement d'origine iranienne et française, accompagnés par cinquante instrumentistes professionnels issus des conservatoires nationaux français, elle forme le plus grand ensemble de musique persane en dehors de l'Iran. Musiciens et choristes, qu'ils soient professionnels ou non, participent tous bénévolement aux activités du groupe, au bénéfice d'associations de type humanitaire.

Arâsh Fouladvand, qui en dirige le chœur et l'orchestre, est né à Téhéran. Il fut initié au piano dès l'âge de sept ans. Après ses études secondaires, il s'engagea dans des études de génie civil tout en participant à des concerts ainsi qu'aux cours de musique de la faculté des Beaux-arts de l'Université de Téhéran, qu'il suivait en candidat libre. Sur les conseils de l'un de ses professeurs de l'université de Téhéran, le Docteur Behrouz Gazmiri, qui avait fait lui-même ses études en France et enseignait conjointement à Téhéran et à Paris, il partit en France pour suivre les cours de l'Ecole des Ponts et Chaussées. Il y obtint un doctorat en Génie civil puis suivit les cours de l'Institut Français du Pétrole, tout en préparant le concours d'entrée au Conservatoire national de musique (CNR). C'est ainsi qu'à l'âge de 27 ans, il fut le premier étranger à y être admis. A 30 ans, il vient d'obtenir son doctorat en ingénierie et en parallèle, il continue ces études d'orchestration, d'harmonie et d'écriture de musique classique. Doté d'une énergie impressionnante, il mène actuellement de front ses deux activités d'ingénieur en génie civil et de musicien. Tout en vivant principalement à Paris, il lui arrive de donner des concerts en Iran, comme il le fit au bénéfice de la fondation Mahak de Téhéran, traitant des enfants malades du cancer[1].



Outre la musique populaire iranienne qui est au cœur de son répertoire, l'Ensemble philharmonique de Paris-Est puise dans différents répertoires des pays d'Asie centrale: Azerbaïdjan, Arménie, Tadjikistan, Afghanistan. L'objectif de l'ensemble étant d'intégrer la musique d'Asie centrale dans un orchestre philharmonique occidental, ce genre musical se définit par la mise en valeur de la langue, héritier de la littérature et de la poésie. La musique accompagnant les chants est jouée sur des instruments classiques

européens même si, occasionnellement, l'orchestre fait appel aux sonorités orientales du târ, du santour, du setâr, du daf ou du kamântcheh.

Les membres iraniens de la chorale Bahâr ont dû se familiariser avec le chant polyphonique qui n'existe pas dans le répertoire musical iranien, tandis que les chanteurs des autres nationalités ont dû apprendre à chanter en persan. Tous sont recrutés sur audition, peu sont recalés, le critère de sélection étant principalement l'envie de faire de la musique. Les choristes, dont certains ne possédaient aucune culture musicale au moment de la formation du groupe, ont été formés par Arâsh Fouladvand et sont tous parvenus à atteindre, au bout de trois ans, un niveau d'excellence. Les musiciens sont, pour la plupart, des étudiants expérimentés, diplômés ou en dernière année du conservatoire, recrutés par l'intermédiaire des réseaux professionnels, en coopération avec les professeurs du conservatoire national.

L'ensemble a initié, l'an dernier, le projet de *la Voix de la paix* sur une idée des membres iraniens de la chorale qui souhaitaient présenter en France la richesse de la culture iranienne et l'aspiration de leur communauté à la paix. Partant du constat que la culture iranienne est souvent mal perçue, voire méconnue en France, l'ensemble philharmonique de Paris-Est souhaite changer le regard que le public français peut en avoir, ceci en toute indépendance des autorités politiques et religieuses.

Dans le cadre de ce projet, Arâsh Fouladvand et son ensemble prévoient de donner chaque année au mois d'avril



un grand concert. Le premier concert inscrit dans le projet de la *Voix de la Paix*, avait été donné en avril 2013 à l'Eglise américaine de Paris, en présence d'un public de 600 personnes. Le prochain, soutenu par la Commission nationale française pour l'UNESCO, est

Les membres iraniens de la chorale Bahâr ont dû se familiariser avec le chant polyphonique qui n'existe pas dans le répertoire musical iranien, tandis que les chanteurs des autres nationalités ont dû apprendre à chanter en persan.

programmé pour avril 2014 à l'église Saint Sulpice de Paris. Les premières répétitions ont eu lieu à la maison du Mexique de la cité universitaire de Paris qui accueille ses activités, les suivantes dans des lieux plus prestigieux, comme l'Eglise allemande de Paris. Arâsh Fouladvand et ses amis caressent l'idée de donner peut-être un jour prochain un concert de la *Voix de la Paix* en Iran. ■

1. Sur la Fondation Mahak, voir l'article paru dans le n° 94 de *La Revue de Téhéran* de septembre 2013. Lien pour lire cet article en ligne : http://www.teheran.ir/spip.php?article1791

L'Iran à la Coupe du monde de football 2014 au Brésil

La passion du ballon rond

Babak Ershadi



▲ *Logo de la Coupe du monde 2014 de football*

La phase finale de la 20e édition de la Coupe du monde de football va réunir les 32 meilleures équipes du monde au Brésil pendant un mois. Pour le match d'ouverture, le pays hôte affrontera la Croatie le 12 juin à São Paulo, et la finale aura lieu le 13 juillet au Stade Maracanã de Rio de Janeiro. Douze villes brésiliennes accueilleront les matchs de la plus belle manifestation mondiale du football qui se tient une fois tous les quatre ans.

Outre le pays hôte, le Brésil, qui est 5 fois champion du monde, les noms de toutes les équipes championnes du monde depuis 1930 figurent aussi sur la liste des invités: Uruguay (2), Italie (4), Allemagne (3), Angleterre (1), Argentine (2), France (1) et Espagne (1, tenante du titre). Parmi les 32 équipes participantes, celle de la Bosnie-et-Herzégovine est la seule à faire la première Coupe du monde de son histoire.

L'équipe d'Iran de football, surnommé «Team Melli» (تیم ملی, littéralement «équipe nationale») participe pour la quatrième fois à la phase finale de la Coupe du monde.

A) L'histoire du football iranien

1900-1920: les débuts du football étaient britanniques

Comme dans beaucoup de pays du monde, ce furent les Britanniques qui apportèrent le football en Iran. Mais le mot *foutbâl* (فوتبال) avait déjà été introduit dans le persan, dès la fin du XIXe siècle, par des étudiants iraniens qui avaient fait leurs études en Europe. Les Britanniques ont été les premiers à jouer au football en Iran pendant les vingt premières années du XXe siècle.

Situons d'abord l'apparition de ce phénomène mondial qu'est le football dans l'histoire iranienne: ce sport était pratiqué par les Britanniques résidant en Iran ou par les matelots étrangers dans les villes portuaires du pays, très certainement sous le règne de Mozaffaredin Shâh. Ce fut donc vers la fin du XIXe siècle (avant la Révolution constitutionnaliste de 1905-1911) que les habitants de quelques villes d'Iran, où résidaient des étrangers - surtout britanniques -, eurent l'occasion d'assister comme spectateurs aux premiers matchs de foot: ce jeu étrange pendant lequel les Anglais couraient derrière un ballon de cuir, le frappaient à coups de pied et sautaient de joie de temps en temps sans aucune raison apparente. A Téhéran, il y avait alors trois équipes amateurs anglaises: l'équipe du personnel de l'ambassade d'Angleterre, l'équipe du personnel de la Banque royale (*bânk-e shâhi*), et l'équipe du personnel du Bureau du télégraphe. En 1907, le ministre plénipotentiaire britannique, Sir Cecil Arthur Spring Rice (1859-1918) organisa le premier tournoi de football jamais tenu en Iran pour encourager les membres de ces trois équipes.

1920-1940: le football, ça s'apprend vite

Les Iraniens ne restèrent pas longtemps spectateurs. Quand les Anglais jouaient au football, il leur arrivait parfois de manquer de joueurs. Dans ce cas, ils invitaient des spectateurs réunis autour du terrain à les rejoindre sur le terrain du jeu. Ces Anglais (dans les villes) et les matelots (dans les ports) furent sans doute les premiers entraîneurs des jeunes Iraniens qui se passionnèrent peu à peu pour ce nouveau jeu. A Téhéran, un dénommé Karim Zandi fut le premier Iranien à jouer dans les équipes britanniques de 1908 à 1916. Le premier terrain de football digne de ce nom fut construit par les ingénieurs britanniques de l'industrie pétrolière non pas à Téhéran

Comme dans beaucoup de pays du monde, ce furent les Britanniques qui apportèrent le football en Iran. Mais le mot foutbâl (فوتبال) avait déjà été introduit dans le persan, dès la fin du XIXe siècle, par des étudiants iraniens qui avaient fait leurs études en Europe.


▲*La première équipe nationale iranienne en 1919*



▲ *Team Melli d'Iran à la Coupe du monde de 1978 en Argentine*

mais à Masjed-Soleymân (Khouzestân) où aurait eu lieu sans doute le premier match de foot entre une équipe anglaise et une équipe formée des jeunes habitants de la ville. Jusque-là, rien n'était officiel, tous les matchs étaient «amicaux». Pendant les dernières années du règne d'Ahmad Shâh (roi d'Iran de 1909 à 1925), les premiers clubs et associations de football se créèrent en Iran. Le premier terrain de foot standard de Téhéran fut construit en 1921 à l'American College of Tehran (plus tard, Lycée Alborz). Abolfazl Sadri, Mir-Bâgher Azimi et Seyyed Mohammad Tadayon, qui furent les premiers professeurs d'éducation physique et sportive d'Iran (dans le sens moderne du terme), se chargèrent de traduire en persan les Codes du football et d'apprendre ce jeu aux jeunes lycéens. Les trois professeurs de sport fondèrent en 1923 l'Association du progrès et de la propagation du football. A cette époque-là, la capitale iranienne possédait déjà trois clubs de football: «Téhéran», «Toufân» et «Sport» (club des Arméniens de Téhéran). Une sélection de ces trois équipes voyagea à Bakou, capitale de la République soviétique de l'Azerbaïdjan, en 1926. Ce fut les premières fois que des footballeurs iraniens se rendaient à l'étranger. La sélection de la capitale iranienne fut battue par une sélection de Bakou (2-0). Dans les années 1930, outre Téhéran et la province du Khûzistân, le football connut une période d'expansion rapide dans diverses régions iraniennes. Le premier grand stade de foot de la capitale, Amjadieh (aujourd'hui Shahid Shiroudi), fut inauguré en 1942. Ce stade compte 30 000 places.

1940-1960: le football devient une institution

Après l'occupation de l'Iran pendant la Seconde Guerre mondiale, le football commença à devenir une véritable institution: l'Equipe d'Iran de Football (surnommé «Team Melli») fut fondée officiellement en août 1941 et joua son premier match à Kaboul face à l'équipe nationale d'Afghanistan (0-0). Pourtant, la FIFA n'a jamais reconnu ce premier match de l'équipe iranienne, car cet événement précédait la formation de la Fédération d'Iran de Football (1946) et son affiliation à la FIFA, qui date de 1948. La fédération iranienne est membre de la Confédération asiatique de football (AFC) depuis 1958. Il conviendrait ici de saluer la mémoire du fondateur et premier entraîneur de l'Equipe d'Iran de football: Amir Hossein Sadaghiâni (1903-1982). Il naquit à Tabriz lors de la sixième année du règne de Mozafarredin Shâh (roi d'Iran de 1896 à 1907), et son enfance coïncida avec la Révolution constitutionnelle dont Tabriz fut l'un des principaux foyers. Sa famille ayant émigré en Turquie, alors ottomane, Amir Hossein Sadaghiâni grandit à Istanbul où il apprit le football. A 18 ans, il joua deux ans pour l'équipe junior du célèbre club istanbuliote Fenerbahçe (1921-1923). Sadaghiâni fut le premier footballeur iranien à évoluer en Europe, au club

Rapid Vienne (Autriche, 1923-1924). En 1924, il rentra en Iran et joua cinq ans pour le Club Ferdowsi de Mashhad. Pendant cette période, Sadaghiâni fit beaucoup parler de lui parmi les footballeurs et les fans iraniens, car il était peut-être le premier en Iran à jouer au football avec des chaussures de football, les autres footballeurs jouant encore en *guiveh* (sorte d'espadrilles traditionnelles). En 1929, Sadaghiâni se rendit en Europe et poursuivit sa carrière internationale dans plusieurs équipes: CS Marchienne-Monceau (Belgique, 1929-1930), Sporting de Charleroi (Belgique, 1930-1933), Fenerbahçe (Turquie, 1933-1934), R. Moignelée Sport (Belgique, 1934-1935) et RRC Péruwelz (Belgique, 1935-1936). Il rentra définitivement en Iran en 1936 et joua un an pour le club Toufân à Téhéran. En 1941, Sadaghiâni fonda l'Equipe d'Iran de football et en resta l'entraîneur jusqu'en 1950.

1968-1978: la belle époque des Coupes d'Asie des nations et de la première Coupe du monde

A partir de la fin des années 1960, la Team Melli domina largement le plus haut niveau du football continental pendant une dizaine d'années, en gagnant trois fois de suite la coupe d'Asie des nations (1968, 1972, 1976). A cette époque, apparut une génération légendaire de footballeurs dont il faut citer ici les noms: Parviz Ghelitchkhâni, Hossein Kalâni, Safar Irânpâk, Ali Jabbâri, Homâyoun Behzâdi, Gholâm-Hossein Mazloumi, Hassan Roshan… et les deux icônes de l'histoire du football iranien: Nâsser Hejâzi (1949-2011), gardien de but des Bleus (Esteghlâl, autrefois Tâj), et Ali Parvin (né en 1946), milieu de terrain des Rouges (Persepolis FC). Avant cette époque, le championnat d'Iran n'était pas national, mais régional. En effet, les clubs de chaque ville ou province participaient aux compétitions organisées au niveau local, et les meilleurs footballeurs qui y évoluaient étaient invités dans l'équipe nationale dont la plupart des membres étaient sélectionnés au sein des clubs de Téhéran. Le premier championnat national fut organisé en 1973 et permit aux clubs de province d'avoir plus de visibilité. Cet âge d'or du football iranien fut couronné par la qualification pour la première fois de la Team Melli à la phase finale de la Coupe du monde de 1978 en Argentine.

Avec le Pérou, l'Ecosse et les Pays-Bas dans le groupe, les chances de qualification étaient très minces pour la

Sadaghiâni fit beaucoup parler de lui parmi les footballeurs et les fans iraniens, car il était peut-être le premier en Iran à jouer au football avec des chaussures de football, les autres footballeurs jouant encore en *guiveh* (sorte d'espadrilles traditionnelles).



▲ *Amir Hossein Sadaghiâni*

Team Melli. Après une défaite nette contre les Oranje (3-0), l'Iran affronta les Ecossais de Jordan et de Dalglish. Le défenseur Eskandariân, pressé par Joe Jordan, dégagea le ballon dans son propre but. Pourtant, au lieu de se déliter, la Team Melli prit le jeu à son compte. A la 60e minute, Iradj Dânâïfard envoya un tir rasant dans un angle fermé. L'Iran maintint son résultat. Suivra une défaite 4-1 contre le Pérou.

Après la Révolution de 1979: des performances irrégulières

Après la Révolution islamique, la Team Melli se qualifia pour les Jeux Olympiques de Moscou en 1980. Mais l'Iran boycotta les compétitions pour protester contre l'occupation du pays voisin, l'Afghanistan, par l'Armée rouge. Pendant la guerre irano-irakienne (1980-1988), la machine du football ne s'arrêta pas, mais le championnat d'Iran dut se régionaliser de nouveau. Pendant la guerre, l'Iran ne s'inscrivit pas aux tours préliminaires des coupes du monde de 1982 (Espagne) et de 1986 (Mexique). En 1990, l'Iran gagna pourtant la médaille d'or du football aux Jeux asiatiques de Pékin.

Le football iranien connait une nouvelle ère à partir des années 1990: en 1989, un nouveau championnat national est organisé et le football se professionnalise dès 2000. La Team Melli ne se portait pas encore très bien pour espérer une qualification aux Coupes du monde de 1990 (Italie) et de 1994 (Etats-Unis). Mais l'équipe nationale ne fit pas attendre éternellement ses fans qui assistaient à la naissance d'une nouvelle génération légendaire de footballeurs: Ahmad-Rezâ Abedzâdeh, Ali Dâei, Karim Bâgheri, Khodâdâd Azizi, Mahdi Mahdavikiâ… qualifièrent l'Iran pour la Coupe du monde de 1998 (France) après deux matchs nuls en barrages inter-zone face à l'Australie, grâce à la règle des buts marqués à l'extérieur. Pour des raisons totalement différentes, la date du 29 novembre 1997 restera sans doute gravée à jamais dans la mémoire de tous les supporters iraniens et australiens. A cette époque, l'unique qualification australienne pour la phase finale remontait à 1974. Quant à l'Iran, on ne l'avait plus revu en Coupe du monde de la FIFA depuis son passage en Argentine en 1978.

Un match historique: Iran-Australie (2-2), Melbourne, 28 novembre 1997

La Team Melli n'avait pu faire mieux qu'un match nul 1-1 à domicile (Khodâdâd Azizi pour l'Iran, Harry Kewell pour l'Australie). Ce match nul paraissait être favorable aux Australiens. A Melbourne, les Australiens se préparaient occasion après occasion: à la 32e minute, Kewell ouvrit le score, avant que Vidmar ne double la marque après la pause. Mais… inexplicablement… les Australiens laissent en fin de match le milieu iranien prendre le dessus et récupérer de plus en plus haut. A la 71e minute, Karim Bâgheri marque le premier but iranien (2-1) sur une passe d'Aziz. A la 75e, c'est Dâei qui envoie une passe merveilleusement calibrée à l'intenable Azizi, parti dans le dos d'une défense alignée beaucoup trop haut. «*En quelques secondes qui semblent défiler au ralenti, Khodâdâd Azizi court… ouvre son pied droit et envoie soixante millions d'Iraniens au paradis (2-2). Le pays est secoué par une véritable explosion de joie.*» Les fêtes spontanées qui suivirent le match de Melbourne furent sans précédent dans l'histoire de l'Iran et prouvèrent la place importante que ce sport occupe dans la société iranienne comme dans d'autres pays du monde. Ces fêtes et manifestations populaires firent l'objet de très nombreux commentaires et d'études socioculturelles ou sociopolitiques.



▲ *Team Melli d'Iran en France 1998*

En France 1998, la Team Melli fit sans doute sa meilleure Coupe du monde, sans se qualifier pourtant pour les 8e de finale. L'équipe nationale s'incline logiquement face à l'Allemagne, alors trois fois champion du monde (2-0) et perd le match de justesse face à l'équipe de l'ex-Yougoslavie (1-0). Pourtant, la Team Melli gagne «le match du siècle» face aux Etats-Unis (2-1), grâce aux deux magnifiques buts de Hamid Estili et Mahdi Mahdavikiâ.

Après la Coupe du monde de 1998, l'équipe nationale a une évolution de plus en plus irrégulière: de nombreux footballeurs iraniens commencent leur carrière internationale en adhérant aux clubs européens ou aux clubs riches des pays du sud du golfe Persique. La Team Melli a, pourtant, un bilan plutôt décevant au niveau continental. Elle est ainsi incapable de gagner le championnat d'Asie des nations, et rate deux Coupes du monde en 2002 et 2010, en se qualifiant toutefois pour la Coupe du monde de 2006 en Allemagne. A partir de 2000, le championnat d'Iran se professionnalise, mais les clubs iraniens n'ont pu gagner le championnat des clubs d'Asie. Grâce aux efforts louables du sélectionneur croate Branko Ivanković (2002-2006), la Team Melli se qualifie avec facilité pour la Coupe du monde 2006. Mais en Allemagne, la Team Melli ne fait pas mieux qu'en 1998, et ne gagne qu'un seul point: deux défaites contre le Mexique (1-3) et le Portugal (0-2), et un



▲ *Team Melli d'Iran à la Coupe du monde 2006 en Allemagne*

47



▲ *Team Melli d'Iran, 2014*

match nul contre l'Angola (1-1). En juin 2014, la sélection iranienne ira au Brésil pour sa quatrième Coupe en espérant se qualifier pour la première fois pour les 8e de finale. Mais après ces compétitions, elle doit surtout penser au championnat d'Asie des nations qui aura lieu en 2015 en Australie. Les Iraniens sont fiers de voir leur équipe nationale aller disputer sa quatrième Coupe du monde, mais ils brûlent d'impatience de remporter un quatrième championnat d'Asie après une attente longue de 39 ans.

* * *

B) Le parcours de la Team Melli pour aller au Brésil

Cette fois-ci, 43 équipes ont participé aux éliminatoires de la zone Asie. La Team Melli est exempte du premier tour, et fait son entrée dans la compétition au second tour pour rencontrer en matchs aller-retour les Maldives, les 23 et 28 juillet 2011. L'Iran gagne les deux matchs (4-1 et 1-0).

Les rencontres du troisième tour ont eu lieu du 2 septembre 2011 au 29 février 2012 en cinq groupes. L'Iran s'est placé à la tête du Groupe E, avec 12 points, trois matchs gagnés, trois matchs nuls et aucun match perdu. L'Iran et le Qatar sont qualifiés pour le quatrième tour.

Groupe E									
Rang	**Equipe**	**Pts**	**J**	**G**	**N**	**P**	**Bp**	**Bc**	**Diff**
1	**Iran**	**12**	6	3	3	0	17	5	+12
2	**Qatar**	**10**	6	2	4	0	10	5	+5
3	Bahreïn	9	6	2	3	1	13	7	+6
4	Indonésie	0	6	0	0	6	3	26	-23

Les dix pays qui restent pour le quatrième tour sont répartis en 2 groupes de 5 équipes dont les deux meilleures, dans chaque groupe, vont se qualifier directement pour la Coupe du monde 2014.

Groupe 1: Iran, Corée du Sud (qualifiés), Ouzbékistan, Qatar, Liban (éliminés).

Groupe 2: Japon, Australie (qualifiés), Jordanie, Oman, Irak (éliminés).

Les rencontres du troisième tour ont eu lieu du 3 juin 2012 au 18 juin 2013. L'Iran s'est placé à la tête du Groupe 1, avec 16 points, cinq matchs gagnés, un

match nul et deux matchs perdus. Mais cette qualification est demeurée incertaine jusqu'au dernier match. Sa victoire sur le terrain de la Corée du Sud (1-0) grâce à un but de Rezâ Ghoutchân-Nejâd à la 60e minute, permet à l'Iran de prendre la première place de son groupe. Cette victoire iranienne déstabilise pendant les trente dernières minutes du match la Corée du Sud qui ne se qualifie finalement qu'en raison d'une meilleure différence de buts sur l'Ouzbékistan.

Groupe 1									
Rang	**Equipe**	**Pts**	**J**	**G**	**N**	**P**	**Bp**	**Bc**	**Diff**
1	**Iran**	**16**	8	5	1	2	8	2	+6
2	**Corée du Sud**	**14**	8	4	2	2	13	7	+6
3	Ouzbékistan	14	8	4	2	2	11	6	+5
4	Qatar	7	8	2	1	5	5	13	-8
5	Liban	5	8	1	2	5	3	12	-9

Bien que l'équipe d'Iran de football se place à chaque tour à la tête du groupe, les tables ci-dessus montrent qu'elle ne s'est pas qualifiée sans difficulté: trop de matchs nuls au troisième tour (Groupe E). En outre, en comparaison avec deux autres équipes du Groupe 1 (Corée du Sud et l'Ouzbékistan), l'Iran a marqué relativement peu de buts au quatrième tour. En réalité, sur les 8 buts marqués par l'équipe iranienne, quatre avaient été marqués pendant un seul match avec le Liban (4-0) et quatre autres pendant sept matchs! Autrement dit, à l'exception de cette large victoire face aux Libanais, l'Iran n'a marqué qu'un seul but ou rien lors de chacun des autres matchs de ce groupe. Le bilan de la Team Melli témoigne d'une sorte de contradiction et d'inégalité: par exemple, la défaite surprise devant le Liban (1-0) rendit les choses plus compliquées pour l'Iran qui gagna pourtant ses deux matchs face à son principal adversaire continental, la Corée du Sud (1-0, deux fois). Si l'on compare l'Iran avec ses adversaires du Groupe 1, on verra que sur le plan défensif, la Team Melli était plus performante que les autres équipes (2 buts encaissés en 8 matchs). Néanmoins, ces deux buts coûtèrent trop cher à l'équipe iranienne, car ils lui firent perdre deux matchs 1-0 face au Liban et à l'Ouzbékistan.

C) Groupe F: Argentine, Nigeria, Iran, Bosnie-et-Herzégovine		
Les matchs	Argentine – Bosnie	15 juin, 19h00 (heure locale), Rio de Janeiro
	Iran – Nigeria	16 juin, 16h00 (heure locale), Curitiba
	Iran – Argentine	21 juin, 13h00 (heure locale), Belo Horizonte
	Nigeria – Bosnie	21 juin, 18h00 (heure locale), Cuiabá
	Nigeria – Argentine	25 juin, 13h00 (heure locale), Porto Alegre
	Iran – Bosnie	25 juin, 13h00 (heure locale), Salvador



▲ *Logo de la Fédération iranienne de football*

Le Groupe F propose aux fans du football un seul match classique de la Coupe du monde (Argentine-Nigeria), les autres rencontres étant des duels totalement inédits: la Bosnie-et-Herzégovine fait son baptême du feu en phase finale de la Coupe du monde, et l'Iran n'a croisé ses rivaux argentins, nigérians et bosniaques qu'à l'occasion de matchs amicaux.

Dans ce groupe, l'Argentine est sans doute la grande favorite. L'Albiceleste ira au Brésil non pas pour une qualification pour les 8e de finale, mais pour aller plus loin. Messi et ses coéquipiers ne cachent pas qu'ils veulent disputer la Coupe du monde et la remporter pour la troisième fois.

En effet, les analystes croient tous qu'en dehors de l'Argentine, les matchs périphériques entre le Nigeria, la Bosnie-et-Herzégovine et l'Iran pourraient être décisifs. Le Nigeria veut se qualifier pour les 8e de finale pour une nouvelle fois après 1994 et 1998. La Bosnie compte sur sa «classe européenne» pour se qualifier, tandis que l'Iran qui n'a jamais réussi à passer le barrage de la poule pendant ses trois premières participations à la phase finale de la Coupe du monde, veut essayer sa chance pour la quatrième fois.

La place de l'Iran dans le Classement FIFA: **37e** en mai 2014 (715 points)

Les adversaires de la Team Melli:

1- Les Super Aigles (Nigeria)

Classement FIFA: **44e** en mai 2014 (631 points).

A côté de l'Algérie, le Cameroun, la Côte d'Ivoire et le Ghana, les Super Aigles nigérians représentent la cinquième nation africaine à la Coupe du monde 2014 de football. Le Nigeria a remporté trois fois la Coupe d'Afrique des nations en 1980, 1994 et 2013. L'équipe du Nigeria a obtenu la médaille d'or des Jeux olympiques en 1996. En ce qui concerne la Coupe du monde de football, c'est la cinquième fois que les Supers Aigles se qualifient pour la phase finale: 1994 (8e de finale), 1998 (8e de finale), 2002 (phase de groupe) et 2010 (phase de groupe).

Les meilleures performances du Nigeria lors d'une phase finale de la Coupe du monde datent de 1994 (Etats-Unis) et de 1998 (France). En 1994, les Super Aigles surprennent dans leur premier match la Bulgarie, futur demi-finaliste (3-0). Le 25 juin 1994 à Boston, le Nigeria affronte l'Argentine. Ce match perdu par le Nigeria (2-1) est devenu un classique de la Coupe du monde, car le capitaine argentin Diego Maradona y fit sa dernière apparition avec le maillot de l'Albiceleste. Mais les Super Aigles

gagnent le match face à l'équipe nationale grecque et sont qualifiés pour les 8e de finale où ils ne peuvent pas résister à l'Italie, futur finaliste du tournoi (1-2) pendant les prolongations.

En 1998, comme l'Iran, le Nigeria fait sa deuxième coupe du monde en France. Lors de leur premier match, les Super Aigles battent l'Espagne (3-2). Cette victoire reste l'un des meilleurs souvenirs de l'histoire du football du Nigeria. Comme en 1994, le Nigeria rencontre de nouveau l'équipe nationale bulgare et lui impose de nouveau une défaite (1-0). Avec ses six points, le Nigeria s'est déjà qualifié pour les 8e de finale, avant de perdre un match sans conséquence face au Paraguay. Aux 8e de finale, les Super Aigles sont battus par le Danemark (1-4).

L'équipe du Nigeria de football s'est qualifiée pour la cinquième fois à la phase finale de la Coupe du monde en 2014. Stephen Keshi, ancien footballeur international et actuel sélectionneur du Nigeria, estime que les Super Aigles passeront certainement le premier tour. «*Tout le monde réserve la première place à l'Argentine alors que le tournoi n'a pas débuté! Qui peut dire aujourd'hui qui va terminer premier? Le Nigeria, comme les autres sélections du groupe a ses chances*», a-t-il confié, avant de revenir sur l'objectif principal de son équipe: «*Notre objectif, c'est de passer le premier tour. Pas seulement pour le Nigeria, mais aussi pour toute l'Afrique! On en a le potentiel.*» Parmi les joueurs de son équipe, il faudra surtout surveiller John Obi Mikel (Chelsea) et Victor Moses (Liverpool).

2- L'Albiceleste (Argentine)

Classement FIFA: **7e** en mai 2014 (1178 points).

L'équipe d'Argentine de football (surnommée l'Albiceleste) est une inconditionnelle des Coupes du monde. Elle a participé seize fois à la phase finale des Coupes du monde, n'étant absente que lors des compétitions de 1938, 1950, 1954 et 1970. L'Albiceleste compte à son palmarès deux Coupes du monde (1978-Argentine, 1986-Mexique), et a été deux fois finaliste (1930-Uruguay, 1990-Italie).

> Les analystes croient tous qu'en dehors de l'Argentine, les matchs périphériques entre le Nigeria, la Bosnie-et-Herzégovine et l'Iran pourraient être décisifs.

Adversaire de toujours des géants latino-américains - Brésil et Uruguay -, l'Argentine a gagné quatorze fois la Copa América, c'est-à-dire une fois moins que l'Uruguay et sept fois plus que le Brésil. En 2014, les Argentins vont au Brésil pour faire oublier leur manque de transparence et de performance depuis la finale de 1990 où ils s'étaient inclinés devant l'Allemagne à la 85e minute (0-1). Depuis cette finale, l'Albiceleste n'a plus fait rêver ses fanatiques: 1994 (8e de finale), 1998 (quart de finale), 2002 (phase de groupe), 2006 et 2010 (quart de finale). Les stars abondent dans le football argentin. Sur ce point, la seule difficulté pour le sélectionneur Alejandro Sabella fut l'embarras du choix: Sergio Roméro (AS Monaco), Sergio Agüero (Manchester City), Gonzalo Higuaín (Napoli), Pablo Zabaleta (Manchester City), Javier Mascherano (FC Barcelon) … Mais tous les regards se tournent naturellement vers la superstar barcelonaise Lionel Messi (27 ans).

Après le tirage au sort des groupes de la Coupe du monde 2014, le plus célèbre des Argentins, Lionel Messi, a appelé ses compatriotes à la prudence. Dans un

message publié sur son compte personnel sur Internet, le quadruple Ballon d'Or a exhorté ses compatriotes à l'humilité et à la prudence face à la Bosnie, l'Iran et le Nigeria. «*En ce qui me concerne, il n'y a pas d'équipe facile et tous les groupes sont compliqués*», a-t-il écrit. Le Français Arsène Wenger, entraîneur d'Arsenal, dit: «*Si Messi gagne la Coupe du monde, il deviendra le meilleur joueur de tous les temps.*» Mais l'idole du peuple brésilien Pelé (connu pour son franc-parler) y a mis récemment un bémol: il a rappelé que Messi est sans doute l'un des meilleurs joueurs de club de ces dernières années; cependant, selon lui, il n'a jamais brillé à la Coupe du monde, et on attend encore un grand match du Barcelonais sur la plus belle scène planétaire. Pelé sait très bien de quoi il parle car il a lui-même construit sa légende sur la Coupe du monde (le seul joueur de tous les temps à l'avoir gagnée trois fois).

Le seul et unique match entre l'Argentine et l'Iran eut lieu 22 mars 1977 à Madrid. Les deux équipes avaient fait match nul 1-1.

Mais qu'arrivera-t-il à l'équipe d'Argentine, s'il arrive quelque chose à Messi? Le sélectionneur argentin Alejandro Sabella a parlé sur le site de la FIFA d'un plan B en cas de blessure de Messi. Mais son plan B se rapproche de son plan A, étant donné qu'il sent que son numéro 10 est irremplaçable: «*Nous avons joué plusieurs matchs sans Leo, mais il n'en reste pas moins qu'il est irremplaçable. Nous ne serons jamais la même équipe sans Messi, mais si nous devons nous en passer, nous nous adapterons.*» Mais les adversaires de l'Argentine dans le groupe F savent que Messi n'est pas le seul capital des Argentins qui comptent avant tout sur leurs expériences de la haute compétition. Le seul et unique match entre l'Argentine et l'Iran eut lieu 22 mars 1977 à Madrid. Les deux équipes avaient fait match nul 1-1.

3- Les Dragons (Bosnie-et-Herzégovine)

Classement FIFA: **25e** en mai 2014 (795 points).

L'équipe de Bosnie-et-Herzégovine de football n'a été fondée qu'en 1992, après l'indépendance du pays la même année. En 2014, l'équipe nationale de Bosnie fait sa première apparition à la phase finale de la Coupe du Monde de football, mais à vrai dire les Bosniaques n'y sont pas pour la première fois, leurs joueurs faisant partie, autrefois, de l'équipe de l'ex-Yougoslavie.

Depuis une dizaine d'années, la sélection a fait de très bons progrès, malgré les conditions économiques défavorables du pays et la situation peu satisfaisante de ses infrastructures sportives. Le grand avantage de l'équipe nationale de Bosnie-et-Herzégovine serait peut-être la présence de la quasi-totalité de ses joueurs dans les championnats d'autres pays d'Europe, parmi lesquels il faut retenir surtout les noms d'Edin Dzeko (Manchester City), Vedad Ibisevic (VFB Stuttgart) et Miralem Pjanic (AS Rome). Sur les 26 joueurs généralement convoqués, 24 Bosniaques évoluent à l'étranger.

Après le tirage au sort des groupes de la coupe du monde de 2014, le sélectionneur de la Bosnie, Safet Sušić, s'est déclaré satisfait de jouer contre l'Argentine, l'Iran et le Nigeria dans le groupe F, au premier tour de la Coupe au Brésil. «*Nous ne devons pas être mécontents, malgré le fait que nous partageons le groupe avec l'Argentine qui est un des favoris pour le futur*

champion du monde», a estimé Safet Susic, avant de dire: «*Sur les deux autres équipes, une est certainement plus faible que nous, c'est l'Iran. La seconde équipe, celle du Nigeria, dispose, dans le pire des cas, à peu près des mêmes qualités que nous, mais d'une grande expérience aux Coupes du monde. Je pense que nous nous battrons pour la deuxième place dans le groupe contre le Nigeria. Quand je vois le groupe des Croates (Brésil, Croatie, Mexique, Cameroun), nous devons être satisfaits.*» C'est la première fois que l'équipe de football de Bosnie se présente à la phase finale de la Coupe du monde, et le sélectionneur bosniaque doit, avant tout, faire garder le moral de son équipe face aux adversaires Argentine, Iran et Nigeria, qui ont plus d'expériences au niveau international et qui ont remporté chacun trois fois leurs championnats continentaux respectifs en Asie ou en Afrique. Pour valider leurs billets pour le Brésil, les Bosniaques ont terminé à la première place du groupe G de l'Europe, avec 25 points, à égalité avec la Grèce mais avec une meilleure différence de buts (la Grèce s'est qualifiée à son tour en matchs de barrage). Les Dragons ont joué plusieurs fois avec la Team Melli dans le cadre de matchs amicaux, remportés plutôt par les Iraniens que les Bosniaques.

Carlos Queiroz:
«En Iran, l'enthousiasme n'a pas de limites»

Le Portugais Carlos Queiroz, 61 ans, est le sélectionneur de la Team Melli depuis 2011. Pour les supporters iraniens, il est surtout connu comme l'adjoint du légendaire Sir Alex Ferguson sur le banc de touche de Manchester United (en 2002, puis de 2004 à 2008). Pourtant, avant d'accompagner la Team Melli, Queiroz avait entraîné de grandes équipes: Portugal



▲ *Carlos Queiroz*

(1991-1993 et 2008-2010), Emirats arabes unis (1998-1999), Afrique du Sud (2000-2002), Real Madrid (2003-2004).

Aujourd'hui, Queiroz a un nouveau défi: permettre à l'Iran de sortir, pour la première fois de son histoire, de la phase de groupes de la compétition reine du football mondial. Après la qualification iranienne pour la Coupe du monde de la FIFA au Brésil 2014, l'entraîneur Carlos Queiroz a accordé un entretien au site de la FIFA. Dans cet entretien, le sélectionneur dit que, pour lui, le moment décisif de la qualification iranienne était le but que Rezâ Ghoutchân-Nejâd a marqué contre la Corée du Sud lors du match retour. «*Ce fut un parcours très difficile. Les qualifications asiatiques sont très compliquées, car les voyages sont très longs, la température et l'humidité changent énormément d'un endroit à l'autre et les décisions sont difficiles à prendre. Ce but de Rezâ a été l'un de ces moments: là-bas, nous avons vraiment senti que la qualification n'allait pas nous échapper.*» Carlos Queiroz ajoute que pour l'Iran, la qualification n'est maintenant qu'un début: «*Nous irons là-bas d'abord pour savourer, pour faire de notre mieux, pour rendre honneur et donner de la joie à tous les supporters*


▲ *Rezâ Ghoutchân-Nejâd*


▲ *Karim Ansârifard*


▲ *Ashkân Dejâgah*


▲ *Javâd Nekounâm*

de l'Iran.» Le sélectionneur portugais de la Team Melli parle aussi du grand enthousiasme des Iraniens pour le football et pour ce que leur équipe nationale ira faire à la phase finale du Coupe du monde de 2014 au Brésil. Pour lui et ses joueurs, les attentes et les responsabilités sont lourdes: «*Durant deux ans et demi, nous avons répondu aux attentes et eu la responsabilité de qualifier l'équipe pour le Mondial et au final, nous avons donné du bonheur à 78 millions d'Iraniens. C'est un poids énorme, quand les joueurs incarnent le rêve de toute une nation. Le maillot devient plus lourd à porter et nous avons réussi à transformer un rêve en réalité. Maintenant, une nouvelle étape commence. Il faut que tout le monde comprenne que nous n'allons pas au Brésil pour faire de la figuration, ni pour prendre des vacances. Nous voulons jouer contre les meilleures équipes du monde, avec honneur, dignité, respect, avec la plus grande compétence possible et un objectif: emmener l'équipe d'Iran là où elle n'est jamais allée, c'est-à-dire au deuxième tour d'une Coupe du monde. Nous allons tout mettre en œuvre pour y arriver. Avant le tirage au sort, je savais que 31 équipes rêvaient d'avoir l'Iran dans leur groupe, car nous ne sommes pas favoris. Mais notre mission est de voir si nous pouvons faire regretter à quelqu'un d'avoir pensé ainsi.*»

> Aujourd'hui, Queiroz a un nouveau défi: permettre à l'Iran de sortir, pour la première fois de son histoire, de la phase de groupes de la compétition reine du football mondial.

Javâd Nekounâm:
«Au Brésil, nous réparerons notre absence de 2010»

Plusieurs joueurs de l'équipe nationale d'Iran pourraient faire parler d'eux au Brésil 2014. Nous n'en citons ici que quelques-uns:

Rezâ Ghoutchân-Nejâd, 26 ans, a joué pour le Standard de Liège (Belgique), et évolue à présent comme attaquant à Charlton Athletic (Grande-Bretagne). Il est membre de la Team Melli depuis 2011. Dans ses 11 matchs pour la sélection iranienne, il a marqué 9 buts. Le 18 juin 2013, il marqua le but de la qualification lors de la rencontre avec la Corée du Sud (1-0), ce qui permit à l'Iran de prendre la première place de son groupe en éliminatoires de la zone Asie et de se qualifier pour la Coupe du monde 2014.

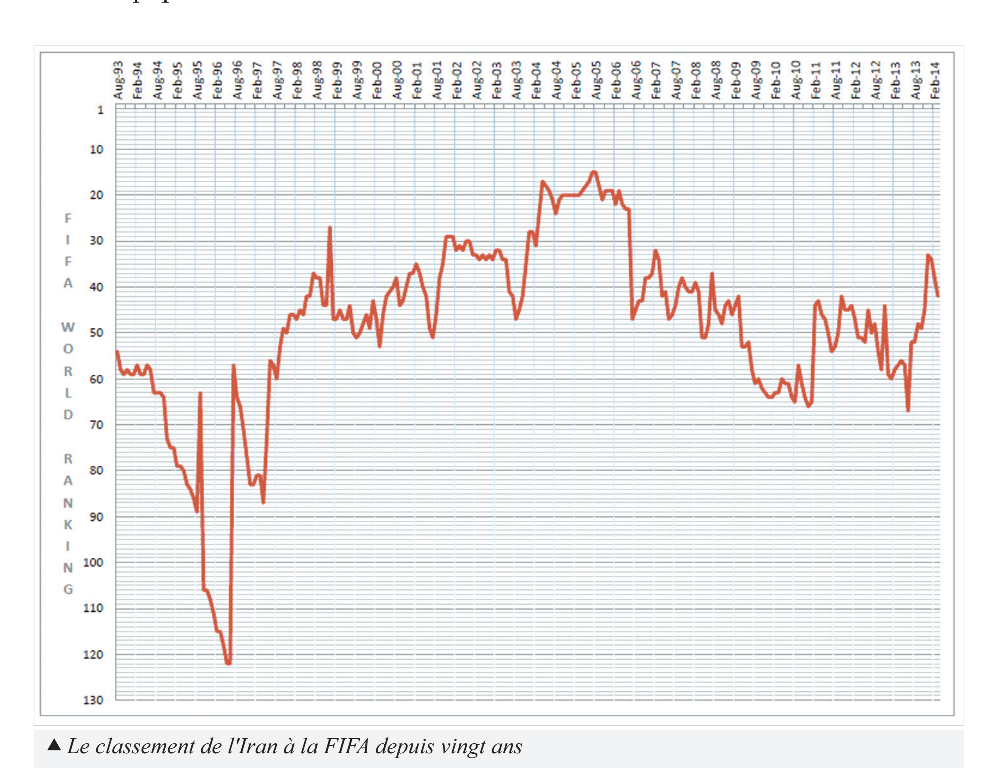
Karim Ansârifard, 24 ans, est attaquant de Teraktor-Sâzi (Tabriz). Il est l'un des meilleurs buteurs du Championnat d'Iran de football. Karim est membre de la Team Melli depuis 2009. Il est l'un des rares joueurs de l'équipe nationale à avoir un parcours junior complet, car il a aussi joué dans les équipes d'Iran de 17 à 19 ans et l'équipe Espoirs.

Ashkân Dejâgah, 27 ans, est attaquant à Fulham (Grande-Bretagne). Comme Ansârifard, Ashkân a eu, lui aussi, un parcours junior intéressant: de double nationalité irano-allemande, il a joué dans les équipes

allemandes de 17 à 19 ans et Espoirs.

Javâd Nekounâm, 33 ans, est le capitaine de la Team Melli et le plus sélectionné de l'équipe (136). Il a passé une belle période de sa carrière au championnat d'Espagne de football (la Liga) comme milieu de terrain du club Osasuna (2006-2012). Il évolue à présent à Koweït SC (Koweït). Nekounâm fut membre de l'équipe d'Iran lors de la Coupe du monde de 2006 en Allemagne. Javâd fut le meilleur buteur de la Team Melli lors des matchs de groupes de la zone Asie (6 buts), et joua un rôle décisif dans la qualification de l'Iran pour la Coupe du monde 2014 au Brésil. Dans un entretien accordé au site de la Confédération asiatique de football (AFC), le capitaine de la Team Melli dit: «*Je suis ravi de pouvoir jouer pour la deuxième fois à la Coupe du monde de football. Nous nous reprochons souvent de n'avoir pu nous qualifier pour la Coupe du monde de 2010 en Afrique du Sud. Maintenant, nous avons obtenu notre place au Brésil, et nous nous efforcerons de réparer notre absence d'il y a quatre ans à la phase finale de la Coupe du monde.*» Le capitaine de l'équipe nationale rejette les analyses fondées sur la comparaison de l'équipe actuelle avec celle de la Coupe du monde de 1998 (France), selon lesquelles la sélection actuelle n'aurait pas la force ni le dynamisme de l'équipe de ses anciens coéquipiers: Ali Dâei, Khodâdâd Azizi ou Karim Bâgheri. «*Il est inutile de comparer ces deux équipes. Vous ne pouvez pas comparer les équipes de deux générations différentes. Les joueurs et les équipes évoluent dans l'époque qui est la leur. De ce point de vue, je vous dirais que l'équipe d'Iran de football commence aujourd'hui une nouvelle ère de son histoire, et n'aura rien à envier au passé. Quoi que l'on puisse en dire, je ne serais pas choqué si notre équipe passe à la 8e de finale au Brésil*», a affirmé le capitaine de la Team Melli. ■

> Avant le tirage au sort, je savais que 31 équipes rêvaient d'avoir l'Iran dans leur groupe, car nous ne sommes pas favoris. Mais notre mission est de voir si nous pouvons faire regretter à quelqu'un d'avoir pensé ainsi.



▲ *Le classement de l'Iran à la FIFA depuis vingt ans*

Evolution et cheminement d'un ordre mystique musulman dans le soufisme indien

Shahnaz Salami

La rencontre de l'islam avec la spritualité hindoue au cours des siècles de coexistence, le cheminement et l'évolution d'un ordre mystique musulman Naqshbandi-Mujaddidi dans l'environnement hindou, et la relation ésotérique entre deux grandes traditions religieuses de l'Inde, l'hindouisme et l'islam n'ont cessé de retenir l'attention des chercheurs. La branche indienne du Naqshbandiyya, généralement connue sous le nom Mujaddidiyya, constitue un bel exemple des contacts spirituels intenses entre les communautés hindoues et musulmanes. Dans cette étude socioculturelle et historique de Naqshbandiyya Mujaddidiyya, nous allons plus loin en abordant la question de la création d'un nouveau *khaneghâh* ("monastère" soufi) de la branche Mazhariyya de la Mujaddidiyya dans le Vieux Delhi, l'un des centres les plus importants de la tradition Naqshbandi dans le sous-continent indien. Qui sont les différents maîtres de cette tradition? Quelles sont les doctrines, les techniques et les méthodes de leur réalisation spirituelle? Comment se définit la relation *pir-morid* (maître spirituel-disciple)? Et surtout, dans quelles circonstances sociopolitiques et dans quels milieux religieux peut-on observer les contacts de l'islam avec l'hindouisme, ainsi que l'émergence de sous-branches hindoues régionales?

Le rayonnement du soufisme en Inde

Dans l'histoire de l'Orient musulman, en particulier de l'Asie centrale, les soufis ont joué un rôle important, notamment en tant que théoriciens dans le processus d'islamisation des populations locales. Le rayonnement du soufisme en Inde se mesure par l'extension du terme arabe *faqir*[1], qui désigne tous ceux qui ont renoncé au monde. Les soufis sont arrivés dans le sous-continent dès le XIème siècle, accompagnant les marchands puis les conquérants.[2] Au contact des yogis hindous, de nombreux derviches *qalandars*[3] ont adopté un mode de vie errant, pratiquant le célibat et le végétarisme. L'évolution globale de la Qalandariyya[4] dans l'Asie du sud, en Inde comme au Pakistan, en fait un mouvement soufi de référence. La conquête mongole devait jouer indirectement un rôle important dans la diffusion du soufisme. La Naqshbandi fleurit seulement au XVIème siècle avec l'arrivée des Mongols dans le sous-continent indien. Derrière le mot «Naqshband» se trouvent deux idées: *naqsh* qui signifie «gravure» et exprime l'idée de graver le nom d'Allah dans le cœur, et *band* qui signifie «lien», celui qui unit l'individu à son Créateur. La *tariqa* naqshbandiyya a étendu son influence de la Turquie à l'Inde, en passant par le Caucase et l'Asie centrale. Elle tire son nom de son maître Khâdjeh Shâh Bahâeddin Naghshband (Naqshband). Ce dernier prônait un style de vie mystique et austère, affirmant que «*ce qui est apparent est pour le monde, ce qui est caché (intérieur) est pour Dieu.*»[5] Il encourageait ses disciples à gagner leur vie «à la sueur de leur front» et à faire don aux autres. Lui-même s'écartait des affaires du monde et vivait de façon particulièrement austère, ne se nourrissant que d'orge, qu'il faisait lui-même pousser, et invitant les pauvres à sa table. Abou Ya'ghoub Youssef al-Hamedâni[6] et Abd al-Khâlegh al-Ghujdawâni ont élaboré les principes de cette voie soufie. Ce dernier introduit la pratique assidue du *dhikr* intérieur ou *dhikr* du cœur, qui deviendra caractéristique de l'ordre. Les naqshbandis, nommés les «soufis silencieux», croient aux pratiques du *dhikr*[7] et du *sohbat*[8]. En outre, ils s'intéressent aux

56

rêves et à leur interprétation.

Parmi leurs pratiques, nous pouvons citer la «surveillance des pas», la «conscience de la respiration», «l'examen permanent des actes», «la retraite au milieu de la foule», «le voyage vers la patrie spirituelle», etc. Leurs méthodes sont les suivantes: «l'orientation du maître vers le disciple» (*tawajjuh*) et «l'attache au maître» (*râbetat al-shaykh*). La voie naqshbandi est aussi basée sur onze principes ou exercices: *yâd kard*[9], *bâz gasht*[10], *negâh dâsht*[11], *yâd dâsht*[12], *hôsh dar dam*[13], *safar dar watan*[14], *nazar bar qadam*[15], *khalvat dar anjoman*[16], *woqouf zamâni*[17], *woqouf adadi*[18] et *woqouf ghalbi*[19].

Les maîtres spirituels sont reliés au prophète Mohammad. Ce lien n'est pas physique mais spirituel. Le lien spirituel est plus proche, plus fort que le lien du sang. Ainsi, le guide spirituel est un guide permanent justement parce que les âmes sont liées, indépendamment du temps et de l'espace. Pour cette raison, l'action de s'attacher à un guide spirituel est primordiale. Le disciple doit pratiquer ses prières selon le Coran et la tradition (*sunna*) du Prophète.

L'émergence d'une nouvelle confrérie indienne

La Naqshbandi arriva en Inde au XVIe siècle avec les Mongols. Elle avait alors déjà une identité bien formée: on ne peut donc pas dire que ce soit une création indienne. Cependant, elle subit dans le contexte indien une mutation qui en fait en quelque sorte une confrérie nouvelle, appelée Mujaddidiyya[20], qui a été perçue à l'extérieur comme indienne. Mujaddidiyya vient du titre du sheikh naqshbandi indien Ahmad Sirhindi (m. 1624), surnommé *Mujaddad alf al-sâni*[21]. Sirhindi a édité en trois volumes ses *Lettres* (*Maktoubât*) qui sont le manuel qui manquait à la confrérie. On y trouve un exposé des techniques centre-asiatiques de *dhikr*, analogues dans leur principe à celles du yoga, où il faut

> Le rayonnement du soufisme en Inde se mesure par l'extension du terme arabe *faqir*, qui désigne tous ceux qui ont renoncé au monde. Les soufis sont arrivés dans le sous-continent dès le XIème siècle, accompagnant les marchands puis les conquérants. Au contact des yogis hindous, de nombreux derviches *qalandars* ont adopté un mode de vie errant, pratiquant le célibat et le végétarisme.

éveiller dans le corps, de bas en haut, une série de centres subtils (*latifa*, pluriel: *latâ'if*) jusqu'au sommet du crâne pour arriver à l'union avec Dieu. Sirhindi s'abstient de qualifier cette pratique d' «unité de l'être» (*wahdat al-wojoud*) –



▲ *Sheikh Ahmad Sirhindi*

théorie attribuée à Ibn 'Arabi -, et adopte la formule plus prudente de *wahdat al-shohoud* ou «unité de l'expérience», expliquant que l'union avec Dieu ressentie lors de l'extase est une expérience subjective qui n'implique pas une identité ontologique de Dieu et de sa créature. Ce sujet détermine le point de départ de tous ces disciples qui, à l'imitation de l'Ascension nocturne accomplie par le prophète Mohammad, souhaitent suivre le chemin intérieur qui mène vers l'accomplissement de l'Homme Parfait. Les Mujaddadis ont développé en détail la science des centres subtils pour tracer l'analogie entre le macrocosme[22] et le microcosme[23]: le cœur (*qalb*), l'esprit (*rouh*), le secret (*sirr*), le caché (*khafi*) et le plus caché (*akhfa*).

A chacun de ces organes subtils est attribuée une couleur particulière: jaune pour le *qalb*, rouge pour le *rouh*, blanc pour le *sirr*, noir pour le *khafi* et vert pour l'*akhfa*. Chacun de ces cinq organes subtils est dit avoir un rapport avec l'un des degrés de sainteté[24] menant étape par étape à la vision de l'Essence pure de Dieu[25].

▲ *Une ébauche de plan de l'emplacement des centres subtils dans l'organisme humain, selon les autorités de la Mujaddiddiyya Mazhariyya.*

Les circonstances sociopolitiques et la naissance d'une sous-branche

Dans son livre intitulé *Changement et continuité dans le sufisme indien*, Thomas Dahnhardt, passionné de la civilisation islamique en Inde, évoque une branche spéciale de la Naqshbandiyya Mujaddidiyya appelée Mazhariyya et datant du XVIIIe siècle, dont le maître était Mirzâ Jân-e Jânân. On rapporte qu'un jour, Mirzâ alla rendre visite à Hakim Nâmdâr Khan, mourant. Mirzâ resta une minute absorbé en état de *tawajjuh* et rapidement, le *hakim* rouvrit les yeux.[26] Mirzâ a joué un rôle central dans l'histoire de la *tariqa* et de ce fait, son ordre fut plus tard reconnu sous le nom de Shamsiyya Mazhariyya, *shamsiyya* insistant sur sa place centrale. L'importance de Mirzâ Jan-e Jânân est telle que son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage et une source d'inspiration spirituelle.

Dans l'étude de cette branche du soufisme islamo-indien, il faut tenir compte des circonstances sociopolitiques qui y donnèrent naissance dans le nord de l'Inde et en particulier à Delhi, c'est-à-dire le déclin rapide de l'autorité des Mongols après la mort de l'empereur Aurangzeb en 1707, déclin accéléré par l'émergence de forces non-islamiques et des pouvoirs étrangers issus de la colonisation européenne. Très vite, un certain nombre d'intellectuels musulmans, percevant le danger d'une perte possible de l'identité musulmane, ont cherché à apporter une réponse à cette crise profonde. D'autres ont trouvé refuge dans



▲ *Mausolée de Bahâeddin Naqshband à Boukhara*

la présence de chefs spirituels et religieux qui, du cadre isolé de leurs *khâneqâhs* et madrasas, ont continué à représenter un élément de stabilité et de continuité de l'ordre ancien.

Compte tenu de la tendance spécifique propre à l'ordre Naqshbandi et de son influence sur les dirigeants du monde, il n'est pas difficile de comprendre comment un grand maître soufi comme Mirzâ Jân-e Jânân ressent le devoir, dans le sillage de ses prédécesseurs, d'empêcher le processus de dégradation - en précisant, puisque le point a son importance, qu'il le fait en défendant des positions sunnites orthodoxes. En effet, l'une des caractéristiques plutôt intéressante du XVIIIe siècle est que si d'un côté, on est alors témoins de l'émergence d'un courant prêt à combler le fossé entre musulmans et non-musulmans (hindous), d'un autre côté, la distance entre sunnites et chiites ne cesse d'augmenter. La plupart des leaders soufis de Delhi avaient de l'estime pour le Prophète de l'islam et ses compagnons, et considéraient Ali comme le successeur de Mohammad. Néanmoins, la prudence de Mirzâ ne suffit pas à cacher ses convictions personnelles déterminées par un fort sentiment anti-chiite importé d'Iran. Il suffit de se rappeler de la fin de sa vie. Au début de Moharram, mois durant lequel fut tué l'Imâm Hossein et sa famille

> La Naqshbandi arriva en Inde au XVIe siècle avec les Mongols. Elle avait alors déjà une identité bien formée: on ne peut donc pas dire que ce soit une création indienne. Cependant, elle subit dans le contexte indien une mutation qui en fait en quelque sorte une confrérie nouvelle, appelée Mujaddidiyya, qui a été perçue à l'extérieur comme indienne.

et qui est une période de deuil pour les chiites, un groupe de chiites portant des icônes de *ta'ziya* en procession dans les rues de Delhi passent devant la *khâneghâh* de Mirzâ Jân-e Jânân. Mirzâ aurait alors fait quelques remarques à ses disciples et critiqué cette procession en la qualifiant d'«action hérétique vaine et d'innovation illégale». Ces paroles furent rapportées à certains membres de la procession, et trois hommes apparemment chiites se rendirent auprès de Mirzâ Jân-e Jânân en prétendant être venus pour rendre hommage au Sheikh renommé. L'un d'entre eux sortit un pistolet et lui tira dans la poitrine. Ces trois hommes parvinrent à s'échapper ensuite sans être reconnus, et si aucun d'entre eux ne fut arrêté et donc formellement identifié, il est probable qu'ils appartenaient à une faction extrémiste chiite qui avait juré de se venger des remarques offensantes du Sheikh. Grièvement blessé, Mirzâ survit trois jours, refusant durant ce temps tout traitement médical d'un médecin européen qui lui avait été envoyé par l'empereur Shâh-e 'Alam, et demandant de ne pas poursuivre ses agresseurs puisqu'il leur avait pardonné.



▲ *Tombeau de Sheikh Ahmad Sirhindi*

En guise de conclusion, nous revenons ici sur les circonstances sociopolitiques qui ont favorisé l'évolution dans un contexte hindou de cette branche particulière de la Naqshbandiyya Mujaddidiyya Mazhariyya, apparue dans un environnement islamique, et ce au moment où de nombreuses couches de la société indienne avaient commencé à s'ériger contre la domination coloniale européenne et la mentalité agressive des dirigeants coloniaux visant à établir une hégémonie politique, matérielle et culturelle sur l'environnement indigène. Ce premier mouvement de résistance à la colonisation fut à la base de l'émergence d'une série de mouvements réformistes sociaux et religieux, dont les acteurs étaient pour la plupart des hindous appartenant à de hautes castes. Cette sous-branche indienne soufie fut également un refuge contre le colonialisme. Il est donc possible de déceler une série de facteurs favorables à cette rencontre de l'islam et de l'hindouisme au XIXe siècle, ainsi que ce qui a permis le passage de l'héritage de la Naqshbandiyya Mujaddidiyya dans un environnement hindou. L'apparition du soufisme indo-musulman a apporté une contribution significative à la constitution de l'environnement culturel actuel du sous-continent indien – et ce malgré d'autres événements récents, comme les tensions politiques constantes entre l'Inde et le Pakistan sur la question du Cachemire qui ont davantage attiré l'attention du monde sur les facteurs de division et qui ont conduit à une augmentation de la distance entre les hindous et les musulmans au cours du siècle dernier. Malgré cette situation, les nombreux contacts entre ces deux communautés sont toujours remarquables. La politique laïque de la République de l'Inde après l'indépendance

en 1947 a donné lieu à de nombreuses recherches qui tendent à glorifier le passé de l'Inde, et qui a été le théâtre de réalisations culturelles uniques de la part de personnalités charismatiques à la fois hindoues et musulmanes. Le développement d'un style architectural indo-islamique, les courants poétiques, une cuisine richement mélangée et la cohabitation pacifique de différents groupes religieux en sont quelques exemples qui modèlent l'image de la culture exotique de l'Inde. ■

---

1. Pauvre en Dieu
2. Hallâdj y séjourne vers l'an 900.
3. L'origine du terme de *qalandar* est inconnue. Historiquement, le premier *qalandar* attesté dans la littérature est Bâbâ Tâhir 'Uryân. Le *qalandar* vit en marge de la société de son propre chef: l'errance est ce qui le définit. Le comportement des *qalandars* est caractérisé par trois attitudes: *le renoncement, l'errance et l'antinomisme*. Abou Yazid Bastâmi et Mansour al-Hallâj sont considérés comme faisait partie des premiers *qalandar*. Voir Boivin, Michel, *Le soufisme antinomien dans le sous-continent indien, Shahbâz Qalandar et son héritage XIIème-XXème siècle*.
4. Le terme *qalandar* reçoit deux interprétations. La plupart du temps, il est employé pour désigner des maîtres soufis intégrés dans une *tariqa* régulière et dans ce cas, il fait fonction de *laqab* (surnom). La seconde interprétation fait référence à l'érémitisme et à l'errance qui désigne les derviches gyrovagues. On réserve le nom de *qalandar* aux seconds, et propose le terme de *qalandari* pour les premiers.
5. *Az-zâhir li l-khalq al-bâtin li l-haqq*
6. Soufi iranien.
7. Souvenir de Dieu, la «méditation silencieuse du cœur».
8. Rapport intime entre le maître et le disciple.
9. Le souvenir oral et mental consistant en la répétition constante du *dhikr*. Shâh Naqshband avait coutume de dire: «Le but du *dhikr* est que le cœur ait toujours *al-Haqq* [Dieu] en conscience, car sa pratique bannit l'inattention».
10. Le *dhâkir* doit répéter: «Mon Dieu, Tu es mon but et Ta satisfaction est mon but», afin d'éviter que ses pensées ne s'égarent. Cela a aussi un sens de retour à Dieu, de repentir.
11. Etre vigilant vis-à-vis des pensées qui pourraient nous égarer, lorsque l'on répète la phrase sacrée, c'est-à-dire la *shahâda*.
12. Ou le souvenir consiste à se concentrer sur la présence divine dans un état de *dhawq* (*zowgh*) ou de sensibilité.
13. Il s'agit de la technique du contrôle de la respiration.
14. Voyager vers sa patrie: c'est un voyage intérieur.
15. Cela consiste à être attentif à l'endroit où l'on marche. Le *sâlik* (pèlerin) doit toujours être attentif lors de son voyage - et ce quel que soit le pays qu'il traverse - à ce que son regard ne soit pas distrait du but de son voyage.
16. La solitude parmi une foule: le voyage du pèlerin, bien qu'il se déroule en apparence dans le monde, est un voyage intérieur avec Dieu.
17. La conscience du temps consiste à être conscient de la manière dont on passe notre temps.
18. La conscience des nombres consiste à compter le nombre de *dhikr*, de sorte à empêcher les mauvaises pensées de nous envahir.
19. La conscience du cœur consiste à diriger son cœur vers la présence divine. Le *dhikr* se fait dans le but de contrôler et d'éviter les turbulences du cœur.
20. Naqshbandi réformée.
21. Restaurateur du second millénaire.
22. *Alam al-kabir*
23. *Alam al-saghir*
24. *Wilâyat*
25. *Mushâhada*
26. Speziale, Fabrizio, *Soufisme, religion et médecine en islam indien*, éd. Karthala, 2010, p. 216.

Sources:

- Boivin, Michel, *Le soufisme antinomien dans le sous-continent indien, Shahbâz Qalandar et son héritage XIIème-XXème siècle*, coll. Patrimoines visages de l'Islam, éd. Cerf, 2012.
- Dahnhardt, Thomas, *Change and continuity in Indian sufism*, New Delhi, India, 2007.
- Speziale, Fabrizio, *Soufisme, religion et médecine en islam indien*, éd. Karthala, 2010.

61

Entretien avec Jean Kellens

Shahâb Vahdati

Spécialiste des langues et religions indo-iraniennes et professeur au Collège de France, Jean Kellens est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages dans ce domaine dont *Le verbe avestique*, *Le panthéon de l'Avesta ancien*, *La quatrième naissance de Zarathoustra* et *Les noms-racines de l'Avesta*. Assistant de recherche dans les années soixante-dix à l'université d'Erlangen, Jean Kellens a ensuite été collaborateur scientifique à l'université de Mayence, assistant puis professeur à l'université de Liège, membre correspondant à l'université de Rome, de Naples et de Munich, et enfin titulaire au prestigieux Collège de France où il est le second professeur étranger à se voir offrir une chaire permanente (depuis 1993). Ayant pour souci principal dans ses études du texte avestique - qui n'est plus qu'un récitatif liturgique - de connaître un système de pensée archaïque, Jean Kellens est intéressé entre autres par l'évolution de la pensée humaine à travers les âges et surtout par la disparition graduelle d'habitudes séculaires (dont le sacrifice), par les visions du monde comme le dualisme matériel et immatériel créé dans le contexte de la pensée iranienne par rapport à la pensée indienne et enfin, par le lien entre la pratique rituelle et «cette conception philosophique».

Monsieur Jean Kellens, comment vous-êtes vous intéressé aux études avestiques et iraniennes ?

Comme vous le savez, je suis belge et j'ai d'abord fait des études de littérature française à l'université de Liège et cette université comptait un grand spécialiste des problèmes indo-iraniens, du sanscrit des hymnes védiques, et du comparatisme avec les textes iraniens anciens. Ce spécialiste était Jacques Duchesne-Guillemin, et tout en suivant mes études de littérature française, j'ai suivi ses cours. A la fin de mes études, j'ai dit à Jacques Duchesne-Guillemin que j'aimerais bien faire un doctorat. Vous savez qu'afin de se spécialiser dans le monde francophone, il faut étudier à Paris. Dans le domaine qui m'intéressait, il y avait à Paris un grand spécialiste du védique, Louis Renou, et un grand spécialiste d'études iraniennes, Emile Benveniste. Mais à la fin des années soixante, Renou est décédé et Benveniste, gravement malade, était incapable de continuer à enseigner. Duchesne-Guillemin m'a donc dirigé vers l'université d'Erlangen où Karl Hoffmann enseignait. En 1969, je suis donc arrivé à Erlangen et j'ai commencé à travailler avec Karl Hoffmann. C'était la grande époque de Karl Hoffmann, à la fin des années 1960. Il commençait à mettre au point sa théorie sur l'Avesta, notamment sur son système d'écriture. J'ai fait mon doctorat avec lui, puis préparé ma thèse d'habilitation d'enseignement supérieur. Hoffmann m'a recommandé à son collègue Helmut Humbach comme assistant, et c'est ainsi que j'ai rédigé ma thèse d'agrégation d'enseignement supérieur sur le verbe avestique. Au début des années 1980, j'ai pris la succession de Duchesne-Guillemin à l'université de Liège. Durant mes années de formation, j'ai donc eu trois maîtres : Duchesne-Guillemin, Karl Hoffmann et Helmut Humbach.

Peut-on donner un aperçu historique des études avestiques ?

Oui, le problème de Zoroastre ne m'intéressait pas spécialement, je m'intéressais plutôt au problème gâthique, car Zoroastre passe pour avoir dit les Gâthâs[1]. Duchesne-Guillemin avait fait une traduction des Gâthâs en 1948, bien avant mes études. D'autre part, dans le même domaine, Helmut Humbach avait commencé des recherches différentes et très innovantes en 1959. J'ai donc continué le travail de Duchesne-Guillemin, avant de devenir l'assistant de Helmut Humbach. J'étais impressionné par ce qu'il faisait et par l'intérêt dont il faisait preuve pour les Gâthâs étudiés selon une vision protestante.[2] Il est indéniable qu'en Europe, les Gâthâs de Zarathoustra

ont été étudiés dans une perspective de philologue protestant: les grands philologues européens qui se sont penchés sur les Gâthâs sont proches de la théologie protestante. Martin Haug est un théologien protestant, Geldner, l'éditeur des Gâthâs, avait un père pasteur. Le grand-père de Bartholomae était pasteur, et plus récemment, celui de Johann Handachten. Le père de Almut Hintze était également pasteur. Il y a donc une lecture protestante des Gâthâs, c'est-à-dire: Zoroastre était un homme scandalisé par l'état de la religion de son temps, et il y a réagi comme un protestant vis-à-vis du culte catholique, c'est-à-dire en réformant normativement, etc. Je pense que c'est Humbach qui a quelque peu transformé cette vision en soulignant une certaine ressemblance entre les Gâthâs et les hymnes védiques: ce sont des hymnes adressés à des divinités et non pas des sermons adressés aux hommes. On a tenté de faire une analyse des Gâthâs en considérant leur place dans une sorte d'hymnologie indo-iranienne ancienne, car l'Avesta est un très vieux texte. Et comme l'Avesta est de quelques siècles antérieur à Persépolis, il est difficile de mener à bien l'analyse, d'autant plus qu'on ne sait pas dans quel type de société ou dans quelles institutions les Gâthâs ont pris naissance. Nous savons cependant qu'il y avait quelque chose qui rappelle fortement les hymnes védiques, mais qui a cependant des différences. Je pense qu'il faut analyser dans une optique de comparaison.

Comment cette vision de départ se reflète-t-elle dans la traduction? Pour donner un exemple, pour le verbe *yazamaide*, il existe des équivalents différents comme *offrir un sacrifice*, *rendre hommage*, *faire l'éloge*, etc.

Un aspect de la vieille science européenne considérait que les Gâthâs étaient anti-sacrificiels. Ainsi, quand nous trouvons *yazamaide*: "nous sacrifions", le sens védique est *yajâmahe* qui est le même mot, et signifie "nous sacrifions". On ne peut pas traduire le verbe yazamaide par *nous sacrifions*; on peut le traduire *nous vénérons, nous adorons etc.* On peut supposer premièrement que la première chose comprise dans le mot sacrifice est la prière qui signifie "rendre au sacré". Le fait de tuer à l'intérieur du sacrifice correspond à un autre verbe, qui est «immoler». Voyez bien qu'il existe une petite différence au sein des langues européennes entre le verbe sacrifier et le verbe allemand *Opfern*, ou en anglais *to sacrifice*. Dans les verbes anglais et allemand, sacrifier veut dire «on tue».

> Il est indéniable que les grands philologues européens qui se sont penchés sur les Gâthâs sont proches de la théologie protestante.

En français, ce n'est pas le cas: on peut sacrifier sans tuer, puisqu'à l'origine du



▲ *Jean Kellens*

verbe, il y a le mot latin selon lequel "sacrifice" signifie "rendre au sacré", alors que l'idée de tuer à l'intérieur du sacrifice est exprimée par un autre verbe, «immoler». Le français reconnaît la différence de sens entre ces deux verbes: sacrifier ne signifie pas tuer. Mais on tue effectivement, on immole dans le sacrifice zoroastrien. Les Zoroastriens d'aujourd'hui le savent bien. J'ai eu un élève zoroastrien de Yazd qui disait que parfois on tue en sacrifice un agneau, mais pas très souvent, parce que cela coûte cher.

Entre les religions anciennes et les modernes, parmi lesquelles comptent évidemment le christianisme, le judaïsme et l'islam, la différence est le sacrifice. Il appelle cela la fin du sacrifice: les religions antiques sacrifient, les religions modernes ne sacrifient plus.

Je crois donc qu'il y avait une doctrine de sacrifice. Il existe beaucoup de discussions aujourd'hui, nous recevons souvent M. Stroumza qui essaie de montrer qu'entre les religions anciennes et les modernes, parmi lesquelles comptent évidemment le christianisme, le judaïsme et l'islam, la différence est le sacrifice. Il appelle cela la fin du sacrifice: les religions antiques sacrifient, les religions modernes ne sacrifient plus.

Le zoroastrisme fait-il partie des plus anciennes religions?

Il a pratiqué le sacrifice un temps, avant de l'abandonner. Le judaïsme aussi. Le christianisme et l'islam sont des nouveaux venus et en ce qui me concerne, au-delà de la religion elle-même, je suis sensible avant tout à l'aventure intellectuelle. Nous avons une chose très vieille et que j'admire profondément, et qui est cet effort pour comprendre le monde. C'est cela qui m'intéresse dans le système et ce que j'appelle un grand système de pensée archaïque: comment dans un passé aussi lointain, en l'absence d'expérience scientifique précise et dans des conditions matérielles difficiles, cet effort gigantesque a été fait pour comprendre le monde. C'est cela que vous trouvez dans les Gâthâs et que vous trouverez dans l'Avesta tout entier: cet effort pour essayer de comprendre la réalité, de lui donner un sens et une structure.

L'idée du dualisme a pu être attribué à Zoroastre car il parle de choisir entre le bien et le mal, mais ce n'est pas une idée originale - l'idée même de la justice stipule que l'homme est capable de choisir entre le bien et le mal.

Je ne crois pas que cela existe dans les textes anciens. D'abord, je ne vois pas les mots qui veulent dire le bien et le mal. Zarathoustra a bien parlé de deux aspects symétriques de la réalité, les deux *mainiu*. Cependant, il ne s'agit pas véritablement de choisir entre le bien et le mal, il s'agit de concepts un peu moins définis qui se trouvent à l'intérieur du rite, bien que ces deux aspects aient conduit effectivement tôt ou tard au bien et au mal, car qu'étaient-ce que le bien et le mal mille ans avant notre ère? Je ne sais d'ailleurs pas très bien comment on dit "le bien", comment on dit "le mal", il y a simplement deux *mainiiu*. Vous parlez persan, vous savez ce que veut *mainiiu* aujourd'hui: c'est le ciel! Le ciel a deux faces: la nuit et le jour. Il faut faire la différence entre les deux, et si vous avez bien fait la différence, vous choisissez entre le bien et le mal, vous choisissez *hortâ*, le désordre du monde, ou *asha*, son ordre.

Ne sommes-nous pas encore une fois dans le paganisme pré-zoroastrien qui tend à réconcilier les forces du bien et du mal?

Non, il ne faut pas les réconcilier: l'idée fondamentale est qu'elles ne sont pas conciliables. Dans les hymnes védiques, les dieux sont ambigus, ils veulent du bien ou ils veulent du mal. Vous pouvez essuyer la haine des dieux: *ṭbaēša* en avestique désigne la haine et l'hostilité des dieux. Attention, dans le système avestique, il n'y a pas de haine des dieux. L'ambiguïté des dieux n'existe pas: ils sont entièrement favorables ou défavorables, c'est en cela qu'ils ne sont pas conciliables et il y a un intéressant passage de l'Avesta, à partir du chapitre 28 jusqu'au chapitre 34, où figure un très ancien texte gathique attribué à Zoroastre, qui souligne cette séparation. Et à partir du chapitre trente-cinq jusqu'au quarante et un, on a le Yasna Haptaŋhâiti; ce qui veut dire *le sacrifice en sept chapitres*. Faites le compte entre 35 et 41: il y a sept chapitres. Le corpus des *Gâthâs* est véritablement interrompu au milieu par le Yasna Haptaŋhâiti. Puis du chapitre 55 au chapitre 72, nous retrouvons de nouveau l'Avesta récent. Il y a au cœur du Yasna et au milieu du corpus gâthique, un texte curieux en vers - le Yasna Haptaŋhâiti étant en prose. Néanmoins, on sait aujourd'hui que le Yasna Haptaŋhâiti est un texte aussi vieux que les *Gâthâs*. L'Avesta ancien est donc double: il y a les *Gâthâs* et le Yasna Haptaŋhâiti.[3] La différence entre les deux textes est que l'on ne parle pas de Zarathoustra dans le Yasna Haptaŋhâiti, il n'existe pas de nom propre. Deuxième différence: on ne parle pas de tout ce qui est mauvais. En outre, de façon volontaire - et c'est ce qu'on retrouve dans le Rigvéda -, on ne fait pas la critique de qui que ce soit, seules des choses amicales sont dites. Il a été dit que quand on consacre le feu et quand l'homme le veut, il peut faire le mal. Il dit alors au feu: "Tu es une douleur pour celui que tu veux soumettre à la douleur". Les dieux peuvent faire le bien et le mal s'ils le veulent. C'est la vieille ambiguïté divine indo-iranienne du Rigvéda reprise dans l'Avesta ancien, mais non dans l'Avesta récent: soit les dieux sont entièrement favorables si vous faites les choses correctement, soit ce seront des démons. Je crois que le dualisme dont vous avez parlé était le moyen de sortir de l'ambiguïté. L'ambiguïté divine est terminée. Les dieux ne sont pas ambigus, et dans l'Avesta, il n'y en a qu'un seul, qui est Ahura Mazdâ.

L'Avesta ancien est donc double: il y a les *Gâthâs* et le Yasna Haptanhâiti. La différence entre les deux textes est que l'on ne parle pas de Zarathoustra dans le Yasna Haptanhâiti, il n'existe pas de nom propre.

Et Anahitha et les autres...

Ils apparaissent plus tard, dans l'Avesta récent. C'est un problème fort difficile de savoir d'où viennent ces dieux de l'Avesta récent, car dans le système de l'Avesta, il n'y a que trois dieux, qui ont d'ailleurs peu de points communs avec le Panthéon védique: ce sont *Mithra*, *Apąm Nâpat* et *Vaiiu*. D'où viennent ces divinités? Les noms sont hérités, ils sont là. Vous connaissez bien la théorie traditionnelle des *Gâthâs*: le zoroastrisme est une sorte de doctrine monothéiste au départ, puis dans l'Avesta récent, on réintroduit un certain nombre d'anciens dieux. Néanmoins, dans les *Gâthâs*, il est vrai qu'il n'y a qu'Ahura Mazdâ...

Il y a aussi la notion de Frashgird,

l'homme qui fait revenir à son état pur et originel la religion ayant progressivement perdu ses caractéristiques une fois confiée aux hommes.

Ce n'est pas vraiment ce que dit le texte. Le terme que vous donnez là, c'est *frasha* que je traduirais en français par «parfait». Nous avons deux états: celui de la pensée, immatériel et l'état physique et matériel. L'état de pensée n'est pas parfait. On peut penser une chose fausse et mauvaise. L'état physique n'est pas parfait, car on vieillit et on meurt. L'idéal est que l'état physique et l'état de pensée deviennent parfaits et que leur union s'accomplisse, c'est-à-dire qu'avec les deux états de la pensée et du corps, on arrive à ce qui, à mon sens, signifie le *frasha*.

En parlant du texte, on dit que les prêtres chargés de transcrire l'Avesta avaient tous commis une même erreur au même endroit, ce qui donna l'idée de l'existence d'un manuscrit de base à partir duquel les autres manuscrits auraient été copiés.

Nous savons les noms des copistes parce que les textes nous les donnent. C'étaient des prêtres connaissant le texte par cœur. Le manuscrit nous donne toujours le même texte, qui prouve que tous les copistes le connaissaient parfaitement. Ils ne déplacent jamais un mot, et ce qu'on appelle la recension, c'est-à-dire la succession du texte, est impeccable. Ils le connaissent parfaitement par cœur, mais, à côté, ils commettent aussi des fautes d'orthographe incroyablement nombreuses. Peut-être parce que leur prononciation change et que ce qu'ils trouvent dans leur manuscrit de copie ne correspond plus à ce qu'ils prononcent. Ils effectuent donc des modifications pour que le mot corresponde à ce qu'il signifie. Néanmoins, on peut supposer que le texte est toujours le même, car on ne cite jamais un passage avant l'autre, on ne pervertit pas les mots, tout est parfait de ce point de vue et nous avons un texte qui est toujours le même, malgré les fautes d'orthographe. Il y a une autre explication que vous pouvez imaginer: ces copistes sont prêtres, ils connaissent le texte par cœur, mais ils transcrivent ce qu'ils prononcent durant leur rituel.

L'idéal est que l'état physique et l'état de pensée deviennent parfaits et que leur union s'accomplisse, c'est-à-dire qu'avec les deux états de la pensée et du corps, on arrive à ce qui, à mon sens, signifie le *frasha*.

Cependant, s'ils ont commis une même erreur à chaque fois, pouvons-nous en déduire qu'ils ignoraient le texte et copiaient comme un peintre d'après l'image du texte?

Non, ils connaissaient parfaitement le texte. Ils l'avaient en tête et durant la récitation lors d'une cérémonie, ils se référaient au modèle. Parfois, lorsqu'il y avait un problème, quand ils ne comprenaient pas tel mot, ils corrigeaient leurs fautes. J'ai trouvé une fois une erreur et cela m'ennuie singulièrement, car je ne sais absolument pas d'où elle vient…

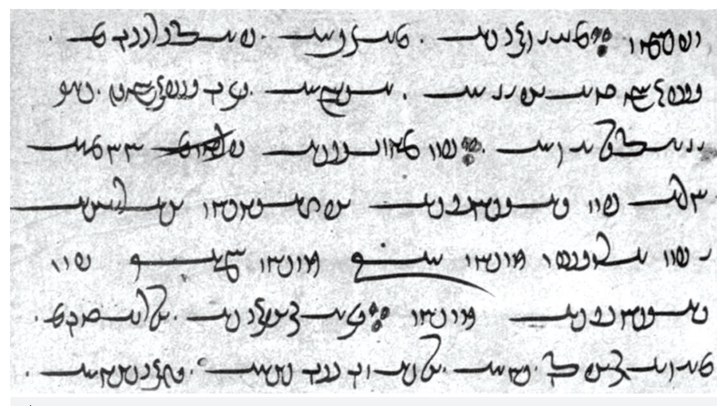
De quelle erreur parlez-vous?

Elle figure dans le Yašt dans une situation en principe simple. Tous les manuscrits dérivent d'un manuscrit que l'on a appelé *F1*. Thraêtaona est un personnage mythique qui offre un sacrifice à Anâhitâ mais aussi à d'autres divinités dans le Yašt. Il le fait dans un endroit qui s'appelle *varənəm*

caθ ru.gaoš̄ m, un lieu de sacrifice: *Vihi*. Et c'est un peuple: *varəna*. Il y a entre sept et huit syllabes. C'est donc un bon octosyllabe et le texte comportant une préposition avec un accusatif est grammaticalement correct. Un sacrifice a lieu dans le *varəna caθ ru.gaoša*. Le texte est encore une fois correct. Cependant, il existe un seul autre manuscrit, dont la source est différente, qui donne à *varəna* une forme au locatif pluriel, forme d'expression de lieu correcte par ailleurs. La métrique y compte huit syllabes et le vers est parfait. Ainsi, il y a donc deux versions tout à fait indépendantes et correctes, dans des manuscrits et dans deux recensions différentes. Il n'y avait aucune intention derrière cette différence; simplement, les deux copistes n'avaient pas le même texte. Les textes disent la même chose: il y a un même pays, il n'y a aucune différence en quoi que ce soit, mais ce n'est pas le même texte du point de vue formel, et le lieu n'est pas exprimé de la même manière. L'un de ces deux textes est donc le reflet d'autres recensions qui viennent de loin. Mais les erreurs répétées des copistes nous amènent à croire que le texte nous serait parvenu par l'intermédiaire d'une seule tradition et cela fait peur, parce que s'il arrivait un malheur…

Se pose donc la question de la destruction partielle de la culture et des manuscrits avestiques lors d'invasions étrangères, comme celle d'Alexandre ou celle des Arabes musulmans. Est-ce une possibilité?

Il y a des choses que nous ne savons pas. En premier lieu, Alexandre n'a pu rien brûler car l'Avesta n'avait pas encore été écrit, mais il a pu tuer des gens qui connaissaient les textes. En d'autres termes, la destruction n'est pas nécessairement celle du manuscrit, mais celle de ceux qui le connaissaient. On pense aujourd'hui que l'on a mis l'Avesta par écrit à l'époque des Sassanides. Il s'agissait alors de manuscrits utilitaires, c'est-à-dire ce que l'on utilisait pour les rituels. Les autres textes conservés étaient essentiellement doctrinaux. C'est donc bien plus tard, non pas par Alexandre ni par les Arabes, mais plutôt probablement de la main des Mongols que cette destruction a été réalisée. Si, comme on le dit, il y avait un Grand Avesta à l'époque sassanide, en dehors du manuscrit liturgique, sa disparition daterait du XIe siècle.



▲ *Partie du manuscrit du Yasna 28.1, Ahunavaiti Gatha*

Est-il vrai que l'empire des Perses avait un faste extraordinaire aux yeux des envahisseurs grecs qui par contre, voyaient dans le Persan une sorte de bon sauvage antique?

Nous sommes en train d'essayer de prouver que ce n'était pas le cas. J'ai été comme vous influencé par le film *Alexandre* [d'Oliver Stone, et qui met notamment en scène le faste de l'empire achéménide]. Vous savez, l'empire achéménide était une réalité très complexe, bien plus complexe que le bon sauvage. Je crois que s'y trouvait réalisé un stade de l'évolution de l'humanité que l'on n'avait jamais atteint jusque-là et

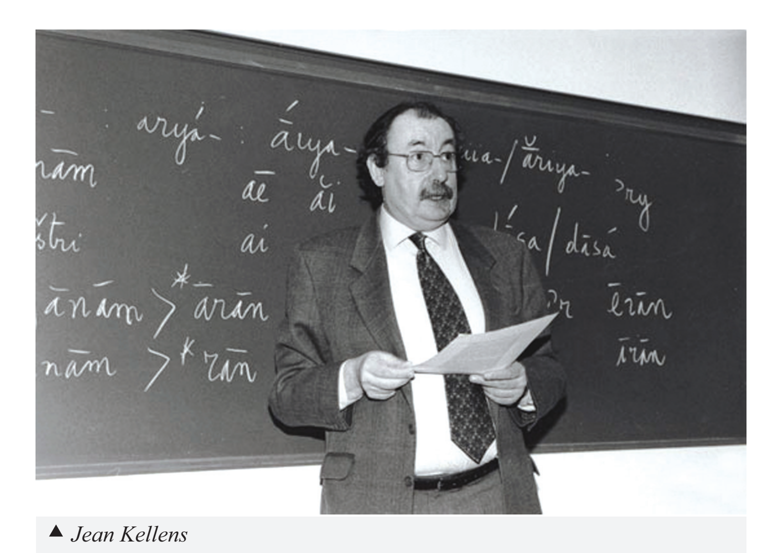
qui représente quelque chose que nous connaissons mal car il n'existe pas de source écrite.

De par quels aspects était-il complexe?

De par ses institutions de pouvoir, la satrapie par exemple, des institutions tout à fait spécifiques; ensuite de point de vue économique, avec six cents tribus et la mise en place de grands systèmes de gestion permettant des déplacements, phénomène qui n'avait jusqu'alors pas de précédent dans l'Histoire.

Hérodote disait que la fonction sacerdotale était confiée aux mages; ce qui contredit le fait que ceux-ci furent persécutés par les Achéménides.

Personne ne comprend pourquoi dans son épigraphe, Darius a probablement inventé que son grand adversaire aurait été un mage. Il faut un peu faire la critique de ce que nous savons. Quand parle-t-on de mages? En 520 avant notre ère, Darius dit: il y a un mage qui s'appelle *Gaumata*. Il faut ensuite attendre soixante-quinze ans jusqu'à ce que dans les tablettes élamites, les prêtres s'appellent des mages et Hérodote nous parle de mages. En d'autres termes, entre la première mention des mages par Darius et les documents attestant que les mages sont ce qu'ils désignent aujourd'hui, c'est-à-dire des prêtres officiels qui officient dans l'empire achéménide, il y a un écart de soixante-quinze ans. Les mentions sont de soixante-quinze ans plus anciennes que les autres et le message transmis est bizarre. Puis effectivement, 75 ans plus tard, on parle des mages qui constituent le clergé de l'empire, et cela continue jusqu'à aujourd'hui où les prêtres zoroastriens sont des *môbads*. Il s'est passé quelque chose à l'époque de Darius, mais nous ne pouvons savoir ce que c'était. Seules quatre colonnes en témoignent, mais elles ne sont éclairées par aucun autre facteur. Il faut également reconnaître que nos devanciers scientifiques étaient trop confiants pour se demander ce que signifiait le mot *magus* et expliquer d'où il venait. Ce n'est peut-être pas un mot iranien, mais nous n'en sommes pas sûrs.



▲ *Jean Kellens*

L'histoire des mages se rendant à Bethléem n'aurait-elle pas pour fin d'impressionner les Perses pour les convertir?

Bien sûr. C'est la première opération de propagande des chrétiens vis-à-vis de l'empire Perse. On a d'ailleurs beaucoup écrit sur le sujet. Dans une perspective de critique historique des évangiles chrétiens, ce récit n'a aucune valeur historique, comme Noël d'ailleurs, qui n'a aucun fondement historique. La raison en est que les récits de l'enfance du Christ sont contenus dans deux évangiles sur quatre, mais aucun des deux ne raconte la même chose. Un seul évangile, celui de Mattieu, raconte l'histoire des mages. Puis, sur cette base, le récit s'est développé et beaucoup de recherches ont creusé cette voie, mais il s'agit très

probablement de la première tentative de prosélytisme chrétien vis-à-vis des Iraniens.

Nous trouvons les traces d'une religion qui précède le zoroastrisme, matérialiste et fataliste, je parle du zurvanisme.

Oui, mais c'est une religion morte. Le zurvanisme a été le premier état de la religion iranienne d'après Anquetil Duperron - qui est allé chercher les textes de l'Avesta en Inde pour les ramener en France au XVIIIe siècle. Mais c'était un pionnier et avec une erreur de perspective, il a eu tendance à vieillir le zoroastrisme. Entre 1930 et 1950, Benveniste au Collège de France et Nyberg à Uppsala défendaient également la théorie du zurvanisme. Ceci dit, la seule mention d'un «dieu temps» se trouve chez les chroniqueurs arabes des VIIe et VIIIe siècles de notre ère, et cette mention était basée sur une erreur. Il y a des textes et des articles autour du sujet, mais les sources sont extrêmement tardives par rapport à l'Avesta et datent de la fin de l'époque sassanide. La vision que j'ai du début du zoroastrisme est celle d'un dieu des Iraniens orientaux, produit par les Gâthâs et un peu du type de celui des Indiens védiques.

Quel était le statut du mithraïsme en Iran; je parle de culte qui sera grandement disséminé en Europe grâce aux soldats romains?

Il est fort difficile d'en parler précisément pour deux raisons principales: d'abord, on suppose que le mithraïsme est important car il est entouré de choses qui nous paraissent importantes, comme le *Mitra* védique qui est le grand dieu du panthéon védique, puis plus tard, le *Mithra* iranien. Si ce dernier prend une telle importance dans le monde romain, nous pouvons en déduire que le mithraïsme iranien était aussi très important, mais cela ne veut pas dire que Mithra était une divinité proprement iranienne. Il avait sans doute beaucoup plus d'importance en Asie Mineure. On peut aussi voir les choses sous l'angle des conflits de divinités. On a souvent l'impression que Ahura Mazda est un grand dieu, dixit Darius, mais Mithra est aussi un grand dieu pour les soldats. Dans une perspective monothéiste, la cohabitation des dieux est difficile à appréhender, mais dans le système tel qu'il existait, cette cohabitation était possible.

> Alexandre n'a pu rien brûler car l'Avesta n'avait pas encore été écrit, mais il a pu tuer des gens qui connaissaient les textes. Il s'agit de la disparition de ceux qui le connaissaient.

L'alphabet avestique était-il une invention à partir du cunéiforme?

Non, il le fut à partir du pahlavi. L'analyse de Hoffmann avait montré de façon incontestable que cette écriture était une invention tout à fait volontaire et concertée. Il y avait une volonté d'invention de cet alphabet et le pahlavi se présentait en tant que modèle, le pahlavi tel qu'on le connaît dans les textes. L'écriture pahlavi était consonantique et on a voulu en faire une écriture alphabétique, c'est-à-dire une écriture avec des voyelles et même plus de voyelles qu'il n'en fallait, car ce n'étaient pas les voyelles de langues ordinaires mais celles, très diverses, de la locution liturgique.

La présence d'autant de voyelles et d'un système vocalique aussi élaboré n'est-il pas notamment dû à l'influence du grec et du latin, avec qui les Perses avaient des contacts réguliers?

Bien sûr. Les Perses ont voulu, à partir de l'alphabet consonantique pahlavi, mettre en place une écriture à la grecque et à la latine. Ils connaissaient probablement le grec et d'ailleurs, ils ont repris deux signes grecs, c'est-à-dire le petit e epsilon et l'upsilon, mais ils ont forgé les autres avec les lettres du moyen-perse. Leur univers culturel n'était probablement pas celui des Grecs, dont l'univers culturel et religieux était loin de celui du moyen perse.

On considère l'Avestique comme un dialecte oriental, sans que cette affirmation se base sur des faits qui en témoigneraient directement. Pour quelles raisons le croit-on oriental?

Qu'allez-vous appeler occidental?

Les Mèdes…

Les Mèdes, voilà. Adriano Rossi, un grand spécialiste des études mèdes, a montré qu'entre le vieux perse et le mède, il y a un double phonétique, comme par exemple dans le problème du nom du cheval. En vieux perse, le nom du cheval est *asa*. Mais de temps en temps, ce n'est plus *asa* mais *aspa*. Voilà donc une langue où il y a un double phonétique car dans le nom du cheval, on a parfois le «s» et parfois le «sp». A partir des années 1930, la tendance était de dire que tout ce qui n'était pas vraiment du vieux perse, c'est-à-dire qui n'était pas *Asa* (qui est vieux perse), comme *aspa*, était donc mède. Les Perses et les Mèdes étaient voisins et entretenaient des relations proches. Les Perses parlaient une langue mêlée de mède. C'est la doctrine officielle.

Pourquoi ne pas authentifier la variante qui est plus proche du sanscrit?

En sanscrit, le *cheval* se dit *asva*. D'une certaine façon, c'est plus proche de *aspa*. Mais il y a la forme perse (*asa*) et la forme mède (*aspa*). Le vieux perse, qui devait naturellement choisir le variant perse (*asa*), a néanmoins choisi la variante mède, car celle-ci était la forme originale. En dehors de cela, on ne connaît qu'un seul mot de mède. On sait qu'Hérodote parle d'une femme mède qui s'appelait Uspakarte signifiant "chienne". En dehors de cela, on ne sait rien. On a donc décidé que tous les mots qui n'avaient pas la phonétique proprement vieux perse et que l'on ne pouvait pas non plus attribuer au mède pourraient être avestiques. Tous les mots prétendument mèdes pourraient donc être avestiques. On m'a déjà demandé s'il serait possible que l'avestique soit du mède et je dis non! Pas à cause de cela…

Il existe un mythe selon lequel Zoroastre serait né en Médie, au bord du lac d'Ourmia…

Tout à fait; mais il y a une raison pour laquelle l'avestique n'est pas une langue mède: il n'a pas de «h». Le clergé de l'Avesta n'est pas le clergé mage, et vous ne trouvez pas le terme de "mages" (*magus*), dans l'Avesta.

***La Revue de Téhéran* vous remercie de nous avoir accordé cet entretien. ■**

---

1. L'Avesta ancien, livre sacré des Zoroastriens, contenait 21 *Nasks* (livres). Aujourd'hui, il n'en reste que cinq dont *Yasna*, *Visperad*, *Vendidad*, les *Yashts* et *Khordeh Avesta*. Le *Yasna* (terme signifiant sacrifice) est un ensemble liturgique qui contient 72 chapitres. Le noyau de ce corpus est constitué par 5 Gâthâs «chants», rédigés en vieil-avestique, peut-être écrits par Zoroastre lui-même. Les chapitres 28 à 34 forment le Gâthâ *Ahunavaiti*. Les chapitres 35 à 41 forment le Yasna *Haptaŋhâiti* «sacrifice en sept chapitres» écrits par les disciples de Zoroastre. Les chapitres 43 à 46 forment le Gâthâ *Ushtavaiti*, 47 à 50 le Gâthâ *Spənta Mainiiu*, le Yasna 51 le Gâthâ *Vohu xšaθrâ* et enfin, le Yasna 53 le Gâthâ *Vahištōišti*. En dehors de ces chapitres, le reste fut composé plus tard en avestique récent.
2. Etant donné qu'un grand nombre des chercheurs avestiques étaient protestants, J. Kellens émet l'idée que ces recherches auraient été influencées par leur vision du monde qui faisait de Zoroastre un réformateur vis-à-vis de la religion iranienne de l'époque, tout comme ils l'ont eux-mêmes été vis-à-vis de l'Eglise catholique.
3. D'après Jean Kellens, il existe six traits distinctifs entre les Gathas et le Yasna Haptanjhâiti: 1. Prose contre vers. Le Yasna est un texte en prose, technique indo-iranienne connue également en Inde avec les Brahmanas; 2. L'absence d'univers négatif. Le Yasna ne contient pas d'éloges ou de reproches, contrairement aux Gâthâs. 3. Texte anonyme. Le nom de Zarathoustra n'est pas mentionné, et en outre, le locuteur du Yasna est multiple: «nous». 4. Le titre d'Aməš a spənta «immortel bienfaisant». Il s'agit d'un titre du Yasna. On insiste également sur leur répartition sexuelle: «ceux et celles». 5. Présence du monde naturel. Il y a évidemment la présence du feu, du ciel, de la terre, mais surtout des eaux, qui occupent la place centrale. 6. Présence et absence de certaines notions.

BILL VIOLA

Exposition au Grand Palais, Paris

5 mars - 21 juillet 2014

Jean-Pierre Brigaudiot

La vidéo, un art de l'entre-deux

Bill Viola (New York, 1951) est l'un des plus connus des artistes contemporains de la vidéo. Pour autant, il représente une époque, c'est-à-dire qu'il n'est pas l'un des pionniers du cinéma expérimental ou de la vidéo naissante – son œuvre de vidéaste commence vers 1972 – et aujourd'hui, d'autres vidéastes ont frayé de nouvelles voies, avec d'autres pratiques et d'autres postures. Pour autant son œuvre est exceptionnelle, voguant entre beauté et spiritualité, du moins est-ce le sentiment qu'elle donne. Le Grand Palais consacre une rétrospective à Bill Viola, avec une vingtaine d'œuvres. C'est la première rétrospective en France, bien que la présence de Bill Viola y soit récurrente lors de différentes manifestations artistiques, ceci depuis de nombreuses années. La notoriété de Bill Viola étant mondiale, son influence s'est fait sentir et se fait sentir chez de nombreux jeunes ou moins jeunes vidéastes; ses œuvres font partie des principales collections vidéo des grands musées et sont au programme de nombreux enseignements dans les universités et écoles d'art. Pour situer son niveau de notoriété - et de prix -, en 2004, trois musées essentiels comme le Centre Pompidou, la Tate Modern de Londres et le Whitney Museum de New York se sont associés, ou plutôt ont dû s'associer, pour acquérir en commun *Five Angels For The Millenium*, une œuvre de 2001. Chaque présentation publique d'œuvre(s) de Viola draine un public amateur et attentif, ceci bien que la vidéo, en tant qu'art pas toujours très clairement défini, n'attire pas ce qu'on appelle le grand public. Toutefois, le travail des musées et, plus généralement, des institutions culturelles, travail qui a commencé dans les années soixante-dix, a fini par familiariser et fidéliser un public bien au-delà de celui des artistes et des professionnels de l'art. La vidéo véhicule ses propres particularités et ambigüités, en tant qu'art du temps, comme le cinéma, et en tant que fondée d'une part, sur des durées filmiques proches de celles des clips ou des films publicitaires. D'autre part, à l'intérieur du musée, la vidéo est, dans ses formes,



▲ *Affiche de l'exposition* Bill Viola *au Grand Palais*

assez proche des films destinés à la médiation à vocation pédagogique, comme peuvent être les films sur les artistes ou sur des moments de l'art. Ainsi, le musée, en général, s'est doté depuis relativement peu de temps d'outils pédagogiques multimédias où la vidéo non artistique occupe une place importante. Enfin, l'histoire de la vidéo en tant qu'art, succédant chronologiquement aux pratiques du cinéma expérimental, véhicule encore, pour certains publics, la réputation d'un art un peu ennuyeux, en tout cas dénué de scénario, comme il y en assez habituellement au cinéma, d'un art qui pour ces publics n'en est peut-être pas vraiment un - ou pas encore -, et cela renvoie à l'histoire de la photographie qui a mis plus d'un siècle à devenir un art à part entière. Avec le temps les choses changent, même si une vaste exposition comme celle du Grand Palais semble plus ou moins déstabilisante pour le public des adhérents de cette institution, davantage familier de Turner ou de Braque que d'arts encore mal connus dont l'entrée dans l'histoire de l'art n'est pas encore vraiment aboutie.





▲ The Deluge

Pour l'exposition Bill Viola, la vidéo est bien loin d'être une vidéo d'amateur, telle qu'on en rencontre encore ici et là et partout, de médiocre qualité. Les moyens techniques mis en œuvre sont professionnels et extrêmement sophistiqués; le travail se fait en équipe et Bill Viola gère une entreprise, comme il en va désormais des artistes à renommée planétaire. Ainsi certaines installations constituées de plusieurs vidéos diffusées sur les murs d'une même salle, telle l'œuvre intitulée *Going Forth By Day*, de 2002, ont mobilisé et nécessité plus de cent techniciens et près de deux cents figurants. On est donc aux antipodes du mythe de l'artiste solitaire face à sa toile! Même si ce dernier s'appelle Jackson Pollock.

Il faut beaucoup de temps pour visiter cette exposition, ce qui va de soi puisque les vidéos, nombreuses, une vingtaine, se déroulent dans le temps, et pour certaines durent une trentaine de minutes. Une prise de connaissance effective de l'ensemble de l'exposition demande qu'on regarde au moins deux fois chaque vidéo: c'est un art du temps! Il en va ainsi



▲ Going Forth By Day

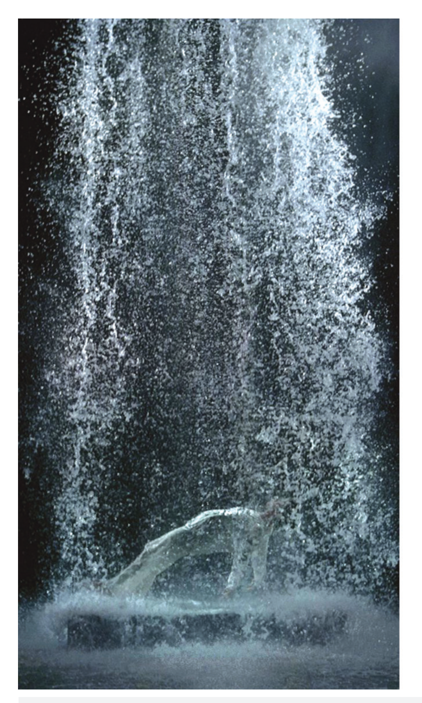
de l'œuvre d'art, la revoir, c'est toujours la re-découvrir, la voir autrement, la réinventer. Du point de vue du lieu, il m'est apparu que le Grand Palais n'est pas idéal pour recevoir l'œuvre de Bill Viola. Peut-être est-ce une question d'aménagement spatial, ou de convivialité: la vidéo, contrairement au cinéma, se présente le plus souvent dans des espaces ouverts et sans confort: point ou très peu de sièges, peu de médiation, ne serait-ce de laconiques cartels, et une circulation sans fin des visiteurs dont découle une gêne importante.

Viola, un artiste qui use de symboles, de thèmes récurrents, d'iconographies, tous puisés dans l'histoire de l'humanité et qu'il articule à une *certaine* gestion du temps

Certains thèmes, certains symboles et certaines iconographies sont chers à Bill Viola, et ceux-ci rejoignent l'histoire de l'humanité, de ses mythes, de ses religions et plus précisément certains artistes ou auteurs. Indéniablement, Viola est attiré par la spiritualité, par ces éléments essentiels et fondamentaux sondés, par exemple, par le philosophe Gaston Bachelard: l'eau, le feu, l'air et la terre. Le thème de l'eau est omniprésent dans l'œuvre de Viola. Avec cette exposition

> Les moyens techniques mis en œuvre sont professionnels et extrêmement sophistiqués; le travail se fait en équipe et Bill Viola gère une entreprise, comme il en va désormais des artistes à renommée planétaire.

au Grand Palais, cela commence avec une œuvre ancienne, *The Reflecting Pool* de 1977/79. C'est une œuvre où se rencontrent l'eau, d'abord très calme, plate, le corps du plongeur, mais aussi le contexte végétal, celui de la piscine en plein air. L'eau est ici concomitamment ses contraires: calme, limpide, accueillante mais aussi dangereuse, voire mortelle. Vie et mort, re-naissance. Miroir,





▲ Tristan's Ascension (The Sound of a Mountain Under a Waterfall)

elle réfléchit ce ou celui qui s'y mire. Image mouvante de la vidéo, elle devient surface de *réflexion* où le réel se mue en rêve. Ici avec cette œuvre, elle est d'abord un lieu parfaitement serein et banal ou la plongée intervient brutalement en tant que choc d'une inouïe violence. Et d'où

Une prise de connaissance effective de l'ensemble de l'exposition demande qu'on regarde au moins deux fois chaque vidéo: c'est un art du temps! Il en va ainsi de l'œuvre d'art, la revoir, c'est toujours la re-découvrir, la voir autrement, la réinventer.

resurgit un peu plus tard, comme miraculeusement, le corps refusé à la noyade, expulsé, comme l'est le corps du nouveau-né des entrailles de sa mère. Je ne puis échapper ici à une association et au souvenir de la peinture de David Hockney, *A Bigger Splash* (1967); il y est question de l'eau et de la piscine, du corps qui s'y jette: autre point de vue, autre posture à l'égard de l'eau et de ce qu'elle symbolise dans son rapport au mythe de la purification. Autre vidéo de Viola encore avec celle intitulée *Surrender*, où les demis corps se mirent en une surface aquatique, déformés, illisibles, réfléchis en une image mouvante où ils sont autres qu'eux-mêmes: incertitude de ce qui est, de ce que Je suis, c'est-à-dire image de l'être en fuite, indéfinissable, prise dans le déroulement temporel. Viola a dit qu'il avait oublié cet évènement de sa vie d'enfant lorsqu'il faillit se noyer, ce qui explique ces nombreuses œuvres où l'eau est l'acteur principal, comme dans celles qui font partie de l'installation *Going Forth By Days* avec notamment *The Deluge*. Avec *The Deluge*, l'eau arrive sournoisement, lentement, jusqu'au moment de rupture de ce qui la retenait, où elle détruit la maison, surgit de nulle part après que la

tension et le danger furent annoncés avec, tout juste une accélération à peine perceptible des choses du quotidien, signes annonciateurs de l'apocalypse - peut-être. L'eau encore avec *Tristan's Ascension* (*The Sound of a Mountain Under a Waterfall*), où le corps du défunt, tel celui d'un roi de l'antiquité, se fait âme et s'envole, emporté par la chute d'eau inversée, l'eau remonte au lieu de descendre, l'eau porte et emporte l'âme autant qu'elle purifie le corps et opère la mutation de la chair en pur esprit.

"(L'eau)*...elle représente tout ce à quoi on peut penser. Elle donne la vie et la reprend. C'est aussi le reflet, la réfraction. Dans* The Dreamers*, l'eau est un mode d'être éternel, une vision de l'éternité...*" (Bill Viola in catalogue de l'exposition Bill Viola, RMN, Grand Palais, Paris, 2014, p. 25.)

L'eau, mais il y a aussi le feu dans l'œuvre de Viola, le feu avec cette œuvre d'une haute symbolique comme *Fire Woman*. Et l'air aussi est là, par exemple dans la vidéo *The Encounter*, avec l'épaisseur que lui donnent l'image filmique et ces ondulations dues au mirage généré par la chaleur. Cette matérialisation de l'air et de l'espace se combine à la durée réelle de la marche dans l'espace quasi désertique.

Et le temps, celui de la vie, celui du cinéma

L'œuvre de Viola articule ces éléments essentiels, mythiques et symboliques à ce qui fonde la vidéo: le temps. Car la vidéo est avant tout un art du temps, un art du temps tel que peut le pratiquer et le pratique le cinéma en tant qu'industrie culturelle, néanmoins susceptible de commettre des chefs-d'œuvre. Mais à la différence du cinéma, la vidéo, débarrassée de fins commerciales, en tant qu'art du temps, est aussi le temps du rêve qui conduit le visiteur hors du réel vers un autre réel débarrassé de toute nécessité de crédibilité du temps et des choses du monde. Pourtant, la vidéo de Viola est pour partie fondée sur un temps lent, c'est-à-dire un temps non compressé tel que doit le pratiquer, en général, le cinéma avec les durées standardisées des







▲ The Encounter

films. Temps de la marche avec la vidéo *The Encounter*, temps des corps vieillissants de *Man Searching For immortality/Woman Searching for Eternity*, en référence à Adam et Eve de Granach, où l'homme et la femme scrutent leurs corps modelés par les ans. Temps de la mort qui arrive avec, dans l'installation *Going Forth By Day*, cette vidéo intitulée *The Voyage*, qui, lentement, très lentement montre les derniers moments d'un homme à l'agonie: temps qui précède à peine son ultime voyage vers l'au-delà, cependant qu'on entasse des (ses) meubles ordinaires dans le bateau qui va assurer ce passage à l'autre rive. Chez Viola, le temps est celui de prendre son temps, le temps de dire les choses de la vie selon leur propre durée. Temps à contretemps du temps contemporain, celui de la vitesse et des horloges atomiques, celui où il convient de toujours gagner du temps, comme avec Charlie Chaplin dans *Les temps Modernes*.

À la différence du cinéma, la vidéo, débarrassée de fins commerciales, en tant qu'art du temps, est aussi le temps du rêve qui conduit le visiteur hors du réel vers un autre réel débarrassé de toute nécessité de crédibilité du temps et des choses du monde.

Temps en temps réel, jusqu'à l'immobilité des tableaux vivants où Viola aime recomposer des tableaux de l'histoire de l'art avec des acteurs et des costumes. Ainsi en est-il de la vidéo *The Greeting* qui fait écho à *La Visitation* de Jacopo Pontormo (1528). Temps immobilisé, à contresens de l'art du temps et de l'image en mouvement qu'est la vidéo, contresens, à rebours du temps qu'on retrouve avec l'eau qui est filmée à l'envers et remonte vers sa source. Temps arrêté, tableau vivant où la haute technicité des moyens dont dispose et use Viola permet une plasticité rare amplifiée par cette immobilité propre au tableau et à la peinture: plasticité c'est-à-dire formes, matières, textures, couleurs, teintes et demie teintes, clair-obscur, lumières et ombres, contrastes, nets et flous… Ici, Viola rencontre la peinture, celle de l'histoire, ou bien se fait peintre avec, pour crayons, pinceaux et couleurs, les outils du médium vidéo. Car l'œuvre de Viola s'ancre certes dans les mythes et croyances de l'humanité, dans les iconographies des religions, et en même temps, explicitement dans le champ de l'histoire de l'art.

Le rêve

L'eau et les rêves: essai sur l'imagination de la matière. Cet ouvrage de Bachelard date de 1941.

Les vidéos de Bill Viola sont empreintes d'une ambiance indéniablement onirique où le réel est vraiment celui des rêves, réel libéré par l'inconscient ou plutôt par une autre conscience des choses, du temps, de la pesanteur, de soi. Où les éléments comme l'eau et le feu acquièrent leur pleine dimension symbolique. Rêve où se meut l'être incertain, bien souvent mis en scène comme acteur d'une cérémonie à caractère religieux. Il semble cependant que ce mysticisme de la mise en scène propre à l'œuvre de Viola soit un mysticisme sans religion(s), ou situé au-delà de toute religion, un peu une esthétique. Les rituels figurés dans les vidéos sont puisés dans le corpus des rituels de l'humanité, au-delà des époques. Mais cette empreinte de mysticisme, si elle ne rencontre précisément et

explicitement quelque religion que ce soit, débouche sur une dimension spirituelle très caractéristique. Que l'eau remonte à sa source, que les corps morts, ceux des noyés purifiés se muent en âme ou en pur esprit, cela confronte le visiteur à un ensemble de questions fondamentales, comme celles-ci: qui sommes-nous, que sommes-nous au monde? Parmi d'autres questions.

Cette spiritualité propre à l'œuvre de Bill Viola rejoint sans doute celle d'un certain nombre d'artistes américains qu'il a pu côtoyer ou dont il a connu l'œuvre. Barnett Newman, John Cage sont des exemples d'artistes dont la vie et l'œuvre furent empreintes de spiritualité et de religion(s). Viola s'est approché des pratiques cultuelles et des philosophies orientales, celles du Tibet, du bouddhisme zen, mais aussi du soufisme, ce qui explique pour partie cette dimension spirituelle omniprésente.

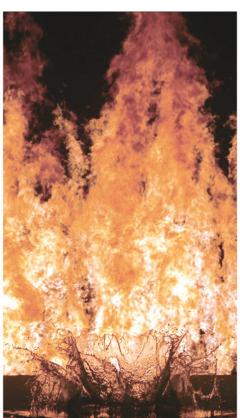
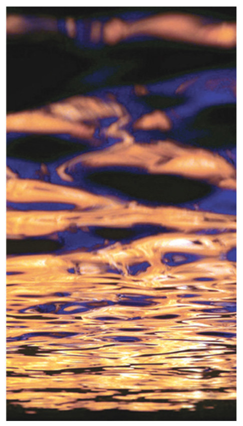
***

Cette exposition offre au visiteur une échappée vers un ailleurs, vers un peu d'espoir que la vie soit autrement que celle d'un quotidien organisé par un hyper capitalisme furieusement matérialiste, vers un peu de rêve, vers un peu de magie, ne serait-ce que le temps de la longue visite que nécessitent ces vidéos.

La RMN (Réunion des Musées Nationaux) a publié un beau catalogue, un très bel objet, dont la particularité est d'être interactif, c'est-à-dire qu'il permet, à partir d'un IPhone ou d'un Smartphone, d'accéder à des extraits de certaines vidéos de Bill Viola. Il est indéniable qu'ainsi la vidéo, presque toujours résumée dans un catalogue par une seule de ses images, reçoit un indispensable renfort et acquiert une accessibilité inespérée. Ce catalogue présente d'autre part l'avantage d'être conçu davantage pour un large public plutôt, comme cela se fait souvent, que pour les conservateurs eux-mêmes. Les textes sont clairs et en quantité limitée, les images sont superbes, les références et renvois sont soigneusement choisis. ■

> Les rituels figurés dans les vidéos sont puisés dans le corpus des rituels de l'humanité, au-delà des époques.
> Mais cette empreinte de mysticisme, si elle ne rencontre précisément et explicitement quelque religion que ce soit, débouche sur une dimension spirituelle très caractéristique.



▲ Fire Woman

Nouvelles sacrées (VI)

Shalamtcheh

Khadidjeh Nâderi Beni

Située à la limite extrême de la frontière irano-irakienne, Shalamtcheh est considérée comme le premier axe de l'invasion irakienne contre l'Iran en 1980. Quelques siècles auparavant, les sources historiques disponibles attestent que Shalamtcheh a été le lieu d'arrivée de l'Imâm Rezâ (as) lors de son passage au Khouzestân.

Pendant la Défense sacrée (1980-1988), Shalamtcheh est le théâtre de plusieurs opérations dont Beit-ol-Moghaddas, Karbalâ 4 et 8, Ramadân et plus particulièrement Karbalâ-5 qui marque, selon les experts militaires, le début de la fin de cette longue guerre. La région est située à l'est de la ville stratégique de Bassora et jouit de ce fait d'une grande importance. Autrement dit, étant donné que Shalamtcheh est l'un des passages permettant de rejoindre Bassora, son contrôle est l'un des objectifs principaux des offensives iraniennes sur le front ouest. En outre, cette région stratégique est fortement gardée par six lignes défensives irakiennes qui sont parallèlement étendues sur une superficie de plus de 2000 km^2.



▲ *Hossein Kharrâzi*

La première ligne est une forteresse imprenable parsemée de bunkers pour les soldats, de vastes garages pour les chars d'assaut, de tranchées, etc. Derrière cette forteresse, une voie pour les manœuvres de chars et des terrains surélevés où les chars s'installent pour tirer directement sur la troupe attaquante a été dégagée.

La deuxième ligne de défense se situe à une distance de 100 mètres de la première; elle comprend une digue de 205 m de largeur et 4 m de hauteur ainsi que des sites destinés à l'installation des divisions d'infanterie et des chars.

La troisième ligne est un remblai massif devant lequel se trouve un canal de 4 m de largeur et 2 m de profondeur; en outre, on y a prévu des casemates pour embusquer des fantassins, des chars ou des véhicules blindés.

La quatrième ligne est établie derrière le lac Al-Do'ydji qui s'écoule dans un village du même nom, et où se trouvent également une forteresse et des remblais en forme de croissant.

La cinquième ligne s'étale sur les bords du fleuve Djâssem. Le siège de l'armée irakienne est installé dans l'intervalle des quatrième et cinquième lignes; il est doté de six brigades de conscrits ainsi que de deux brigades de la garde républicaine, d'une artillerie et d'une base logistique.

Les sixième et septième lignes comportent un canal nommé Zoudji et un remblai qui se trouve à l'ouest du canal. De plus, des champs de mines, de nombreuses casemates et des fils barbelés entourent toutes ces lignes.

L'opération Karbalâ-5 est planifiée et le Sepâh

ainsi que l'armée iranienne sont chargés de percer ces lignes défensives massives et de conquérir Shalamtcheh pour enfin pouvoir remettre en cause la sécurité de Bassora, lieu stratégique car abritant un port important et des réserves de pétrole vitales pour l'Irak. Cette opération est lancée le 9 janvier 1987 (19 Dey 1365), c'est-à-dire deux semaines après la réalisation de l'opération Karbalâ-4 lors de laquelle les Irakiens sont parvenus à repousser les troupes iraniennes. Etant donné le manque de temps, on se focalise sur la finalisation des préparatifs jusqu'au commencement de l'opération: on déplace et on installe les équipements, les divisions d'infanterie et les troupes blindées, on surveille la mobilité de l'armée ennemie, etc.

Profitant du clair de lune, les troupes réussissent à s'embusquer dans les points déjà prévus et s'apprêtent à entrer en opération. A 2 h du matin, la vaste offensive s'amorce. Le lendemain, le village irakien Al-Do'ydji est pris par les Iraniens qui s'y installent pour faire feu sur Bassora et ses fortifications. Les troupes iraniennes sont soutenues par un bon nombre d'hélicoptères et de chasseurs-bombardiers. Durant les premiers jours, la plupart des lignes de défense irakiennes sont brisées les unes après les autres.

N'ayant plus de soutien aérien dans le champ de bataille, l'armée irakienne décide à titre de représailles de bombarder plusieurs grandes villes iraniennes. Près de 3000 Iraniens sont tués lors de ces bombardements. Huit jours après, l'Iran parvient à conquérir Shalamtcheh et continue à y stabiliser sa situation. Le 22 janvier, les Iraniens brisent l'ensemble des lignes défensives et progressent jusqu'à 12 km au sein de la banlieue de Bassora. Pendant ce temps, l'armée irakienne mène une contre-attaque à une plus grande échelle afin de repousser les militaires iraniens installés à Shalamtcheh et pendant laquelle le grand commandant iranien Hossein Kharrâzi[1] tombe en martyr. L'Irak rencontre cependant une grande résistance iranienne et doit rapidement quitter la région tout en reconnaissant officiellement la présence militaire de l'Iran à Shalamtcheh.

Selon les données statistiques, 18 brigades irakiennes sont anéanties durant cette opération; en outre, plus de 600 chars, 250 canons anti-aériens, 1500 véhicules, 70 avions de combat sont détruits et plus de 40 000 soldats irakiens tués.



▲ *Shalamtcheh, janvier-février 1987. Ali Azimi, gazé durant l'opération Karbala 5, prie.*

L'Iran arrive à occuper 150 km² du territoire irakien, à prendre le contrôle des gendarmeries de Shalamtcheh et de Boumiân, la chaussée asphaltée de Shalamtcheh ainsi que les îles de Fayyâz et de Omm-ol-Tavil. Il libère également de nombreux villages de cette région. ■

1. Né en 1336/1957 à Ispahan, il fut le fondateur de la Division d'infanterie d'Ispahan; durant la Défense Sacrée, il dirige de nombreuses opérations dont Beit-ol Moghaddas, Ramadân, Badr, Fath-ol Mobin, etc.

Source:

- Amiriân, Mohammad, *Seyri dar târikh-e djang-e Iran-Arâgh* (Un regard sur l'histoire de la guerre Iran-Iraq), en 5 volumes, Centre des études et recherches de la Guerre, Téhéran, 1367 (1988).

Poème de Sohrâb Sepehri

adapté du persan par
Sylvie M. Miller

پشت کاجستان، برف
برف، یک دسته کلاغ
جاده یعنی غربت
باد، آواز، مسافر، و کمی میل به خواب
شاخ پیچک، و رسیدن، و حیاط

من، و دلتنگ، و این شیشه ی خیس
می نویسم، و فضا
می نویسم، و دو دیوار، و چندین گنجشک

یک نفر دلتنگ است
یک نفر می بافد
یک نفر می شمرد
یک نفر می خواند

زندگی یعنی: یک سار پرید
از چه دلتنگ شدی؟
دلخوشی ها کم نیست: مثلا این خورشید،
کودک پس فردا،
کفتر آن هفته

یک نفر دیشب مرد
و هنوز، نان گندم خوب است
و هنوز، آب می ریزد پایین، اسب ها می نوشند

قطره ها در جریان،
برف بر دوش سکوت
و زمان روی ستون فقرات گل یاس

Derrière
la terre aux cyprès
la neige
la neige

une virée de corbeaux
le sentier parle
d'errance,
de vent, de chant, de voyageur,
et d'une envie de sommeiller

les branches du lierre, l'arrivée,
la cour
moi
ma nostalgie
et ce carreau trempé de pluie
j'écris - ces deux murs
l'espace
ce moineau

un tel a du chagrin
l'autre tricote
un autre chante
un autre compte

la vie
c'est un étourneau
qui s'envole

qu'est-ce qui t'a fait de la peine?
les bonheurs ne manquent pas
prends ce soleil
prends l'enfant d'après demain
le pigeon de l'autre semaine

quelqu'un est mort cette nuit
mais le pain de blé reste frais
et l'eau coule encore en bas

les chevaux boivent
les gouttes dans le flux de l'eau
le silence sur la neige
et
le temps sur le pilier
de l'inconstance des lilas ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- **ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.**
- **در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.**
- **مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.**
- **چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.**
- **« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.**
- **نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.**

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

☐ یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال

☐ **1 an 40 000 tomans**

☐ **6 mois 20 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) ____ مؤسسه

Nom ____ نام خانوادگی | Prénom ____ نام

Adresse ____ آدرس

Boîte postale ____ صندوق پستی | Code postal ____ کدپستی

E-mail ____ پست الکترونیکی | Téléphone ____ تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

☐ شش ماهه ۷۰۰/۰۰۰ ریال

☐ یک ساله ۱/۴۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

☐ **1 an 140 000 tomans**

☐ **6 mois 70 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

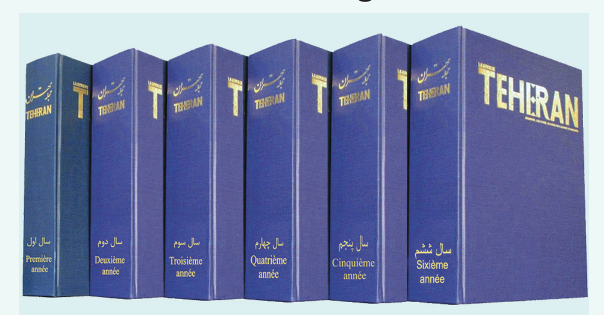
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

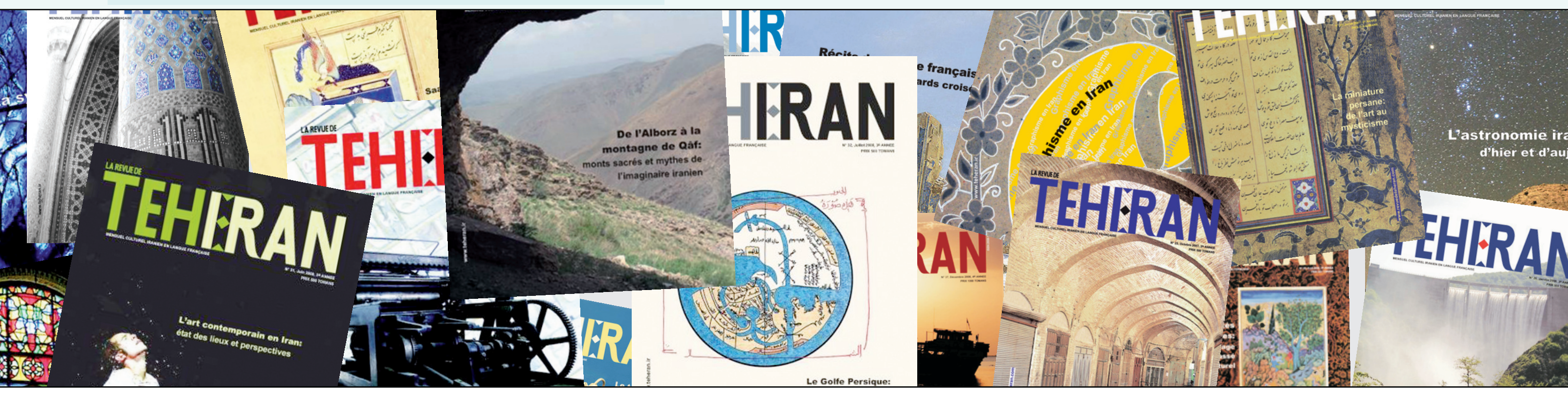
حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد **بانک تجارت**،
شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-quatre premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



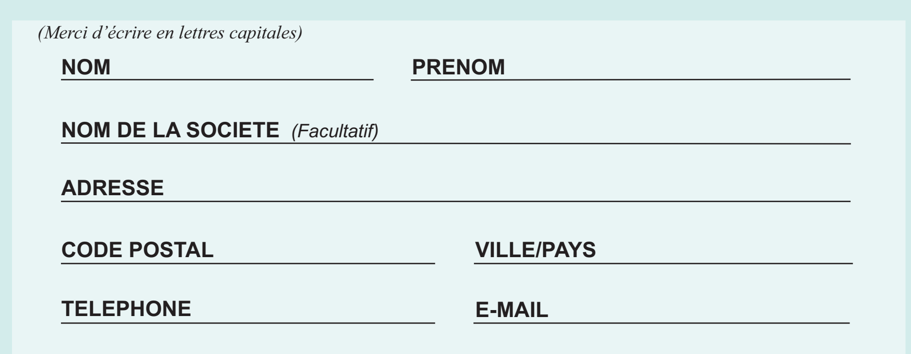
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم و هفتم مجلهٔ تهران
شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب – روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.



(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ______ **PRENOM** ______

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ______

ADRESSE ______

CODE POSTAL ______ **VILLE/PAYS** ______

TELEPHONE ______ **E-MAIL** ______

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
ژان-پیِر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
مهناز رِضائی
آلیس بُمباردیه
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

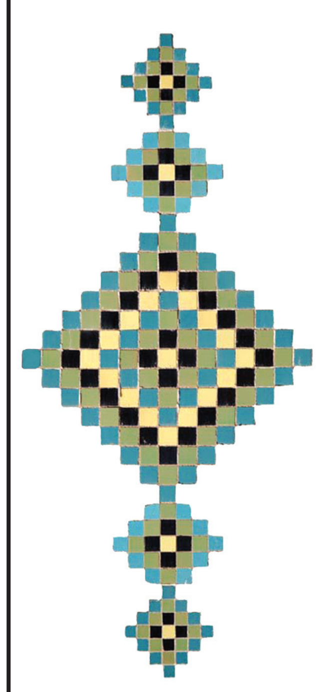
تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**

تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Nomades bakhtiâris



شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۰۳، خرداد ۱۳۹۳، سال نهم

قیمت: ۲۰۰۰ تومان

۵ یورو

www.teheran.ir